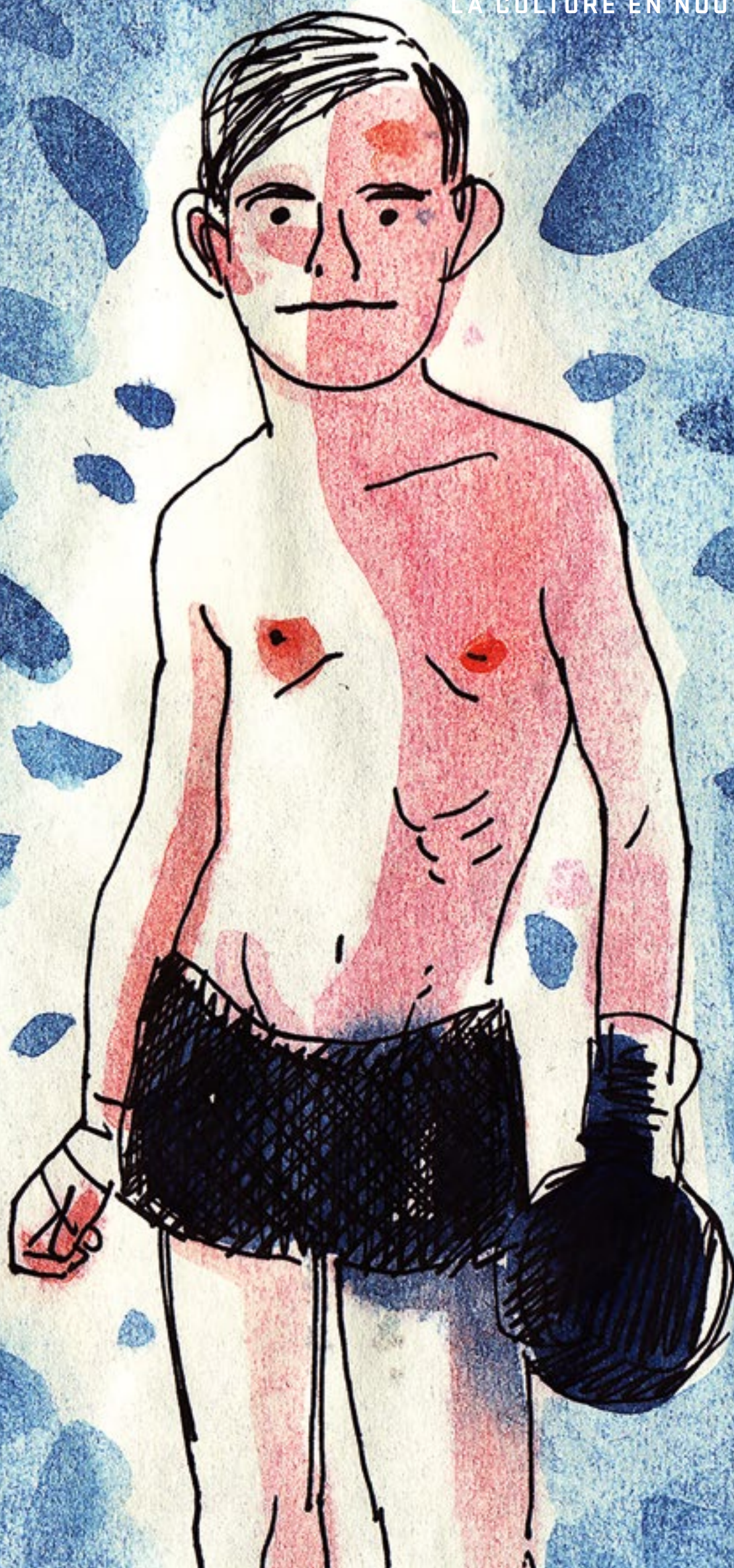


JUNKPAGE

LA CULTURE EN NOUVELLE-AQUITAINE



Numéro 60
OCTOBRE 2018
Gratuit

Manger des insectes, la protéine de demain ? 2050, quel poids pour les religions ? Qu'est-ce que l'économie sociale et solidaire ? « La vie sur Terre vient-elle de l'espace ? » Qu'est-ce que la valeur ajoutée partagée (VAP) ? L'I-BOAT en 2050 ? Créer des villes zéro mégot - Le véganisme, effet de mode ? Quels instruments pour explorer l'océan ? Circuler grâce au numérique - Médecin et crypter l'info avec les enfants - Quel vélo pour favoriser la marche à pied en ville - Luttes et science s'invite dans les bars - Quelle aide que au service des sans-abris - À quand un métro à Bordeaux ? Qu'est-ce que la solidarité ? Aider les enfants hospitalisés - Co-working ou no-working ? Démocratie et fake news, l'avis des journalistes - Défense, santé, aéronautique : les applications du laser - Du solaire sur les toits de Bordeaux - 2050 : la fin des agences immobilières traditionnelles ? Troc : un diner contre un bilan comptable - Les super héros ? Apprendre à lire sans livres - Voiture, train, vélo... tout hydrogène ? Pour les bibliothèques ? Qu'est-ce qu'un exosquelette ? 115 000 « euros » à Bordeaux - Qu'est-ce qu'un drone ? Des cantines bio et locales pour nos enfants - Lira-t-on encore en 2050 ? Le drone va-t-il révolutionner le monde de la sécheresse ? Qu'est-ce que l'agriculture du futur - Cherrys ou pas ? L'habitat participatif ? Bureau : qu'est-ce que le télétravail ? Le futur de demain ? Co-farming : les promoteurs immobiliers augmentés ? Optimiser la logistique urbaine - L'usine du futur ? Artisanat ou industrie ? Le que l'habitat participatif ? Drones électro-partout - L'Intelligence Artificielle ? Mesurer la pénibilité au travail avec l'Intelligence Artificielle - L'habitat face au réchauffement climatique - Les intelligences artificielles assistantes des médecins ? Donner du temps pour mieux consommer - Le superman - Alimentation : du producteur au consommateur - Ils ont changé de vie - Vivres de l'art - Le défi des navettes autonomes : de l'expérimentation à l'utilisation - Qu'est-ce que la e-santé ? Mieux exploiter ses déchets - Qu'est-ce que le cinéma ? Netflix versus Cannes - Le cinéma à Bordeaux - Travailler en 2050 : rêve ou cauchemar ? Des plots de tomates dans la ville ? Un métropolitain, qu'est-ce que c'est ? Le logement à 50% du marché, c'est possible ? Qu'est-ce qu'une monnaie locale ? Il y a urgence ! Le recyclage partout et pour tous ! Nouveaux modes de vie, nouvelles maisons ? Quels maux pour nos ados ? Fabriquer de la peau humaine - L'avenir de la vitiviniculture - Eclairer nos rues au solaire ? Les sources d'énergie de demain - La voiture du futur - L'énergie de la Garonne ? Qu'est-ce que l'impression 3D ? De consommateurs à consom'acteurs ? Compacter et trier : la poubelle intelligente - Quel avenir pour la pharmacie ? Trop de touristes à Bordeaux ? Handicap : des applis qui facilitent la vie - Le logement à la demande - Les nouveaux challenges de la recherche spatiale - À quoi ressemblera le vélo du futur ? Les drones, alliés des pompiers - Les exoplanètes - Déjà 45 000 cartes vitales pour les arbres bordelais - Les robots de compagnie.

**Venez cogiter avec nous
sur l'avenir de la métropole**

**#BM
2050**

**rêver
penser
agir**

**Maison du projet #BM2050 - Hangar G2, Bassins à Flot n°1
Quai Armand Lalande - Bordeaux**

Tout le programme sur :

bm2050.fr



**BORDEAUX
MÉTROPOLE**

Sommaire

4 EN BREF

10 MUSIQUES

- ANNA CALVI
- MELVIN TAYLOR
- JEAN-LOUIS MURAT
- LES INOUÏS
- JOHN CARPENTER
- THE APARTMENTS
- KURT VILE
- TRIO JOURBAN
- OMAR SOULEYMAN
- SUUNS
- THE IRRADIATES
- VIBRATIONS URBAINES
- MOTORAMA
- PIANO EN VALOIS

20 EXPOSITIONS

- DANIEL BUREN
- JOCHEN LEMPERT
- FRANCK DUBOIS & BENOÎT PIERRE
- SORY SANLÉ
- LA LITTORALE
- RENAUD CHAMBON
- DAMIEN CABANES
- VISIONS & CRÉATIONS DISSIDENTES
- CLÉMENCE VAN LUNEN

34 SCÈNES

- CATHERINE MARNAS
- RAPHÈLLE BOITEL
- BAINS PUBLICS
- JAN FABRE
- COMPAGNIE DES FIGURES
- JEANNE SIMONE
- FANNY PAGÈS

46 CINÉMA

- JOHANNA CARAIRE & PAULINE REIFFERS

48 LITTÉRATURE

- ARIANE TAPINOS
- LIRE EN POCHE

50 JEUNESSE

52 ARCHITECTURE

54 FORMES

56 GASTRONOMIE

60 ENTRETIEN

- THE INSPECTOR CLUZO

62 PORTRAIT

- ALFRED

LE BLOC-NOTES de Bruce Bégout

LES MICRO-HARMONIES DU MONDE

La parution en septembre 2018 de *Résonance*, livre important du sociologue allemand Hartmut Rosa, peut nous conduire à nous interroger sur la place, dans le monde hypermoderne, des expériences affectives d'accord et de participation avec notre société. Il n'aura échappé à personne que le sentiment d'harmonie du monde qui a longtemps prévalu en Occident, que ce soit sous sa forme antique ou chrétienne, n'a plus cours de nos jours. Les révolutions scientifiques puis culturelles de la modernité ont détruit l'idée que le cosmos formait une unité et que l'homme, souvent placé à un rang éminent, appartenait à cette unité et pouvait donc la ressentir en certaines occasions. Qui peut encore prétendre entendre, à l'âge de la cacophonie, la *sumphônia* des éléments, la musique céleste, le juste assemblage de toutes choses ?

Il y eut assurément des tentatives méritoires de préserver ce sentiment cosmique de *concordia*, notamment lors de l'effusion romantique, puis dans le mouvement écologique qui lui succède au XIX^e siècle, mais celles-ci ont en fin de compte échoué à maintenir la conviction intellectuelle, non pas tant que le monde forme une belle totalité, mais surtout que l'homme possède la faculté de la ressentir lorsqu'il s'élève au-dessus des contingences de sa vie personnelle. Ce qui prévaut à la place comme substitut d'impression générale, c'est une ribambelle d'affects de variété, d'éclatement, de fragmentation, de vitesse, d'originalité, bref une vision du monde saccadée et éclectique.

Dans cet univers post-harmonique, où la discordance règne, au stade de la nature comme à celui de la culture, donnant lieu à des soupirs mélancoliques ou à des acceptations enthousiastes (notamment parmi les partisans de la multiplicité bariolée du devenir), les hommes paraissent s'adapter du mieux qu'ils peuvent à l'idée d'une impossible totalisation de l'expérience. S'ils donnent parfois l'impression d'être encore en quête d'un principe général qui pourrait prendre en charge sous un unique chapeau la compréhension intime de la réalité, ils ne semblent plus croire néanmoins à la possibilité d'une révélation affective de cette unité supérieure du monde.

Certes, notons-le, à l'occasion d'expériences esthétiques et de voyages exotiques, l'harmonie du monde semble clignoter encore dans un coin de leur conscience et les éveiller à un possible dépassement d'eux-mêmes, mais le signal s'efface bien vite au profit du constat implacable de l'éclatement en une pluralité de régions sans lien les unes avec les autres. L'explosion symbolique du *globus* unique et harmonieux n'a pas mis fin à la capacité de se fondre dans l'environnement, elle a laissé plutôt la voie libre à une démultiplication des sphères. C'est sur le terreau de cette perte copernicienne que s'est développée depuis un siècle la sensibilité moderne aux ambiances. Tout en acceptant le verdict de la dissonance, l'homme occidental a cherché à maintenir le sentiment de l'Autour dans les situations locales et passagères. S'il ne pouvait plus éprouver sur le mode de l'*homonoia* (identification) telle qu'on la trouve célébrée dans *De la nature des dieux* de Cicéron ou dans les hymnes d'Ambroise, la fusion avec le tout, à moins d'avoir été motivé par une pédagogie romantique, écologique ou *new age*, il ressentait tout de même une certaine forme de sympathie plus modeste pour ce qui l'entourait. Comme souvent, la perte d'une réalité n'a donc pas été complète et définitive. Elle s'est accompagnée d'une constellation de phénomènes compensatoires. La *concordia mundis* perdue s'est métamorphosée en de multiples micro-harmonies. L'aménagement du salon, selon les préceptes d'*Elle décoration*, aspire à remplacer le tout cosmique qui a explosé. La concorde ne vaut plus qu'à l'échelle locale, voire privée.

De nos jours, les hommes sont d'autant plus attentifs à ces expériences atmosphériques de proximité qu'ils ont fait leur deuil d'une syntonie universelle. Privée de son orbe cosmologique, la conscience moderne tente de réfréner la perpétuelle fuite en avant de l'histoire par quelques pauses atmosphériques.

C'est à l'ère du projet mondial que les situations font sécession et s'affirment comme bulles. Et il n'est donc pas tout à fait étonnant que, dans cet esprit du temps, le système productif se tourne lui-même à son tour vers la création d'espaces d'ambiance et d'expériences émotionnelles (magasins, restaurants thématiques, parcs de loisir, etc.). Tout l'enjeu est là : la quête de résonance, que Rosa cherche à analyser à travers l'expérience religieuse, esthétique, écologique, sera-t-elle autre chose qu'une mise en ambiance artificielle des moments et des lieux de notre existence par des *designers* de vie ?

Prochain numéro le 29 octobre

Suivez JUNKPAGE en ligne sur [tumblr](#). > [journaljunkpage.tumblr.com](#)

[issuu](#) > [issuu.com](#)

[f](#) > [Junkpage](#)



Visuel de couverture : *Pugilato, Alfred*.
[Lire page 62]
© Alfred



Thea

© Hélène Tchen

TALENTS

En créant sa pépinière il y a 25 ans, le Krakatoa a ancré son projet à une scène locale foisonnante. Depuis 1993, la structure réalise ce travail indispensable pour que les musiciens émergents construisent leur projet artistique et aient le temps de le mûrir. À l'occasion de cet anniversaire, et avec le soutien de la Région Nouvelle-Aquitaine, 3 jeunes pousses – TH Da Freak et Thea, lauréats 2018, et le «vétéran» Botibol – sont à (re)découvrir en showcase à l'occasion du Mama, le 17 octobre, chez O'Sullivan, à Paris.

TH Da Freak + Thea + Botibol, mercredi 17 octobre, de 14 h à 16 h, O'Sullivan, Paris (75018). www.krakatoa.org



VISIONS

La peinture de Marc Halingre est une invitation à voyager au plus profond de lui-même. Un onirisme singulièrement construit autour de sa plus tendre enfance. Un univers à la Prévert où seul le rail est roi. Son style n'a rien à envier aux grands artistes flamands du XVI^e siècle : de la rigueur et du respect dans le rêve et la technique. Ses clairs-obscur nous font pénétrer dans un monde où tout est possible, mais où le fantasme se doit d'apparaître : une ligne de chemin de fer qui caracole, une locomotive qui s'invite dans un univers poétique au milieu d'une gare improbable !

Marc Halingre, du vendredi 26 octobre au dimanche 18 novembre, galerie de l'Orme, Biscarosse (40600). www.ville-biscarosse.fr



Madge Gill

© Paul Popper

NAÏF ?

Du 4 au 5 octobre, le colloque pluridisciplinaire « L'art brut, objet inclassable ? » a pour but de se situer à la croisée des chemins entre la philosophie et les productions dites brutes : en tentant d'apporter un éclairage plus rigoureux, voire démystificateur, sur les discours entourant ces productions, mais aussi en se demandant comment ces dernières semblent nous forcer à revoir certaines idées préconçues et à déplacer notre regard. À l'heure où les institutions et le marché de l'art s'emparent de cette valeur « brute », un tel détour paraît salutaire.

« L'art brut, objet inclassable ? » jeudi 4 octobre, 9 h-19 h, université Bordeaux-Montaigne, Maison de la recherche, salle 1, Pessac (33600) ; vendredi 5 octobre, 9 h 30-18 h, musée de la Création franche, Bègles (33130).



D.R.

© Frank Margerin

BASTON

Succédant à Lorenzo Mattotti, c'est Frank Margerin, le créateur de *Lucien*, pilier de *Métal Hurlant* et Grand Prix d'Angoulême en 1993, qui sera l'invité d'honneur des Rencontres de Nérac 2018. Incarnant l'alliance du rock et de la BD, il a été un compagnon de route d'Yves Chaland.

Animations, jeux concours, ateliers jeunesse,

spectacles, projections, concerts, conférences et pas moins de 8 expositions visibles jusqu'au 4 novembre ! Il n'en fallait pas moins pour rendre une fois encore hommage au père du *Jeune Albert*, disparu tragiquement dans un accident de voiture en 1990.

Les rencontres Chaland, du samedi 6 au dimanche 7 octobre, Nérac (47600). www.rencontres.yveschaland.com

RÉTRO

Blexbolex est illustrateur, sérigraphe et auteur d'ouvrages pour adultes et enfants. L'objet imprimé est au cœur de son œuvre, dont le graphisme, minimaliste et hors du temps, se caractérise par l'abandon de la ligne claire au profit d'un subtil chromatisme ; son esthétique peut évoquer les affichistes russes, l'Art déco ou encore les albums du Père Castor. Il a reçu en 2017 le prix Pépite d'Or du salon du livre jeunesse de Montreuil pour *Nos Vacances* (Albin Michel Jeunesse). L'exposition, organisée à l'occasion du festival de la BD de Bassillac-et-Auberoche, présente diverses réalisations et travaux préparatoires mettant en relief les processus de fabrication des images.

Blexbolex, jusqu'au dimanche 21 octobre, espace culturel François-Mitterrand, Périgueux (24000). www.culturedordogne.fr



© Julia Faure

MATOUS

Julia Faure est actrice, son registre est immense même si ses cheveux bruns, ses yeux noirs, sa silhouette élancée et son port de cigarette évoquent ce personnage libre et intraitable dont le cinéma d'auteur français ne cesse de broser le portrait. Depuis quelques années, elle dessine et peint chaque jour ou presque des chats. Ce qui n'était qu'un passe-temps est vite devenu beaucoup plus. Ses chats innocents et si mignons sont toujours prêts à sortir les griffes, agissant comme des autoportraits distanciés où l'autodérision l'emporte toujours sur le pathos.

« Sauvage innocence », Julia Faure, jusqu'au samedi 16 décembre, Le Confort Moderne, Poitiers. www.confort-moderne.fr



© Blexbolex



PAGES

Pour sa 6^e édition, le Prix des Lecteurs – Escale du livre 2019 invite les lecteurs de 21 bibliothèques de Bordeaux Métropole et du département de la Gironde à découvrir la vitalité de la littérature française contemporaine. Jusqu'en février prochain, des rencontres avec les écrivains et des lectures d'extraits des romans par le comédien Jérôme Thibault se dérouleront dans les bibliothèques et lieux partenaires. Les cinq auteurs (Estelle-Sarah Bulle, David Diop, Julia Kerninon, Laurent Seyer et Antoine Wauters) seront présents lors de l'édition 2019 de l'Escale du livre, du 5 au 7 avril prochains.

escaledulivre.com



Pascal Duris

D.R.

NOCTURNE

La Nuit des Bibliothèques est de retour ! Côté université de Bordeaux, cette année, rendez-vous à la bibliothèque universitaire des sciences du vivant et de la santé Josy-Reiffers. Au menu : découverte du patrimoine documentaire de l'université avec une lecture de textes fondateurs de la médecine par Pascal Duris (enseignant-chercheur à l'université de Bordeaux) ; présentation exceptionnelle de livres anciens par le service du patrimoine documentaire ; performance sur l'électrostimulation par Maël Le Mée et Étienne Guillaud ; tatouages temporaires réalisés et appliqués par Poulby ; *silent party* organisée par Blick Bassy...

La Nuit des Bibliothèques, samedi 13 octobre. mediatheques.bordeaux-metropole.fr



Malagar

Vendredi
5 octobre

Prix François Mauriac

Samedi 6 et
dimanche 7 octobre

Malagar en toutes lettres

   malagar.fr





© Solène Ballesta

Clea De Velours

ROSE

Icône de la sensualité à la française et de l'érotisme, Clara Morgane est l'instigatrice d'un tout nouveau show, espiègle et sexy, dans la plus grande tradition du cabaret burlesque, loin de celui où l'on fait tourner les serviettes... Entourée de musiciens et d'artistes aussi émérites qu'insolites – Mr Marvelous (magicien et humoriste) ; Clea De Velours (effeuilleuse burlesque) ; Audrey Hakoun (chanteuse à voix) ; Coralie Père (championne de France de pole dance) –, l'ancienne égérie de *Penthouse* chante ; elle est le fil rouge et la maîtresse de cérémonie de cette soirée originale et féerique.

Le cabaret de Clara Morgane,

samedi 13 octobre, 20 h 30, casino Barrière Bordeaux.
www.casinosbarriere.com



© Thomas Guené

ÉMOTIONS

Avec *Maelström*, Fabrice Melquiot capte le portrait d'une période, cet « âge bête » commun à tous, à travers Véra, 14 ans, sourde. Réalisée à partir de collectages, Pascale Daniel-Lacombe a su mettre en scène cette traversée adolescente à la fois belle et cruelle. On découvre Véra au coin d'une rue, quelque chose s'est passé, sa tête déborde d'émotions, de souvenirs, de douleurs et d'espoirs. L'histoire s'écoute et se découvre en direct sous un casque comme un théâtre sonore de l'intime. On se délecte de ses mots qui parviennent tout en finesse à nos oreilles.

Maelström, Le Théâtre du Rivage,

jeudi 11 octobre, 20 h, Le Champ de Foire, Saint-André-de-Cubzac (33240).
www.lechampdefoire.org



Max Aub, Madrid, 1972

Cot Teresa Álvarez Aub

RETORNO

Romancier, poète, nouvelliste, anthologue, essayiste, critique, historien à sa manière et même faux peintre, Max Aub est l'auteur d'une œuvre comportant tant de régions, de coins, d'affluents et même de pièges que l'on pourrait la décrire avec le même titre qu'il donna à son cycle narratif le plus connu, peut-être son chef-d'œuvre principal : un « labyrinthe magique ». Divisée en quatre espaces correspondant à quatre segments chronologiques, l'exposition « Retour à Max Aub » présente également toute son œuvre littéraire ainsi qu'une série de photographies, de peintures, de magazines, de documents personnels et de correspondance.

« Retour à Max Aub »,

du mardi 9 octobre au vendredi 21 décembre, Instituto Cervantes.
cultura.cervantes.es/burdeos/fr



© Koen Mortier, 2007

PAINK

Dries, écrivain flamand à succès, est approché par un groupe de trois *losers* afin qu'il devienne le batteur du groupe de punk qu'ils ont décidé de former. Seule condition : il doit tout comme eux souffrir d'un handicap. Ne sachant pas jouer de batterie, ce dernier est tout trouvé. Intrigué par ces trois rebuts sociaux, Dries accepte, sans doute pour s'aérer de la crise d'inspiration qu'il traverse. En vérité, il se met à les manipuler pour trouver dans le chaos qu'il déploie de plus en plus dangereusement la source de son prochain roman...

Lune noire : Ex-Drummer,

dimanche 7 octobre, 20 h 45, Utopia.
monoquini.net



Chloé Piot, Arizona Dream, 2012

FFAC Limousin, photo Frédérique Avril © SAIF

MANUELS

Sous le vocable « Modes d'emploi », la présente exposition organise une improbable rencontre entre des œuvres conceptuelles, dont la traduction matérielle est presque secondaire, et, à leur opposé, des œuvres nées de la manipulation des matériaux et de leur expérimentation en atelier. Leurs points communs ? Un goût partagé pour la méthode, le souci du détail, l'intérêt sans distinction pour chaque élément qui compose une technique ou un objet, la décomposition en étapes, la démystification du geste artistique...

« Modes d'emploi »,

du vendredi 12 octobre au samedi 22 décembre, Frac Poitou-Charentes, Angoulême (16000). Ouverture publique jeudi 11 octobre à 18 h.
www.frac-poitou-charentes.org



Gustave Guillaume, Ain Kerma la source du figuier

© Musée Pau

ORIENT

« L'Algérie de Gustave Guillaume » revisite le versant algérien de l'orientalisme français, dans une perspective à la fois esthétique, historique, politique et culturelle. Une cinquantaine de tableaux, des toiles inédites, mais aussi des dessins évoquent le contexte de la colonisation et l'attrait de l'artiste pour l'Algérie. Fasciné par le pays, ses déserts et ses habitants, Guillaume a consacré sa vie à les peindre, rompant avec les représentations de l'époque, colorées et exotiques. Témoin singulier des conséquences dramatiques de la colonisation, il propose une autre vision de l'Algérie, renouvelant profondément les thèmes de la peinture orientaliste.

« L'Algérie de Gustave Guillaume

(1840-1887) », du vendredi 19 octobre au lundi 4 février 2019, musée des Beaux-Arts de Limoges, Limoges (87000).
www.musee-bal.fr



© Angélique de Chabot

DRAGON

C'est au tour d'Angélique de Chabot d'investir le château Malromé, prenant ainsi la suite des expositions de Jérémy Demester « J'ai salué le soleil en levant la main » et de Tadashi Kawamata « Nuageux - Requiem for Toulouse-Lautrec ». Une nouvelle expérience dans des teintes automnales s'offre aux amateurs d'art et d'extraordinaire. Ce voyage témoigne de l'envie du château de proposer à chacun une parenthèse contemplative dans un lieu chargé d'histoire et nourri d'art. L'occasion aussi de dîner ou de boire un cocktail après l'exposition dans l'adresse récemment ouverte au château : le restaurant Adèle x Maison Darroze.

« Il surgit du Nadir »,

Angélique de Chabot,

du samedi 6 octobre au dimanche 16 décembre, château Malromé, Saint-André-du-Bois (33490). Vernissage le 6 octobre de 16 h à 18 h.
www.malromé.com



Le Prince Miiaou

D.R.

GRIFFES

Le Prince Miiaou est le projet de Maud-Élisa Mandeau (auteur, compositeur, interprète, productrice). Originaire de Jonzac, cette autodidacte se lance sous alias félin en 2006. Ses deux premiers opus, *Nécessité microscopique* et *Safety First*, sortis respectivement en 2007 et 2009, sont auto-produits. Son troisième album, *Fill the Blank with Your Own Emptiness* (2011) bénéficiera d'une réelle sortie commerciale et nationale, signé en licence sur le label 3^e Bureau. Après *Where Is the Queen ?* (2014), la revoici avec le manifeste vindicatif *Victoire*.

Get Wet Party :

Halo Maud + Le Prince Miiaou,

vendredi 5 octobre, 19 h, I.Boat.
www.iboat.eu

La Cité du Vin

EXPOSITION TEMPORAIRE
Vignoble invité

PORTO

5 oct 2018 _ 6 jan 2019

VISITE DE L'EXPOSITION ET DÉGUSTATION

- Tous les jours à 16h00
- Le 5/10 : Visite privilège avec les commissaires de l'exposition

DÉGUSTATION ŒNOCULTURELLE

Porto et les trésors du Douro
→ Tous les samedis à 18h00
(hors 10/11)

DE NOMBREUX ÉVÈNEMENTS AUTOUR DE L'EXPO

Rencontres, dégustations, projections,
conférences, concerts à retrouver
pendant toute la durée de l'exposition

Retrouvez toute la programmation autour
de l'exposition sur lacitydುವin.com

Douro, l'air de la terre au bord des eaux

FONDATION
pour la culture
et les civilisations du vin

PRODUIT PAR

Porto.

GRÂCE AU MÉCÉNAT DE

Bernard Maguy
GRAND FONDATEUR

CLARENCE & ANNE
DILLON TRUST

Bourassé
MAISON DE LA CORDON ROUGE

CORK
MAISON DE LA CORDON ROUGE

CHATEAU
LAFON-ROCHET
SAINT-ESPÉRIEN

LEGENDRE
SAINT-ESPÉRIEN

POUR LA PROGRAMMATION CULTURELLE

BCP
BIBLIOTHÈQUE CENTRALE DE PORTO

QUINTA do NOVAL
MAISON DE LA CORDON ROUGE

EN PARTENARIAT AVEC

**ASSOCIAÇÃO
COMERCIAL
DO PORTO**

**INSTITUTO dos Vinhos
do Douro e do Porto**

**REPÚBLICA
PORTUGUESA**
GOVERNAMENTO REGIONAL DO NORTE

**Wines
portugal**

cpf
CENTRO PORTUGUÊS DE FINESTRELA

**Wines
portugal**

Busta Flex

© Draft Dodgers

Leto de Kirill Serebrennikov

© Kirill Serebrennikov

YO !

Du 3 au 13 octobre, le festival En Vie Urbaine, rendez-vous des cultures urbaines et de la culture hip-hop à Niort fête ses dix ans ! Au programme : concerts (avec notamment Maras & Beasty, Busta Flex, Yepa, La Rumeur, Juicy, XTRM), DJ set de Jean Tonique, exposition rétrospective, cinéma, street food, danse hip-hop (la compagnie E.go présentera son spectacle 6-Clones), ateliers (beatbox, écriture), rencontre littéraire avec Ekoué et Hamé de La Rumeur.

Festival En Vie Urbaine #10, du 3 au 13 octobre, Niort (79000). www.envieurbaine.com



© Christophe Abramowitz

CLASSE

De *La Biographie de Luka Philipsen* (2000) jusqu'à *You're Gonna Get Love* (2016), Keren Ann parcourt tout le nuancier du *songwriting* et renouvelle sans cesse son empreinte musicale. Les Lyonnais du Quatuor Debussy, ouverts à tous les répertoires depuis maintenant 28 ans, ne pouvaient manquer l'occasion de se frotter un jour à celui d'une grande compositrice pop. Après la chapelle de la Trinité et le festival Days Off, les voici pour une date exceptionnelle dans l'antre du Fémina. L'occasion d'entendre sa dernière livraison et un florilège de classiques.

Keren Ann & le Quatuor Debussy, vendredi 19 octobre, 20 h 30, Théâtre Fémina. box.fr



D.R.

William Hunt, *A Self Created Hell*, 2010

RISQUÉ

Le travail de William Hunt fait référence à la fois à des traditions de la sculpture et à l'art de la performance, il tire également son inspiration de la culture populaire et l'industrie du divertissement. Bien que ses performances soient épuisantes, demandant une endurance et mettant parfois l'artiste en danger physique, ces aspects ne sont pas déterminants dans son travail. Tels Bas Jan Ader et Stuart Brisley, William Hunt crée des moments qui vont au-delà de la controverse ou du danger, en présentant à l'auditoire une expérience dramatique et émotionnelle.

« **A Self-Created Hell** », William Hunt, jusqu'au dimanche 28 octobre, La Borie, Solignac (87110). www.artlaborie.com

LUTTE

Après quarante ans de purgatoire, *La Coupe à 10 francs* revient sur les écrans. Homme de télévision, passé du court métrage industriel à *Tintin et les Oranges bleues* (1964) et *Un homme à abattre* (1967), Philippe Condroyer opère en 1975 un tournant inattendu après la lecture d'un fait divers qui l'ébranle et à partir duquel il écrit d'une traite le scénario de son troisième et dernier long métrage pour le cinéma. Conditions difficiles, producteur véreux, tournage en 16 mm, son direct, équipe technique réduite et acteurs inconnus... mais un esprit proche de *L'Enfance nue* de Maurice Pialat.

Désordre#8 : La Coupe à 10 francs, mardi 30 octobre, 20 h 15, Utopia. monoquini.net



D.R.

BÂTIR

Le Festival International du Film d'Architecture est une manifestation grand public, dont l'ambition est de célébrer les relations évidentes entre les deux arts. Depuis 2016, chaque édition propose projections thématiques, rencontres, débats et expositions, ainsi que tous les deux ans une compétition internationale mêlant documentaires, fictions, films d'animation et créations numériques. Cette compétition se déroule du 26 au 27 octobre aux Terres-Neuves, à Bègles. À son issue, remise du Grand Prix.

FIFAAC, du vendredi 19 au samedi 27 octobre, Terres-Neuves, Bègles (33130). fifaac.fr



© Phred

UNIQUES

Début 2017, Phred acquiert un boîtier Rollei 35 S de 1974. Il s'agit d'un appareil photo de poche. Dès lors, il le conserve dans son sac et l'amène partout. Puis son projet prend forme. À partir d'avril 2017, il décide de faire un film par mois pendant un an. 36 photos en noir et blanc mensuelles pour saisir un quotidien, une sensation, un paysage, des personnages, des amis. Redécouvrant la contrainte de la photo unique et du développement du négatif. Ainsi nous entraîne-t-il d'un printemps à l'autre. Rien n'est prémédité, tout part de l'émotion, de l'envie.

« **D'un printemps à l'autre** », Phred, jusqu'au mercredi 31 octobre, espace La Croix-Davids, Bourg-sur-Gironde (33710). www.chateau-la-croix-davids.com

KREMLIN

En clôture de la journée étudiante du jeudi 22 novembre du Festival International du Film d'Histoire de Pessac, projection en avant-première du film sur le rock soviétique, *Leto* de Kirill Serebrennikov ! Dans un pays où chaque jour resserre l'étau sur ses cinéastes, le réalisateur et metteur en scène, toujours assigné à résidence à Moscou depuis un an dans l'attente de son procès, nous offre une extase musicale au pays des Soviets. Un DJ set endiable, parcours rock des années 1980 aux années 1990, viendra terminer en beauté cette journée sur le toit du cinéma Jean Eustache, de 21 h à minuit.

www.cinema-histoire-pessac.com



© Emily Gan

FREE

Jason Sharp s'est imposé comme l'une des figures les plus fascinantes de la nouvelle musique canadienne, entre avant-jazz et improvisation, en tant que saxophoniste (Matana Roberts, A Silver Mt Zion...). Sa pratique solo l'a amené à expérimenter les limites entre le corps et la technologie, les techniques de respiration circulaire et les compositions fleuves. Une interface MIDI personnalisée lui permet de modifier et d'amplifier les battements de son cœur, ses respirations ainsi que son instrument. La matière sonore est ensuite retravaillée en temps réel, en collaboration avec l'artiste et designer sonore Adam Basanta.

Jason Sharp + Adam Basanta, mardi 16 octobre, 20 h 45, Le Confort Moderne, Poitiers (86000). www.jazzapoitiers.org



12|OCT.
13|2018

48 h nature

Montrez-lui
QU'ELLE COMPTE
POUR VOUS!

» ANIMATIONS GRATUITES

PARTOUT EN NOUVELLE-AQUITAINE

- Ateliers participatifs, chantiers nature
- Découvertes faune, flore, paysages

TOUT LE PROGRAMME SUR

48hnature.fr



RÉGION
**Nouvelle-
Aquitaine**



© Matisse Coustas

Vertiges et pulsions, chair et sang, animale et cérébrale, séductrice et objet de convoitise, Anna Calvi houscule les sens à la faveur d'un retour parfait.

DIVA

Telle une Jessica Chastain, sortant extatique d'un sauna, lippes du désir incandescent, chevelure humide, yeux mi-clos et lascives promesses, la (re)voici avançant en Diane chasseresse, sensualité exacerbée en bandoulière et appétit de grand fauve au pelage *queer*.

Qui se souvient de ses débuts, revoit aussitôt ce petit bout de femme au charisme insensé, chignon impeccable, chemisier de soie, Telecaster à la main, imposant une affolante présence, jouant de la poupée faussement fragile, comme échappée d'un rêve néo-hollywoodien de David Lynch, pour mieux terrasser son auditoire. Tout avait été dit dès son éponyme premier album, à l'orée de la décennie. D'aucuns l'imaginant héritière tant attendue de la lignée des Pythies du binaire, trônant à la même table que Patti Smith et P.J. Harvey. Adoubée par Brian Eno en personne, la native de Twickenham a définitivement assis sa stature en collaborant avec David Byrne le temps d'un EP de luxueuses reprises (FKA Twigs, Connan Mockasin, Suicide, Keren Ann, David Bowie).

Après quatre ans de silence, *Hunter* affiche moins de principes électriques décharnés au profit de motifs synthétiques assumés, amoureusement piochés dans les productions 80, donnant à l'écoute non un triste goût de palimpseste, mais bien une dimension épique, qu'elle apprivoise de longue date – ne jamais oublier son interprétation sublime de *Jezebel*, diamant taillé sur mesure par Aznavour pour la même Piaf. Vivement que le noir se fasse, le cœur battant, les poings serrés...

Marc A. Bertin

Anna Calvi,

mardi 9 octobre, 20 h, La Sirène, La Rochelle (17000)
www.la-sirene.fr

mardi 29 janvier 2019, 20 h 30, Le Rocher de Palmer, Cenon (33150).
lerocherdepalmer.fr



© Toby Marquez

C'est en France que Melvin Taylor enregistre ses deux premiers albums au début des années 1980. Depuis, musique et style ont évolué considérablement. La virtuosité, elle, demeure intacte, enrichie du goût du risque du garçon.

POINTU

Natif du Mississippi, sorte de certificat d'origine pour tout musicien de blues, Melvin Taylor et sa famille ont, comme tant d'autres, remonté le fleuve, puis bifurqué jusqu'à Chicago, Illinois, où il se fit vite remarquer comme un sire à surveiller de près. Pensez ! 11 ans à peine et déjà dans la lumière avec son oncle Floyd Vaughan, jammant sur scène sur des thèmes de Muddy Waters. Une ascendance où l'on repère aussi Sister Rosetta Tharpe, la véritable marraine du rock'n'roll. De quoi forger une histoire et quelque chose comme une lignée de haute noblesse.

À l'époque, ses voisins de palier ont pour nom Albert King, Jimmy Reed, mais aussi Wes Montgomery dont le jeu exercera bientôt une influence décisive. Durant ses jeunes années, il affiche à son palmarès les tournées au sein du Legendary Blues Band, formé autour d'anciens membres du groupe de Muddy Waters tels Willie Smith ou Pinetop Perkins.

De quoi asseoir une réputation que ses albums successifs confirment, avec cette technique volcanique qui le place aux côtés des plus grands. Son utilisation de la pédale wah-wah en fait un émule doué de Jimi Hendrix, à la façon d'un Stevie Ray Vaughan quand, comme lui, il adopte le *Texas Flood* de Larry Floyd. Une sidérante fulgurance dans le jeu. Une approche de la guitare fiévreuse, alternant frénésie stridente et grognements plus pacifiques, qui sont devenus sa patte. Sa dextérité et sa vélocité débouchent rarement sur un exercice vain. D'autant que l'exploration des travaux de Kenny Burrell, de George Benson et, bien sûr, de Wes Montgomery ont sensiblement marqué sa technique, influençant ses compositions. Au mitan des années 1990, Taylor devient « un guitariste pour guitaristes », conservant un public curieux de sa versatilité à couper le souffle. Nourri au blues de Chicago, enfant naturel de cette scène originelle, il a construit avec le temps un style propre qui, après avoir navigué en eaux boueuses, Mississippi oblige, émerge sur les territoires plus limpides de la soul et du jazz, au point de les embrasser tous. Son sens de la mélodie fera le reste.

José Ruiz

Melvin Taylor + Kepa,

mercredi 10 octobre, 20 h 30,
Le Rocher de Palmer, Cenon (33150).
lerocherdepalmer.fr



© Franck Lorient

37 ans de passion déraisonnable et Murat, notre Neil Young du col de la Croix-Morand, enfin de retour sur scène. L'empereur trouvère du chant d'ici, c'est lui.

ARVERNE

« Je me souviens que le Père venait de mourir, d'une armée anglaise piétinant mes souvenirs, je me souviens de Murat aux portes de Naples, je me souviens... » Ou comment en 3 minutes et 51 secondes reprendre son trône. Tel est Bergheaud dit Murat, infatigable artisan de la langue enchantée, ultime figure du vrai folklore français, ayant entamé une incroyable mue d'obédience électronique après le stupéfiant *Travaux sur la N89* irriguant *Il Francese*, nouveau sommet d'une carrière riche en pics, en caps, en péninsules.

Le titre ne ment en rien, osant plonger à bouche que veux-tu dans l'Histoire – celle d'une Italie comme échappée de l'œuvre de Stendhal – tout en s'imaginant – beau paradoxe que voilà ! – Peau-Rouge, chevauchant la plaine. Il y a presque deux décennies, c'était le cinémascope du rêve américain *Mustango*. Place désormais à Silvana « Riso amaro » Mangano, mais quoi de plus normal pour celui qui, jadis, « à Taormina » mesurait sa peine. Soit du Murat sur velours frappé en bonne compagnie, celle du fidèle Denis Clavaizolle et de l'organe de Morgane Imbeaud, loin des inoffensives ritournelles à la mode, et que l'on devine prompt à en découdre après avoir menacé de ne plus tourner, victime à son corps défendant de la sinistre époque et des petits épiciers du music-hall. La campagne d'Italie n'est pas un baroud d'honneur, mais bien le prolongement des régulières livraisons, car son métier c'est chanter. En l'an de grâce 2018, pour lui, rien n'a changé.

MAB

Jean-Louis Murat, mercredi 10 octobre, 20 h 30, salle du Vigean, Eysines (33230).
www.eysines-culture.fr



© Irina Ratu

Dans une époque propre à ne se concevoir que dans la nostalgie, autant puiser avec gourmandise dans les plus nobles joyaux. Béni soit Altin Gün, parfait antidote à Erdoğan.

BYZANCE

Bassiste batave, aperçu notamment aux côtés de Jacco Gardner, Jasper Verhulst s’est pris depuis quelque temps d’un inconditionnel amour pour la scène psychédélique stambouliote des années 1970. « Je suis d’abord tombé sur la réédition d’un album de la Joan Baez turque, Selda Bağcan, publié par le label anglais Finders Keepers. Cela m’a donné envie d’en savoir plus, à travers des compilations publiées récemment », confiait-il ainsi au journal *Le Monde*, après un passage triomphal lors de l’édition 2017 des Transmusicales de Rennes. On ne saurait lui donner tort, tant cet âge d’or (*altin gün*) de la pop music du Bosphore osait l’union jouissive des courants traditionnels turcs et des influences occidentales. Avec Altin Gün, la sensation est intacte, la formation faisant revivre le prodigieux répertoire de mythiques figures telles que Barış Manço ou Erkin Koray. Néanmoins, si l’on ne devait retenir qu’une inspiration majeure, alors ce serait celle de Neşet Ertaş, monument du folk et virtuose du *bağlama*, le luth le plus populaire dans la musique ottomane classique.

Sur la foi de son premier album *On*, publié en 2017 chez Bongo Joe Records, la formation se fonde dans les pas des illustres aînés tout en y infusant sa propre signature temporelle ainsi que des sons de basse flous, d’orgue étouffants saupoudrés de riffs de saz bruts. Puissent-ils définitivement reléguer aux oubliettes les immondes daubes de Tarkan dans les cœurs purs de part et d’autre de la mer de Marmara...

MAË

Altin Gün + Alba Lua,
mardi 23 octobre, 19 h 30, i.Boat.
www.iboat.eu

Altin Gün + DJ set,
mercredi 24 octobre, 21 h,
La Centrifugeuse, Pau (64000).
www.la-centrifugeuse.com



 ALDEBERT Vendredi 12 Octobre 2018 Bordeaux Métropole Arena, Floirac	 BIG FLO & OLI Dimanche 25 Novembre 2018 Bordeaux Métropole Arena, Floirac
 NELICK Mercredi 28 Novembre 2018 I.Boat, Bordeaux	 MARC LAVOINE Mercredi 19 Décembre 2018 Bordeaux Métropole Arena, Floirac
 BENJAMIN BIOLAY & MELVIL POUPAUD Jeudi 20 Décembre 2018 Théâtre Fémina, Bordeaux	 ODEZENNE Jeudi 20 Décembre 2018 Lieu Secret, Bordeaux
 YVES JAMAIT Samedi 19 janvier 2019 Théâtre Fémina, Bordeaux	 JOHN GARCIA & THE BAND Jeudi 24 Janvier 2019 Krakatoa, Mérignac

Plus d'informations sur www.base-productions.com
Points de vente habituels, Locations Fnac, Carrefour, Géant, Magasins U, Intermarché, www.fnac.com. 0 892 68 36 22 (0,34€/min)

**ROCK SCHOOL BARBEY
CONCERTS 2018/2019**

**CHILLY GONZALES
KURT VILE & THE VIOLATORS
KERY JAMES
IDLES
CADILLAC (STUPEFLIP CROU)
LES SHERIFF
FLAVIEN BERGER
COLUMBINE - CHARLIE WINSTON
BERTRAND BELIN - REMY
BLACK ROOTS - BOB WAYNE
PIERS FACCINI - KIDDY SMILE DJ SET
PV NOVA - GRAND BLANC
CHILLA - LES RATS - TAMPLE
JOE LA MOUK - KAWAII BUKKAKE
THEO LAWRENCE & THE HEARTS
CONCRETE KNIVES - LA PIETA
THE IRRADIATES - JOHN - KHALK
MEG BAIRD & MARY LATTIMORE
MINUIT - T/O - DOKTOR AVALANCHE
L'OBSERVATOIRE - ADJUS
OBSIMO - I AM STRAMGRAM
APOLLO NOIR - A-SIDE/B-SIDE...**

WWW.ROCKSCHOOL-BARBEY.COM
18 COURS BARBEY - BORDEAUX





Theo Lawrence & The Hearts,

© Agnès Clotis

Selon la légende, *Elephant de The White Stripes* fut le détonateur pour le jeune Theo Lawrence, alors âgé de huit ans. Quinze années plus tard, paraît un premier album enregistré avec ses copains The Hearts. Et se dire qu'on n'en a pas fini avec lui à l'écoute de cette perle *made in France*.

CŒURS CROISÉS

Un album intitulé *Homemade Lemonade* avec tous les ingrédients d'un disque qui compte. Des chansons, d'abord, d'impeccable facture, que l'on sent construites par des artistes en état de grâce. En réalité, Theo Lawrence connaît par cœur tous les codes des musiques de racine nord-américaine. Principalement la soul music, mais, interprétée par The Hearts, celle-ci prend une couleur *Northern soul*, avec orgue Hammond en guise de liant.

Soul, mais pas uniquement, prenez *A House but a Home*, avec son riff rappelant tellement celui de *I Feel Fine* des Beatles. Ou le groove du très Creedence Clearwater Revival *Chew Me Up*. Il y a là tout un savoir-faire permettant aux garçons d'aligner des références millésimées sans en faire des clichés repérables. On cherchera en vain le moindre cuivre dans ce disque où orgue et guitares se partagent le décor. Des guitares dont celle du Bordelais Thibault Ripault (The Possums); renfort de taille qui a intégré le groupe pour la tournée. Si l'histoire a débuté par l'écoute de Jack & Meg White, n'hésitons pas à entrevoir chez Lawrence une vision parallèle et à distance (le temps a passé) de la roots, musique du sud des États-Unis. On peut même imaginer que la guitare de Thibault entraîne encore plus loin vers le sud (country & western?) ce groupe qui surplombe de plusieurs têtes la production rock hexagonale. Parce qu'en plus, la voix de Theo Lawrence est celle d'un Caruso. À 23 ans. Il y a des gens, comme ça, qui ont tout compris, tout de suite. Théo Lawrence est de ceux-là.

JR

Tournée des iNOUÏS : L'Ordre du Périph + Apollo Noir + Concrete Knives + Theo Lawrence & The Hearts,
samedi 13 octobre, 20 h,
Rock School Barbey.
www.rockschool-barbey.com



D.R.

Alors qu'une nouvelle relecture de *Halloween*, signée David Gordon Green, arrive au cinéma 40 ans après l'original, John Carpenter vient faire fructifier son mythique legs musical.

6 MUST DIE

Faut-il encore présenter John Carpenter ? Fils de Howard Hawks et de Jacques Tourneur, incontestable maître de l'effroi, libertarien acharné, cinéaste surdoué, et, point commun avec Charlie Chaplin et Satyajit Ray, auteur de toutes ses musiques de films (hormis *The Thing*) ?

Si ce génie s'est irrémédiablement retiré des plateaux depuis *The Ward* (2011), c'est bien son inépuisable legs musical qui le maintient non seulement à flot mais aussi sous les projecteurs. Notamment lorsque l'inflexible label Sacred Bones (Zola Jesus, The Soft Moon, Blanck Mass, Amen Dunes, Pharmakon, Exploded View) a entamé la publication de bandes inédites (*Lost Themes* en 2015, *Lost Themes II* en 2016), dont le succès public et critique demeure incontestable. À tel point que, l'an dernier, paraissait la compilation *Anthology : Movie Themes 1974-1998*, où, accompagnée de son fils, la légende reprenait 13 pièces de son précieux répertoire; prétexte tout trouvé pour des tournées *sold out* devant un parterre de fans, toutes générations confondues, énamourés.

Jouant « à l'ancienne » – soit interprétant en direct un florilège d'atmosphères propres à glacer le sang avec projections des séquences sur grand écran –, Carpenter renoue bien avec l'esprit primitif du cinéma muet, endossant derrière ses claviers le rôle du pianiste sublimant l'image animée.

Jamais en reste, espérons qu'il interprétera de bonne grâce quelques mesures de la bande originale du remake de l'indépassable *Halloween*, dont il a écrit le score en famille et avec Daniel Davies.

MAB

John Carpenter,
dimanche 14 octobre, 18 h,
La Sirène, La Rochelle (17000).
www.la-sirene.fr



© Seb Sovat

De Brisbane à Londres, en passant par Paris, la silhouette de The Apartments a traversé hémisphères et décennies dans son long manteau de mélancolie.

SAUDADE

Faut-il se méfier du culte ? L'époque, dénuée de repères et incapable de prendre la nécessaire mesure du temps et de l'Histoire, n'en finit pas d'accoler ce facile sceau à tout et n'importe quoi. La musique n'y échappant évidemment pas car ainsi va la vie à bord du Redoutable...

Au sujet de The Apartments, tout ce qui a été précédemment écrit et dit est vrai. Et plus encore tant le groupe défie la raison, naviguant à (perte de) vue d'un continent l'autre, d'un siècle l'autre, d'un line-up l'autre, d'un échec l'autre, d'une éclipse l'autre, semant en quatre décennies quelques maigres disques, chéris au-delà de la dévotion. Enfin, parler de groupe relève ici de l'abus de langage car, au bout du compte, hormis l'obsession de Peter Milton Walsh à maintenir cette folle aventure, de qui parle-t-on ?

En effet, ce n'est pas sa présence fugace au sein de The Go-Betweens, Out of Nowhere ou Laughing Clowns qui fera oublier l'objet de son affection.

Pour beaucoup, la porte d'entrée s'appelle *Mr Somewhere*, repris par Caroline Crawley sur le troisième album de This Mortal Coil, *Blood*, en 1991. Depuis, la relation a souvent emprunté les contours d'un jeu de piste; la passion est à ce prix, n'est-ce pas Sean Bouchard, vaillant capitaine de Talitres ? De nouveau sur les rails (du succès ?) avec *No Song, No Spell, No Madrigal* (2015), puis *Fête foraine* (2017), le chantre du spleen peut sereinement envisager son sacre.

MAB

The Apartments + Elisapie,
mardi 16 octobre, 20 h 30,
Le Rocher de Palmer, Cenon (33150).
lerocherdepalmer.fr

The Apartments + Nesles,
mercredi 17 octobre, 21 h,
Le Confort Moderne, Poitiers (86000).
www.confort-moderne.fr



© Henry Diltz

Incarnation d'une nonchalance typiquement nord-américaine, Kurt Vile est loin d'être un traîne-savate selon l'immuable principe « work hard, play hard ».

THE BOSS

C'est l'histoire d'un grand échalas bouclé (non pas Otto Mann, débonnaire chauffeur de bus, fan de Poison), né à Philadelphie, Pennsylvanie, encouragé par un père amateur de bluegrass, devenu musicien autodidacte et ayant accompli sa mue de post-slacker sous haute influence Drag City vers des sommets d'un rock'n'roll sans âge ni époque. C'est également l'histoire d'un type qui s'est affranchi de la tyrannie du groupe – The War on Drugs, tête de Turc favorite de l'atrabilaire Mark Kozalek – pour s'affirmer sans coup férir parmi les plus incroyables talents de sa génération, probable héritier tant de Bruce Springsteen que de Jay Mascis, mais aussi de Neil Young et de Royal Trux. 7 albums au compteur, plus un disque en duo avec Courtney Barnett (d'ailleurs, en matière de collaboration, mention spéciale à celle avec le génial Steve Gunn, *Parallelogram a la carte*, publiée en 2017), l'ont définitivement établi en dix années de service comme l'un des musiciens les plus sûrs et les plus excitants.

Pourtant, rien de révolutionnaire, rien de radical. Kurt Vile ne sera jamais Kanye West ni Oneohtrix Point Never. Loin de là. Et c'est très bien comme ça. Le gus fait une musique de vieux comme Mazzy Star au temps de sa splendeur. Une musique qui pourrait être celle de Creedence Clearwater Revival, de Tom Petty ou de tous les *unsung heroes* d'un certain cool 70s. Voilà. Dernier lieu et non des moindres : prière d'arriver à l'heure parce que Meg Baird en ouverture, c'est un bonheur qui mérite un triomphe.

MAÏ

Kurt Vile & The Violators + Meg Baird & Mary Lattimore, dimanche 28 octobre, 18 h, Rock School Barbey. www.rockschool-barbey.com

KRAKATOA

OCTOBRE • DÉCEMBRE

2016.10 AUTREMENT #7 :
CORINE + BLACK BONES SOLO

14.10.16
DEWOLFF + MINONS

20.10.16 - 19H15 CONCERT JEUNE PUBLIC
NINO & LES RÊVES VOLÉS

11.10.16 TRANSROCK ET LE METRONOME FEST PRÉSENTENT :
MONO + A STORM OF LIGHT + JO QUAIL

14.10.16
SAGE + BLOW

14.10.16
THE INSPECTOR CLUZO + LOBOS MARINOS

20.10.16 - 19H15 ENTRÉE LIBRE
L'ENVOÛTANTE
À LA MÉDIATHÈQUE DE MÉRIGNAC

14.10.16
KAZY LAMBIST + MIKI BANOS

14.10.16
ELECTRO DELUXE + SUPACHILL

14.10.16
SUICIDAL TENDENCIES

11.10.16 - 19H15 ENTRÉE GRATUITE
CLUB DIMANCHE : ROLLER DISCO AVEC À L'EAU #2

14.10.16
MARLON WILLIAMS

14.10.16 - 19H15 GRATUIT SUR RÉSERVATION
RENDEZ-VOUS DU FIL : LE NUMÉRIQUE & LE MUSICIEN

14.10.16 TRANSROCK ET LA ROCK SCHOOL BARBEY PRÉSENTENT :
CHARLIE WINSTON + NAYA

14.10.16
**FORUM DU FIL SONORE :
LES OUTILS NUMÉRIQUES DU MUSICIEN**

14.10.16 EUTERPE PROMOTION PRÉSENTE :
BIRDPEN + DEATH BY CHOCOLATE

14.10.16 TRANSROCK ET LA ROCK SCHOOL BARBEY PRÉSENTENT :
COLUMBINE

20.10.16 - 19H15 KRAKAKIDS PRÉSENTE :
GOÛTER-CONCERT

14.10.16
GAËTAN ROUSSEL

14.10.16
MORCHEEBA

14.10.16 - 19H15 GRATUIT SUR RÉSERVATION
**RENDEZ-VOUS DU FIL :
DÉVELOPPER SON PROJET MUSICAL À L'INTERNATIONAL**

20.10.16 - 19H15 KRAKAKIDS PRÉSENTE :
KRAKABOUM

14.10.16 COMPLET !
THERAPIE TAXI + SEIN

14.10.16 GRATUIT SUR RÉSERVATION
KARAOKE LIVE



TOUTE LA PROG SUR : WWW.KRAKATOA.ORG
TRAM A ARRÊT FONTAINE D'ARLAC / MÉRIGNAC

2016 - 18 ANS - 18 ANS

Logo of the festival and various sponsors.



© Karim Chattas

Que de chemin parcouru depuis la première apparition des frères Joubran sur une scène girondine ! C'était l'été 2002, et Samir Joubran était alors loin d'imaginer ce qui attendait Adnan, Wissam et lui.

DEBOUT

En ce mois de juillet 2002, l'oudiste Samir Joubran et son cadet Wissam n'en reviennent pas : ils sont invités à jouer sur la grande scène des Nuits Atypiques de Langon. Une première pour les deux Palestiniens, découverts par Patrick Lavaud, le directeur des Nuits. Chez eux, en Galilée. Oui, car Lavaud n'est pas de ces programmeurs qui font leur marché sur catalogue, en cochant des cases sur les listes des agents artistiques. Il en est peu comme lui qui vont au charbon. Lui les dénicha sur place, après une rencontre avec Yasser Arafat.

Ni une ni deux, Lavaud, via son label daqué, publie en suivant *Tamaas* (2003), de Samir Joubran (avec Wissam), un album baignant dans une tristesse infinie où les deux frères dialoguent et improvisent à l'oud, comme à l'unisson d'une même vibration intérieure. La suite va ressembler à l'histoire d'un succès, et Lavaud se dit ravi d'avoir permis l'émanation de ce groupe devenu un trio, dès 2004, avec l'arrivée d'Adnan, le petit dernier, trio qui a trouvé au fil du temps une large reconnaissance comme ambassadeur de la culture palestinienne.

Une culture qu'ils défendent et illustrent notamment dans des musiques de film (*Adieu Gary, Le Dernier Vol, Cinq caméras brisées...*) pour lesquelles des réalisateurs aussi différents que Julian Schnabel (*Miral*) ou Majid Majidi (*The Messenger of God*) les sollicitent. Quelque cinq albums plus tard, la musique du Trio Joubran a encore avancé, visité le monde, et s'est nourrie de rencontres. En témoigne *The Long March*, sixième effort, où figure Roger Waters. Autant côté musique que côté cause palestinienne, un engagement majeur pour le bassiste de Pink Floyd.

Au final, un vrai tournant dans l'évolution du trio, vers d'autres sonorités, d'amples orchestrations et un message toujours plus clair en faveur de la lutte d'un peuple.

JR

Trio Joubran,
jeudi 25 octobre, 20 h 30,
Le Rocher de Palmer, Cenon (33150).
lerocherdepalmer.fr



Suuns

© Joseph Yarnush

Quartet montréalais en activité depuis le début de la décennie, Suuns ne s'encombre pas d'inutiles étiquettes, préférant l'exigence au bullshit indie pop.

ASTRES

Faut-il croire les chroniques musicales ou du moins la parodie de cet exercice désormais obsolète dans une ère qui n'a cure du vieux monde, du format disque et du cirque *rock critic* ? Ainsi, *Felt*, cinquième format long des Canadiens ne serait qu'un sommet de déception, suçant péniblement la roue de Radiohead (pute borgne, mais qui cite encore cette formation au titre de ses influences en 2018 ?) et sonnant vain et plat.

Bon, à vrai dire, on n'est pas là pour jouer au justicier masqué et venger l'honneur bafoué de Suuns. Libre à chacun d'en penser pis que pendre. Le groupe, lui, a bien le droit de stagner, de régresser et donc de décevoir, il n'en reste pas moins l'un des plus excitants et passionnants de sa génération. Car, quitte à servir une évidence, sur scène Suuns, c'est autre chose que... Bref.

Fidèles à certains principes, Ben Shemie et ses acolytes sont retournés au studio Breakglass – l'antre de Jace Lasek de Besnard Lakes, bienveillant parrain qui les guida vers le label Secretly Canadian – en compagnie de John Congleton (producteur entre autres de St. Vincent, Swans, The War on Drugs, The Mountain Goats) déjà à l'œuvre sur *Hold / Still*.

Dire qu'il s'agit de regagner sa zone de confort constitue un facile raccourci. On ne peut s'empêcher de songer, même si comparaison n'est pas raison, aux précieux Écossais de Clinic. En résumé, une proposition plus que nécessaire dans un morne paysage. Quant au chef-d'œuvre, tout le monde sait que c'est leur collaboration avec Jerusalem in My Heart...

MAÛ

Suuns + Vive Le Void,
samedi 27 octobre, 20 h, La Sirène,
La Rochelle (17000).
www.la-sirene.fr

dimanche 28 octobre, 20 h, L'Atabal,
Biarritz (64200).
www.atabal-biarritz.fr



D. R.

De roi des mariages à superstar d'une certaine world music contemporaine, Omar Souleyman a épousé une trajectoire tout aussi inespérée que fascinante.

MEKTOUB

À vrai dire, l'énigme demeure. Comment un modeste ouvrier syrien, né en 1966 à Tel Amir, entré dans la « carrière » au mitan des années 1990, avec un patrimoine estimé à plus de 500 cassettes (enregistrées et offertes aux heureux époux) est-il devenu l'icône du *chaâbi* au-delà du Moyen-Orient ?

Pourquoi cette musique tout à la fois festive et populaire, (re)mise au goût du jour par quelques synthétiseurs et boîtes à rythmes, a-t-elle fait de Souleyman son ambassadeur, courtié par Four Tet, Gilles Peterson, Björk ou Modeselektor ?

Moustache de raïs, lunettes noires, keffieh rouge – comme échappé d'une photo officielle des dirigeants de l'OPEP, le paquet de Marlboro en plus –, l'homme se fait connaître dès 2004 lorsque Mark Gergis, fondateur du remarquable label Sublime Frequencies, découvre ses disques, décidant trois ans plus tard de publier la compilation *Highway to Hassake*.

Entre psychédéisme, transe extatique, claviers obsédants et saz, ce mélange capiteux a depuis fait chavirer les branchés occidentaux en mal de frissons exotiques. Désormais, le succès est tel que son dernier album studio, *To Syria, With Love*, est sorti en 2017 chez Mad Decent, étiquette fondée par Diplo ! D'ailleurs, de son pays en guerre, qu'il a quitté en 2011 pour la Turquie, il ne dit mot... Seul geste « politique » : s'être produit en 2013 lors de la cérémonie du prix Nobel de la paix. Qu'importe si l'on devine la recette à l'avance, le public, charmé par le chant *mawal*, succombe de plein gré au *dabke* (la danse du pied). *Inch'Allah !*

MAÛ

Omar Souleyman,
jeudi 25 octobre, 20 h 30,
Le Rocher de Palmer, Cenon (33150).
lerocherdepalmer.fr

© Belography



The Irradiates proposent une forme mutante de la surf music, complètement revitalisée à l'énergie punk. Triple session en Nouvelle-Aquitaine.

À FORTE DOSE

S'ils ont subi une irradiation massive, c'est bien celle que provoquent les rayons de la *surf music* originelle. Fondés par d'anciens membres du trio Hawaii Samurai, les Irradiates ont une approche moderne de la musique - ils sont intarissables sur bien des variétés de genres et sous-genres *indie*, et leurs déclinaisons actuelles - mais le culte des artistes séminaux de leur catégorie ne s'est jamais éteint dans leurs cœurs de surfeurs : Link Wray, The Surfaris ou Dick Dale sont pour eux des demi-dieux.

« Notre envie est toujours la même, rappelle le batteur Buen, jouer de la musique surf bien punk et bien explosive, et continuer à parcourir les routes de France et d'Europe. »

Sur les routes, ils défendent *Lost Transmissions from the Remote Outpost*, « sorte de carte postale des dix premières années du groupe », selon les mots du bassiste Macst, « des morceaux mis de côté lors de sessions d'albums, comme avec Steve Albini, ou bien enregistrés lors de sessions impromptues sur la route, comme la reprise du classique *Everything Turns Grey* d'Agent Orange avec Mike Palm en personne au chant » !

Originaires de Besançon, les Irradiates sont renforcés par le guitariste girondin Arno De Cea, mercenaire basé

à Cestas d'où il pilote les Clockwork Wizards, autre combo surf monté sur ressort, de réputation internationale. Dans la grande tradition de la *surf music* où il est de bon ton que chaque combo invente un gimmick original pour habiller son histoire, les Irradiates prétendent travailler au service de la recherche scientifique au sein du Département Surf Music Déviante d'une obscure université européenne.

On ignore ce qu'ils savent faire avec des cornues ou des oscillateurs entre les mains, mais avec des guitares et une batterie, l'affaire est entendue !

Wallace de Collioure

The Irradiates + Robert Opennightmare, mercredi 31 octobre, 21 h 30, Le Magnéto, Bayonne (64100). le-magneto.fr

Bob Wayne + The Irradiates + Doktor Avalanche, vendredi 2 novembre, 20 h 30, Rock School Barbey. www.rockschool-barbey.com

The Irradiates + Gwardeath DJ set, samedi 3 novembre, 22 h, Le Mars, Angoulême (16000)

I.BOAT OCTOBRE

CONCERTS

04.10
LA SAUCE PROD.
INVITE KEKRA

05.10
GET WET PARTY :
HALO MAUD
LE PRINCE MIIAOU

06.10
BANZAÏ LAB :
DEGIHEUGI
KOGNITIF

12.10
PENDENTIF
+ INSOMNI CLUB

17.10
VIAGRA BOYS

23.10
BORDEAUX ROCK :
ALTIN GÜN

CLUBS

03.10
CLOZERN B2B JOVEM

04.10
OFIVE FALL TOUR :
ANK KAI,
WATTSYNAME,
LORKESTRA,
MIKANO

05.10
LA MAMIE'S
VS D.KO RECORDS

06.09
VIRGINIA, BAKER

10.10
COLTEN B2B MORENO

11.10
JORIS DELACROIX

12.10
TRAUMER
DE VEDELLY

13.10
MICROKOSM :
PARRISH SMITH
BÈS, BLURRED BOY

17.10
LARZAC B2B LEVREY

18.10
DURE VIE :
PAUL CUT, SILER,
SUPERLATE

19.10
RAAR LABEL NIGHT :
LOUISAHHH,
MAELSTROM

20.10
CREME FRAICHE :
LUCA LOZANO,
DJ FETT BURGER

24.10
GHOST SON B2B
GADEBOURG

25.10
TRIPPIN BAY :
SBOG, EL G, NOUVELLE
CONSCIENCE

26.10
CONCILIO :
NICOLAS LUTZ

27.10
IMMERSION :
PARANOID LONDON

31.10
NOUVEAUX MONDES :
ESA, JEAN TALU



10 IBOAT

Billetteries:
www.iboat.eu, Fnac
& Total Heaven

I.BOAT
BASSIN À FLOT
33000 BORDEAUX



© Irene Parshina

La constance est-elle un gage de réussite ? Le cas Motorama s'inscrit pleinement dans cette vaste si ce n'est irrésolue question.

GRIS

À l'automne 2016, l'exigeante étiquette Talitres fêtait ses 15 ans entre Bordeaux et Paris, conviant aux agapes Motorama. Le 10 novembre, dans une Maroquinerie acquise à l'esthétique de l'étiquette dirigée par Sean Bouchard, la formation originaire de Rostov-sur-le-Don disputait âprement la première place à l'applaudimètre aux revenants Flotation Toy Warning.

Il était d'ailleurs fascinant d'assister au « combat » entre d'inespérés *beautiful losers* britanniques ravis de re-goûter enfin à la scène et le trio russe aussi loquace qu'une porte de goulag, n'accordant aucun échange avec le public, pourtant en transe dès les premières lignes de basses martiales. Tel est Motorama, un principe répétitif, au sein duquel l'homme s'efface au profit d'un programme établi de longue date et décliné sans variation depuis *Calendar* en 2012. L'ascétisme d'une certaine *cold wave* début 80 s'unissant à une relecture des canons *motorik*, et, parfois, osant un emprunt amoureux (de Flying Nun Records à Sarah Records).

Many Nights, livraison saisonnière, 27"34" au compteur, ne déroge en rien. 10 titres nerveux, resserrés, plus encore dorénavant que le groupe se présente au format trio. Pas d'écarts *chillwave* ou *trap*, pas d'auto-tune ni de prestigieuse distribution à la production. Du fait-maison, à l'ancienne, avec application comme un éloge du labeur façon Stakhanov.

Soit une espèce d'obsession absolue pour un son, ayant irrémédiablement marqué l'esprit de Vladislav Parshin. À jamais en quête d'un possible *Rosebud*...

MAÏ

Motorama,

Mercredi 31 octobre, 21 h, Le Pingouin alternatif, Arthez-de-Béarn (64370).

Jeudi 1^{er} novembre, 20 h 30, Le Rocher de Palmer, Cenon (33150).
lerocherdepalmer.fr

Vendredi 2 novembre, La Sirène, 20 h, La Rochelle (17000).
www.la-sirene.fr



© Franck Phung

Les Vibrations urbaines se sont imposées comme l'événement de référence en terme de cultures et pratiques urbaines de la métropole bordelaise. À Pessac, le festival d'automne prend ses quartiers entre le QG du skate park de Rocquencourt et la salle Bellegrave, halle des concerts et battles de danse hip-hop. Tour d'horizon des moments forts de la prochaine édition, à la manière d'un bon vieux 360 flip, bien équipés de genouillères, de casques et d'anglicismes.

JOUTES ROYALES

Beats & skanks

Labellisé « Here I Come », le grand raout musical des VU 2018 sera digital, sous ses déclinaisons hip-hop, ragga et reggae. Soirée d'ouverture avec Taiwan MC, The Architect, Skarra Mucci et Manu Digital, le soir de Halloween, pour un mix culturel mi-citrouille mi-ganja.

Trottinette

Alors que l'usage de la trottinette par des adolescents déjà bien formés, si ce n'est de jeunes adultes, est conspué de tous, du critique de cinéma Lelo Jimmy Batista au philosophe Michel Onfray, les VU ne l'entendent pas de cette oreille chafouine et en organisent un *contest*. Au trot !

Skate & bmx

Les grands classiques des VU. *Contests* internationaux de bmx (*street*, *dirt* et *flat*) et de skate de haut niveau technique.

Basket

C'est comme aux Jeux olympiques, de nouveaux sports font régulièrement leur apparition. Pour le basket, grand champion des *city stades*, il était temps d'intégrer les VU. C'est chose faite, au format 3 x 3, c'est-à-dire sous formes de matches opposant deux équipes de trois joueurs, avec un seul panier, sur un demi-terrain. Tournoi local et finales régionales Atlantic, le tournoi central aquitain homologué par la fédération française. On peut s'attendre à de nombreux rebondissements.

Roller derby

Une soirée de matches pour admirer l'endurance, la vitesse et le sens tactique des filles casquées montées sur patins qui n'ont pas peur des chocs.

Danse

À voir salle du Galet, une création de la compagnie Swaggers, crew féminin mené par Marion Motin, danseuse de *battle* et chorégraphe.

Battle

Le rituel défi de danse dominical des Vibrations urbaines, en l'enceinte de la salle Bellegrave. La version la plus codifiée du duel depuis son interdiction en France par le cardinal de Richelieu.

Street art

Les *street artists* ont compris il y a longtemps déjà qu'il leur suffirait de traverser la rue pour pouvoir se mettre au taf. Grosse jam annoncée sur 65 mètres linéaires de mur au niveau du poste électrique de l'avenue Bardanac. Quant à la rue Nelson-Mandela, elle sera traversée par Leon Keer, Hollandais spécialiste de la 3D et du trompe-l'œil version XXL. Et comme la trois-dimensions, ce n'est visiblement pas assez, on pourra même en compter une quatrième, grâce à un procédé de vision en réalité augmentée. Un festival fresque parfait !

Chase tag

Si vos connaissances des pratiques de plein air de la jeunesse se limitent encore au hula hoop et au *frisbee*, les VU proposent une petite mise à niveau avec le *chase tag*. Dans les grandes lignes, cela consiste à jouer à chat au milieu d'un parcours d'obstacle. Si en bon amoureux de la langue française, l'usage d'autant d'anglicismes vous navre, nous sommes au regret de préciser que la pratique sportive consistant à se déplacer parmi les obstacles urbains baptisée « parcours » s'orthographe *parkour*, pour plus de simplicité et de rapidité.

Guillaume « Bones Brigade » Gwarddeath

Vibrations urbaines,

du mardi 16 octobre au dimanche 4 novembre, Pessac (33600).
vibrations-urbaines.net



EFFET
DÉPERLANT
DURABLE



VENTILÉ



COUPE-VENT

UNIQLO EUROPE LTD. SUCCURSALE FRANÇAISE DE LA SOCIÉTÉ DE DROIT ANGLAIS AU CAPITAL DE 40,000,000€, 151 RUE ST HONORE 75001 PARIS 794 759 001 RÔS PARIS / 100% Polyester / *Vêtements à vivre



PARKA BLOCKTECH

69.90€

Protège de la pluie et du vent tout en légèreté. Laisse le corps respirer.



UNIQLO BORDEAUX PORTE DIJEAUX

UNIQLO BORDEAUX LAC

UNIQLO.COM

LifeWear*

CLASSIX NOUVEAUX

par **David Sanson**

L'Orchestre national de Bordeaux-Aquitaine ouvre sa saison avec *D'un matin de printemps*, pièce radieuse quoique quasi testamentaire de Lili Boulanger (1893-1918). De son côté, l'Orchestre de Pau Pays de Béarn met à l'honneur l'œuvre haute en couleurs de Philippe Hersant (1948), avec une création commémorant le centenaire de l'Armistice.



Lili Boulanger au moment de son Prix de Rome, 1913.

© Archives du Centre international Nadia et Lili Boulanger

CENTENAIRES FRANÇAIS

Faisant valser le pittoresque et l'élégiaque, c'est une partition volubile et légère, mobile et enjouée, pétillante comme savent l'être les premiers jours ensoleillés. Quatre minutes et quelque d'harmonies subtiles et d'alliages sonores cristallins, climats cinématographiques culminant en une liesse enthousiaste. Parachevées au début de 1918, les mesures radieuses de ce *D'un matin de printemps* sont pourtant les dernières que Lili Boulanger composa pour l'orchestre avant que de s'éteindre, le 15 mars 1918, épuisée par des années de combat contre la maladie, à l'âge de 24 ans.

Tout comme son œuvre ultime – le sublime et si puissamment paisible *Pie Jesu*, dont elle dicta sur son lit de mort la partition à sa sœur bien-aimée, Nadia Boulanger (qui consacra une partie de sa vie d'immense pédagogue à faire vivre la mémoire et la musique de sa cadette) –, *D'un matin de printemps* témoigne de la singularité esthétique d'une musicienne qui ne fut pas seulement la première femme à être admise à la Villa Médicis : Lili Boulanger promettait de faire fructifier l'héritage de Claude Debussy (mort la même année qu'elle) grâce à des dons exceptionnels et un langage harmonique absolument original qui demeureront à jamais à l'état de virtualités, et dont seule témoigne, autant de germes et de gemmes, une petite quarantaine d'opus à majorité vocale et chorale. « La musique de Lili Boulanger ne ressemble à aucune autre », souligne justement le musicologue Gerald Larner, faisant écho à ce qu'écrivait en 1921 le compositeur André Caplet : « Toute la musique que contient cette âme prend la haute signification des paroles dernières débarrassées de toute perspective humaine... » L'Orchestre national de Bordeaux-Aquitaine a le bon goût de placer cette pièce rare

en ouverture de sa saison, les 4 et 5 octobre, commémorant avec cet hymne à la vie et à la résurrection de la nature le centenaire de cette disparition scandaleusement prématurée. D'autant que le programme que dirige son chef Paul Daniel promet d'en amplifier la dimension poétique, avec les *Sea Pictures* du Britannique Edward Elgar (1899, avec la contralto canadienne Marie-Nicole Lemieux) et la *Symphonie « Titan »* de Gustav Mahler (1888)... Tant qu'à faire, il eût pu faire suivre *D'un matin de printemps* par la pièce qui lui fait pendant, *D'un soir triste*, volet crépusculaire de ce que Lili Boulanger concevait comme un diptyque symphonique. Voilà en tout cas un capiteux avant-goût d'une saison qui fait la part belle à la musique française, comme en témoigne ce concert du 23 novembre où Henri Demarquette interprétera Tout un monde lointain..., concerto pour violoncelle d'après des poèmes de Baudelaire achevé en 1970 par Henri Dutilleux (1916-2013) et devenu depuis un « tube » du répertoire.

Cette dernière œuvre eut d'ailleurs, à l'époque, valeur de déclencheur pour le compositeur Philippe Hersant (né en 1948), en lui signalant, comme il le déclarait en 2013, « qu'autre chose était possible », (comprenez : un autre choix que la modernité atonale alors hégémonique). S'il se situe pleinement dans cette tradition française incarnée par Ravel ou Dutilleux, l'univers d'Hersant intègre également des nuances plus sombres, une couleur modale, une expressivité directe, héritées des compositeurs d'Europe orientale. Il est lui aussi pétri de références poétiques, qu'elles soient littéraires, picturales ou cinématographiques, comme en témoignent les deux pièces que l'Orchestre de Pau Pays de Béarn de Fayçal Karoui donne à entendre – voire à découvrir – cet automne, pour fêter les 70 ans de l'artiste.

En ouverture de saison, interprété par la jeune Anaïs Gaudemart en soliste, le concerto pour harpe *Le Tombeau de Virgile* déploie un chatolement d'atmosphères oniriques et mélancoliques, baignées des échos et des effluves de cette ville de Naples où gît le poète. Quant à *Sous la pluie de feu*, double concerto pour violon et violoncelle – commande de l'OPPB créée en décembre par deux autres jeunes virtuoses, Raphaëlle et Edgar Moreau –, il collabore à un autre centenaire : celui de l'Armistice. « Le choix des deux instruments solistes évoque deux musiciens des tranchées, le violoniste et compositeur Lucien Durosoir et le violoncelliste Maurice Maréchal, note Philippe Hersant. Quant au sous-titre de ce concerto, il se réfère à un autre soldat, André Pézard, qui combattit à Vauquois et dans la Somme, puis dédia le reste de ses jours à la traduction de l'œuvre de Dante »... Entre le Paradis et l'Enfer, le printemps et la « pluie de feu », de Bordeaux à Pau, cet automne porte haut les couleurs de la musique française.

L. Boulanger/Elgar/Mahler, Orchestre national Bordeaux-Aquitaine, direction **Paul Daniel**, du jeudi 4 au vendredi 5 octobre, 20 h, Auditorium. www.opera-bordeaux.com

Hersant/Debussy/Schubert, Orchestre de Pau Pays de Béarn, direction **Fayçal Karoui**, du mercredi 17 au samedi 20 octobre, 20 h 30, sauf le 20/10 à 18 h, palais Beaumont, Pau (64000)

Hersant/Debussy/Beethoven, Orchestre de Pau Pays de Béarn, direction **Fayçal Karoui**, du jeudi 13 au samedi 15 décembre, 20 h 30, sauf le 15/12 à 18 h, palais Beaumont, Pau (64000) www.oppb.fr

TÉLEX

Au **Théâtre Auditorium de Poitiers**, une semaine avant un prometteur *Requiem* de Mozart relu par Philippe Herreweghe (18/10), Maude Gratton, dirigeant du clavecin son ensemble Il Convito, inaugure l'automne baroque (le 11/10) avec la musique de Carl Philip Emanuel Bach, et notamment un concerto pour deux clavecins en duo avec le grand Pierre Hantaï. • Automne qui se poursuit à **La Coursive, scène nationale de La Rochelle**, dont la flamboyante violoniste Amandine Beyer est la nouvelle artiste associée avec son ensemble baroque Gli Incogniti. Pour son premier concert (14/10), elle s'attaque aux monumentales Quatre Saisons, entre autres concertos de Vivaldi. • Au **Théâtre des Quatre Saisons de Gradignan** – qui a grandement contribué à faire éclore Amandine Beyer –, sous le titre L'Ailleurs de l'autre, le chef Geoffroy Jourdain, son (excellent) chœur Les Cris de Paris et la metteuse en scène Aliénor Dauchez invitent (le 23/10) à un très engageant « voyage ethno-musical aux confins des sonorités et chants oubliés du monde », mêlant des musiques vocales de Laponie, du Burkina-Faso ou des îles Salomon à une composition de Hanna Eimermacher.



Trio de Rémi Panossian

En Charente, le festival Piano en Valois célèbre son quart de siècle avec un alléchant programme de 15 concerts, notamment au Théâtre d'Angoulême.

PIANISSIMO!

Créé à Angoulême, il y a tout juste 25 ans, le festival Piano en Valois, codirigé par Jean-Hugues Allard et Paul-Arnaud Péjouan, s'est peu à peu élargi à l'ensemble de la Charente, à mesure d'un patient travail d'action culturelle qui a permis d'y cultiver une vraie appétence pour le répertoire classique. Pour fêter ce quart de siècle passé à révéler la jeune garde de l'art pianistique, le festival déploie un programme qui, en 15 concerts répartis d'Angoulême à Ruelle, de Bach à Prokofiev en passant par Rameau, Mozart, Beethoven ou Chopin (intégrale des *Nocturnes* par Bruno Rigutto le 17/10 à La Rochefoucauld), fait aussi la part belle à des répertoires moins balisés : on pourra y ouïr des chefs-d'œuvre signés Dvořák, Koechlin, Ligeti, Górecki (concerto pour clavecin par Jean-François Heisser le 3/10 à Jarnac)... ou encore Grieg et Reicha. Ces deux derniers figurent ainsi, aux côtés de Haydn, à l'affiche du concert d'Ivan Ilc le 11 octobre à Cognac : ce passionnant pianiste serbo-américain établi à Bordeaux, que *Junkpage* vous présentait l'an dernier, s'est fait en effet le champion de la redécouverte de l'œuvre d'Anton Reicha (1770-1836), compositeur tchèque qui fut l'ami d'enfance de Beethoven et qui, devenu professeur au Conservatoire de Paris, forma Berlioz, Liszt, Gounod et Franck ; le deuxième volume de l'anthologie qu'il lui consacre pour le label Chandos, qui vient de paraître, est tout aussi surprenant et enthousiasmant que le premier, révélant une œuvre qui révolutionne discrètement le classicisme, aux harmonies et aux métriques étonnantes. D'Edvard Grieg (1843-1907), Ivan Ilc livrera une poignée des sublimes *Pièces lyriques* qui jalonnent le

parcours créateur du Norvégien. Autre événement de cette édition anniversaire, le 14 octobre : la reprise en version « poème symphonique » de la *Passion selon saint Jean* de Frédéric Ledroit, par ailleurs titulaire des grandes orgues de la cathédrale d'Angoulême ; une œuvre fervente, créée cet été en Allemagne, dans laquelle Monseigneur Gosselin, évêque d'Angoulême, tiendra le rôle du récitant. Mais c'est surtout au Théâtre d'Angoulême que battra le cœur du festival. Outre une série de 4 concerts de midi, permettant de découvrir la jeune génération de pianistes et de se restaurer sur place, 4 soirées déclineront, du 15 au 19 octobre, une vaste palette de couleurs musicales autour du piano : le bel canto, avec la soprano colorature roumaine Teodora Gheorghiu ; le jazz, avec le trio atmosphérique et groovy de Rémi Panossian ; la rencontre entre musique et littérature, avec un concert mêlant des textes de Joseph Delteil (lus par Catherine Frot) et les œuvres de Franz Liszt (jouées par Vassilis Varvaresos)... jusqu'au récital que donnera, le 19 octobre, le Brésilien Nelson Freire, géant du piano qui fut l'invité de la deuxième édition de Piano en Valois. Pour ce retour en Charente, Nelson Freire mêlera deux Sonates (dont la *Clair de lune*) de Beethoven, deux *Images* de Debussy, un *Nocturne* de Paderewsky et trois pièces de Chopin : de quoi démontrer son art de coloriste autant que son impérieuse digitalité... et clôt les festivités par une apothéose.

DS

Piano en Valois,
du samedi 6 au vendredi 19 octobre
à Angoulême (16000) et en Charente.
www.piano-en-valois.fr

La Fondation BNP PARIBAS présente
en partenariat avec l'Opéra National de Bordeaux

Bordeaux
9 nov. > 26 nov. 2018

9^e festival
l'esprit du piano

FRANCESCO TRISTANO
Electro-piano

Auditorium de l'Opéra
Samedi 10 novembre • 20 h

espritdupiano.fr

RÉSERVATIONS AUDITORIUM DE L'OPÉRA
05 56 00 85 95 - opera-bordeaux.com

FONDATION BNP PARIBAS
OPERA NATIONAL BORDEAUX
fnac
Télérama
SUD OUEST
BORDEAUX
2017

© EDGARS FOTO

Dans le cadre de Grande Plage 2018, Artistes & Associés, l'école supérieure d'art Pays basque et le festival Haizebegi invitent à Biarritz Daniel Buren, à l'occasion de ses 80 ans, et présentent son film événement de plus de six heures. Cette œuvre exceptionnelle, constituée de photographies, d'extraits de films, d'entretiens, de souvenirs et de textes théoriques, est à la fois un autoportrait et une relecture d'un travail essentiel et toujours politique.



Daniel Buren, *Encadrant-Encadré, 3 rythmes pour 4 murs, 1991-2018*

UNE MULTIPLICATION DES POINTS DE VUE

Le cinéma a été sa première passion. À la fin des années 1950, Daniel Buren découvre Buster Keaton, Sergueï Eisenstein, Dziga Vertov, Jean Renoir, Robert Bresson, Roberto Rossellini à la cinémathèque de la rue d'Ulm. Avec Jean-Luc Godard et son film *À bout de souffle*, il a l'impression pour la première fois « d'être concerné et impliqué directement, immédiatement, complètement, non seulement comme spectateur mais également comme acteur » ! Il fait pourtant le choix de la peinture, ne pouvant accepter « le rôle extrêmement important » de l'argent dans le cinéma. Mais, tout au long de son travail, il a utilisé le film ou la vidéo de façon constante bien que modeste et économique. Sa toute première exposition personnelle, chez Yvon Lambert, en 1969, consiste en la présentation de huit films super-huit sonores, à l'exclusion de tout autre travail d'ordre pictural ou sculptural. Par sa durée, sa puissance et la diversité de ses matériaux, son film *À contre-temps, à perte de vue* est une somme sur une histoire toujours en cours et un engagement qui n'a cédé à aucune faiblesse, aucune concession. Car Daniel Buren est, depuis le début des années 1960, un artiste fortement vivant, extrêmement vigilant et redoutablement exigeant. Il a cette capacité d'éveil qui ne s'interrompt jamais, qui ne cesse jamais de s'accomplir, donc toujours active, avec la totalité des ressources qu'elle contient, mais aussi avec toute l'amplitude nécessaire à son intensité. Il incite à faire place nette, à voir autrement, différemment, et à se débarrasser

de tout ce qui encombre inutilement. Il nous confronte à un point de rupture avec la vision traditionnelle. Une rupture avec la représentation, la réduction, l'agrandissement, l'intérêt pour l'œuvre considérée en elle-même. Cette rupture commence par le choix de ce tissu rayé formé de bandes égales, alternativement blanches et colorées. Il le transforme en « outil visuel » et le déploie dans l'espace comme moyen de révélation, voire de critique. Il exécute ses travaux *in situ*, c'est-à-dire dans les lieux mêmes où ils doivent prendre place. Son apport majeur est d'avoir inversé la relation que l'œuvre entretient avec le lieu d'exposition. L'œuvre doit prendre en considération son lieu de présentation, dans et pour lequel elle est réalisée, ou dans lequel elle s'inscrit, se rejoue selon des règles établies. Daniel Buren élargit le champ visuel en transgressant les limites allouées aux pratiques artistiques et en étendant les possibilités d'activation de l'art à des lieux et des domaines jugés inaccessibles. Il donne une présence, une existence et une mobilité qui permettent d'entrer en étroite relation avec l'œuvre et son espace. Il sollicite le regard, la déambulation comme éléments indispensables à une expérimentation qui se prête à toutes les incursions, et multiplie ainsi les points de vue. Il ouvre à des qualités multiples de lumière, de couleur, de son, de circulation, de reflet, de climat, de paysage, qu'il combine dans des dialogues pluriels et sensoriels.

Il n'avance pas en ligne droite, il ne répète jamais une même idée, ou alors c'est volontairement et pour lui faire produire autre chose. Il apporte d'autres résonances, d'autres disponibilités à la peinture, la sculpture et l'architecture qui s'éclairent mutuellement et même s'approfondissent avec une agilité imprévue. Il surprend, tout en persistant à distribuer les mêmes cartes, parce qu'il sait ouvrir son jeu pour en prolonger les élans et les secousses, les enjeux et les audaces.

Le chemin qu'il invite à suivre est celui qui conduit au dépassement de toute définition, de toute connotation précise. Il oblige à aller plus loin que les idées solidifiées et les interprétations contraintes par un mouvement qui, se dégageant constamment des déterminations, se donne une infinie liberté où sa pensée reprend continuellement force et vie, avec fermeté et obstination, au plus vif d'une interrogation qui se prolonge sans fin.

Didier Arnaudet

« À contre-temps, à perte de vue », Daniel Buren,

projection vendredi 12 octobre, 14 h 30, Le Colisée, Biarritz (64200).
Débat avec Daniel Buren, Pascal Convert, Georges Didi-Huberman, Denis Laborde et Côme Mosta-Heirt.



Cet automne, le photographe allemand Jochen Lempert revisite l'ensemble de son œuvre au château de Rochechouart qui abrite le musée d'art contemporain de la Haute-Vienne.

GUETTER LE MONDE

Dans une vie antérieure, Jochen Lempert était biologiste. Depuis le début des années 1990, cet Allemand né en 1958, à Moers (Rhénanie-du-Nord-Westphalie), transporte l'étude des êtres vivants dans le champ photographique. Pour autant, peu de chance que ce fin observateur de la faune et de la flore n'enchantent les amateurs de photographie animalière. Tout du moins lorsque cette catégorie débouline à l'excès des instants irrésistibles, insolites, époustouflants comme des détails microscopiques vertigineux. À la manière de Georges Perec, Lempert préfère interroger l'habituel, le commun, l'ordinaire et ses multiples incarnations ténues. C'est tout du moins ce qui émane à première vue de ses tirages. Majoritairement peu contrastées, invariablement en noir et blanc, ses images conjuguent un lexique de teintes grises et sourdes semblables à des réminiscences naturalistes sorties d'un autrefois lointain. Subtilement, toutefois, ses clichés ordonnent un inventaire où fourmillent d'élégantes analogies formelles, des platitudes devenues fabuleuses ou des fantômes inattendus. En témoigne cette série consacrée à l'*Alca impennis* alias le grand pingouin. Depuis 1992, Jochen Lempert parcourt les réserves des musées d'histoire naturelle du globe pour immortaliser, dans une neutralité typologique à la Bernd et Hilla Becher, le profil de ce grand oiseau incapable de voler dont l'espèce s'est éteinte au milieu du XIX^e siècle. Ailleurs encore,

un triptyque daté de 2017 présente la silhouette d'une banale mouette à tête noire. Campé entre deux enseignes, le plumage de l'oiseau semble badiner avec les courbes typographiques de Coca-Cola et de Grill. Étendue sur près de trente ans, l'œuvre de Jochen Lempert prend pour sujet une multiplicité d'incarnations, pour l'essentiel issues des règnes animal et végétal : mouvement de ver luisant, vol d'une mouche ou d'un papillon, trame graphique de plantes, animal égaré dans un environnement urbain jusqu'à ces fourmis coupe-feuille transportant des morceaux de végétaux pharaoniques qui se convertissent en quelques sculptures minimalistes. De la même manière, son œil de scientifique pourra guetter les motifs créés par les cumulus, les mouvements ondulatoires qui apparaissent à la surface de la mer Baltique, aussi bien que d'autres discrètes manifestations optiques. Dans un dispositif non chronologique, son œuvre photographique se relit au château de Rochechouart. Jusqu'en février 2019, son travail est également visible au château de Renteilly, en Seine-et-Marne, dans une exposition collective proposée par le Frac Île-de-France.

Anna Maisonneuve

« Jochen Lempert - Predicted Autumn », du vendredi 12 octobre au dimanche 16 décembre, Musée départemental d'art contemporain de Rochechouart, Rochechouart (87600). www.musee-rochechouart.com

17 > 21
octobre 2018

SAINT-JEAN-DE-LUZ

Rendez-vous
des musiques
sacrées

AUDITORIUM RAVEL
ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE
MÉDIATHÈQUE

www.saintjeandeluz.fr

scène nationale
bayonne sud aquitan

Orchestre Symphonique
du Pays Basque
Lauréat du Grand Prix de la Musique

ACADÉMIE
MAURICE
RAVEL

SAINT JEAN DE LUZ

9^e SALON

RUE des
METIERS
d'ART

26, 27 & 28
octobre
NONTRON
en Périgord (24)

+ de 30 créateurs
Décoration
Mode
Arts de la table
Expositions
Vente
Ateliers

metiersdartperigord.fr

POLE
METIERS
D'ART

Atypique et unique en son genre, Rurart est un centre d'art contemporain situé dans la campagne poitevine au sein d'un lycée agricole. Depuis sa création, en 1995, ont exposé là-bas quelques grands noms comme Claude Closky, le land artist Andy Goldsworthy, le créateur de l'emblématique lapin vert fluorescent Eduardo Kac ou dernièrement Stéphane Thidet avec son poétique et anachronique refuge en bois à l'intérieur duquel il pleut. Ce mois-ci, c'est au tour de Franck Dubois et de Benoit Pierre de se prêter à l'exercice. Le duo propose un ensemble d'installations visuelles et sonores, de ready-made et de photographies, issu de leur projet baptisé « Air Glacière ». Décryptage en compagnie de l'artiste Benoit Pierre.

Propos recueillis par **Anna Maisonneuve**



THÉORIE DES HÉMISPHÈRES

Comment appréhendez-vous cette exposition à Rurart ?

C'est une expérience singulière dans un lieu rare. En France, je crois que c'est le seul à être jumelé avec un lycée agricole. Il y a de très bons artistes qui sont passés par là. On est fiers d'y être programmés. Blazy y a réalisé une pièce très spectaculaire mais aussi très pertinente par rapport à la connexion avec l'établissement. Rousse a fait des choses formidables et, plus récemment, il y avait l'exposition « La Confrérie du bois », organisée sous l'impulsion du groupe Quark, qui est implanté à Angoulême. Je suis membre d'Acte, un collectif d'artistes basé à Poitiers et, pour nous, ce que réussit à faire Quark, c'est exemplaire.

Avant Poitiers, où étiez-vous ?

J'ai fait mes études à l'école supérieure des arts modernes de Paris. J'ai aussi étudié l'architecture avant de m'installer en tant que graphiste à Rouen. C'est à cette époque

que j'ai rencontré Franck Dubois qui était photographe.

Est-ce la première fois que vous imaginez une exposition en duo ?

Oui. Après Rouen, je suis parti 6 ans dans l'océan Indien sur l'île de La Réunion et Franck en Norvège. J'étais enseignant à l'école des beaux-arts. Passer dans l'hémisphère sud, faire une autre expérience du monde, c'était complètement bouleversant. Là-bas, j'ai complètement abandonné ma pratique de graphiste.

Qu'est-ce qui vous a marqué à La Réunion ?

Il y a un gros basculement dans les représentations du monde. Un certain nombre d'a priori tombent et on commence à se demander ce qu'on fait là, dans quel héritage sociétal on se positionne sans compter l'environnement. Quelques mois après mon arrivée, il y a eu un énorme cyclone. Juste derrière, le volcan jusque-là inactif

s'est remis en activité de manière quasi-permanente. À cet endroit-là du monde, l'élément climatique devient vraiment une chose à part entière qu'on oublie parfois dans nos vies occidentales. Le taux d'humidité est tel que l'air devient presque palpable. Et du fait de l'insularité, la sensation d'éloignement est très forte. Pendant ce temps-là, Franck faisait une autre expérience extrême avec la glace. On a conservé une amitié, entretenu une correspondance. Et le projet « Air Glacière » est né.

L'écologie sert-elle de prétexte à la problématique de cette exposition dont vous avez présenté le premier volet en novembre 2017 à la galerie Duchamp à Yvetot ?

On est prudent là-dessus, parce que ni Franck ni moi ne sommes des militants écolos. On est plutôt à dire : on est des gamins des Trente Glorieuses, qui ont quitté leur terre natale pour explorer le monde au nord et au sud. On a été sensibilisés aux questions



D.R.

environnementales en voyageant. Il y a un constat qu'on a fait, mais ce n'est pas ce jugement qu'on a envie de proposer, car il ne nous semble pas satisfaisant.

C'est pourquoi « Air Glacière » et non pas « Ère glaciaire » ? Vous nous expliquez ?

« Air Glacière », c'est l'air du temps. Qu'est-ce qui se passe dans cet air qu'on a en commun et qu'on respire tous ? C'est aussi un clin d'œil à

Air de Paris de Duchamp. Le déplacement qu'il opère lorsqu'il offre à cet ami aux États-Unis cet échantillon invisible enfermé dans une ampoule. Cette chose

est assez immatérielle mais elle rend compte d'un déplacement. Et puis il y a le renvoi à la glacière portative qu'on amène en pique-nique avec quelque chose de l'ordre du loisir.

Alors, vous privilégiez l'aspect absurde ?

On est chargé de ça, mais on préfère les approches sensibles et délicates, car on pense que c'est ce qui peut nous amener à vivre les choses autrement. Nombre de nos travaux sont dans l'éphémère, la fragilité, l'écoute sonore, dans l'infra-mince, et dépendent de notre présence au monde, car ils

peuvent être amenés à se modifier en fonction de notre comportement.

Un exemple pour illustrer ?

Je pense à *Spin*. Il s'agit d'une colonne de lait glacé de 10 cm de diamètre suspendue au plafond. Une référence aux carottes glacières qui sont extraites depuis les années 1950 et qui sont un enregistrement des variations climatiques de la planète. Dès le vernissage cette colonne vertébrale va commencer à fondre. À quelle vitesse ?

Cela dépend de la température : celle du lieu mais aussi du nombre de personnes présentes. Un capteur sonore et un accéléromètre sont implantés, ce qui rend

perceptible le phénomène. Car c'est l'une des données fondamentales. Si l'homme ne réagit pas, c'est qu'il ne fait pas l'expérience de ce qu'il se passe, ni ne parvient à sentir l'accélération des phénomènes. D'une certaine manière, c'est ce qu'on essaie de ramener avec nos pièces.

« Air Glacière », du vendredi 12 octobre au vendredi 21 décembre, Rurart, centre d'art contemporain, lycée agricole Venours, Rouillé (86480). www.rurart.org

Lac de Vassivière
Creuse / Haute-Vienne

CENTRE
INTERNATIONAL
D'ART &
DU PAYSAGE

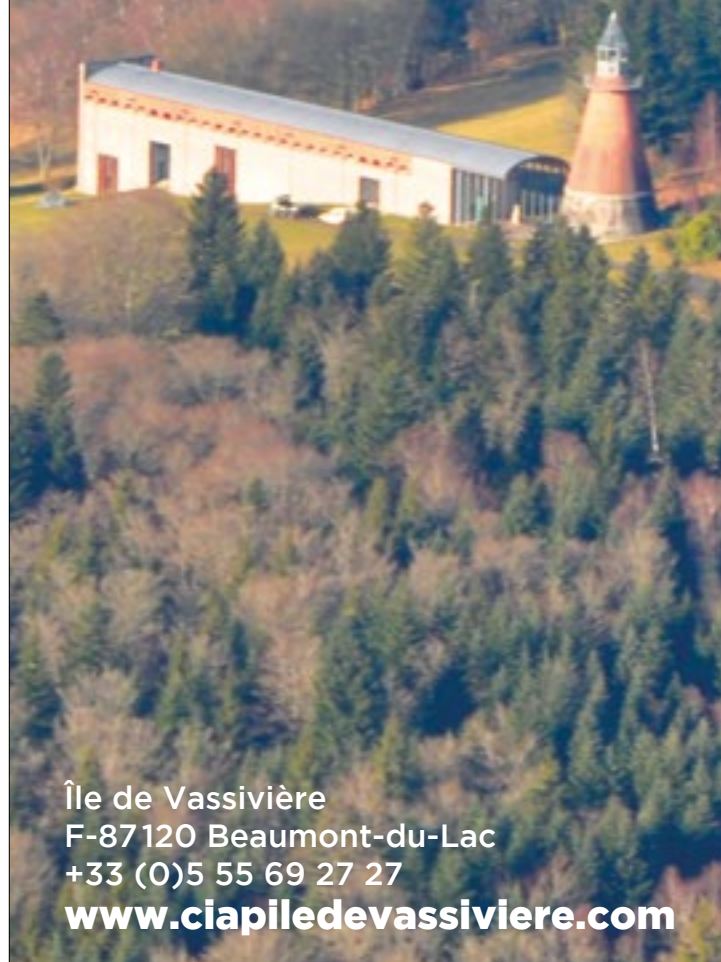
ÎLE DE
VASSIVIÈRE

Expositions

Sculptures en plein air

Parcours Vassivière Utopia

Résidences artistiques



Île de Vassivière
F-87120 Beaumont-du-Lac
+33 (0)5 55 69 27 27
www.ciapiledevassiviere.com



Présenté au Mérignac Photographic Festival en 2015, Sanlé Sory est de retour en terre girondine avec un accrochage augmenté et rétrospectif qui s'étend sur trois décennies. En trois ans, il s'en est passé des choses : une exposition collective à la Fondation Cartier, l'entrée dans la collection du MoMa de New York, un focus à l'Art Institute of Chicago, qui s'est achevé le 19 août dernier, sans oublier sa présence à la 60^e édition des Grammy Awards avec ses images venues enrichir la compilation Bobo YéYé : Belle Époque in Upper Volta en lice dans la catégorie meilleur album historique. L'occasion de revenir sur le parcours du Burkinabé en compagnie du mélomane et commissaire d'exposition invité Florent Mazzoleni.

Propos recueillis par **Anna Maisonneuve**



© Sanlé Sory

VOLTAÏQUE

Comment avez-vous rencontré Sanlé Sory ?

En 2010, je préparais un livre sur les musiques du Burkina Faso. J'avais trouvé des 45 tours. Le groupe s'appelait Volta Jazz. D'abord, j'étais intrigué par ces photos de pochette avec l'inscription de ce nom et de cette ville : Sanlé Sory-Bobo-Dioulasso. Je me suis rendu à plusieurs reprises là-bas pour le trouver. En vain. Je l'ai rencontré au bout du troisième voyage. Ce n'est pas une légende urbaine, quand je l'ai vu, il était en train de brûler ses négatifs.

Pourquoi ?

Il faisait le tri, jetait ce qu'il considérait être des vieilleries. Je pense qu'il en a détruit des milliers voire des dizaines de milliers, car il avait une production extraordinaire.

À quelle cadence ?

Chaque jour, il pouvait faire entre 10 et 20 pellicules.

Comment est-il devenu photographe ?

Sory est originaire du sud du Burkina, de Nianigara. À la fin des années 1950, il fait un voyage à la capitale, Ouagadougou, et il a besoin de papiers d'identité. À l'époque, on était encore sous colonie française. Quand on vivait à la campagne, on n'avait pas besoin de ce type de pièces, mais dès lors qu'on arrivait en ville, on avait besoin de documents à fournir. Sory s'est donc rendu chez un photographe. Il a été impressionné : par le métier et par le fait de devoir payer pour avoir des photos. Il s'est dit : « Tiens, c'est un truc que je pourrais peut-être tenter. » Il a fait son apprentissage pendant deux ans à Bamako

auprès d'un Ghanéen. Par la suite, son cousin Idrissa Koné, qui était le fondateur de l'orchestre Volta Jazz et de la première auto-école de la ville, l'a aidé à lancer le premier Volta Photo. On date l'ouverture du studio au mois de mars 1960, c'est-à-dire quelques mois à peine avant l'Indépendance qui a lieu en août. Il a alors 17 ans.

Au début, à quoi ressemble son studio ?

Il y a juste une chaise, une table et à peine quelques éclairages. Il réalise alors essentiellement des portraits d'identité. Peu à peu, il va s'en distancier avec des photographies qui documentent le quotidien des gens et notamment de la jeunesse. C'est l'époque des yéyés, la belle époque en Haute-Volta. Il y a une forme d'insouciance, de liberté et d'indépendance. C'est ce qu'on retrouve dans toutes ses premières photos. Lui, ce qui lui plaisait, c'était de faire plaisir à ses clients. D'où les mises en scène. Dans la pièce où les modèles pouvaient se changer, il y avait des costumes, des cravates, un transistor, un téléphone, des pistolets en plastique. Bref, tout un tas d'accessoires qui faisait que le client quand il venait chez Volta Photo pouvait changer d'environnement et se projeter dans une certaine liberté. C'est ce qu'on retrouve aussi dans les fonds peints qui arrivent au début des années 1970. En parallèle, il documente son évolution physique. C'était un sportif, il

pratiquait le karaté et un peu d'haltérophilie. D'où une centaine d'autoportraits dont le fameux Portrait au miroir, qui date des années 1960. Une merveille absolue.

Comment était-il considéré dans sa ville ?

C'était le photographe. Il avait un rôle social comme le commerçant qui vend le riz. Petit à petit, il est passé d'un rôle utilitaire à quelque chose de plus artistique. Dans les années 1970, quand son cousin lui demande de faire les photos des pochettes de Volta Jazz, il réalise qu'il se passe quelque chose, qu'une scène musicale est en train d'émerger. En ville, il y avait pas mal de dancings. Sory a l'idée de reproduire ces soirées dansantes

dans les villages. À mon sens, ça a été son coup de génie. Dans ces bals-poussière comme on les appelle au Burkina et en Côte d'Ivoire, on n'est pas sur du béton, mais dans la brousse. Sory s'occupait de la buvette, ses assistants du son et de l'entrée. Ces soirées attiraient les paysans du coin, qui payaient pour se faire prendre en photo par Sory à des prix modiques. Pour moi, la photographie de Sory Sanlé est vraiment démocratique, ludique et fédératrice.

« Sanlé Sory - Studio Volta »,

du samedi 6 octobre au dimanche 16 décembre, Vieille Église Saint-Vincent, Mérignac (33700). Vernissage vendredi 5 octobre à 19 heures. www.merignac.com



© K. Pierret-Delage / Ville d'Anglet

La Littorale, biennale d'art contemporain Anglet-Côte basque, joue les prolongations jusqu'au 8 novembre. Le traditionnel parcours artistique confié cette année au critique d'art Richard Leydier accompagne rencontres, visites singulières et spectacles. Le tout sur le thème de l'amour.

LOVE, ETC.

« Cosmique comme l'océan qui rencontre la côte, grave, tragique, joyeux ou léger comme une amourette estivale, le mot "amour" recouvre une infinité de réalités fort diverses. Aucun sujet n'a suscité autant d'œuvres, qu'elles soient littéraires, musicales, cinématographiques ou plastiques. » Ce « large spectre amoureux », pour reprendre encore les termes de Richard Leydier, innervait la septième édition de la biennale d'art contemporain Anglet-Côte basque. Baptisé « Chambre(s) d'amour », ce nouveau volet succède à l'édition préparée par Paul Ardenne et son approche d'un littoral saisi par le prisme de ses contradictions vertigineuses à l'heure du tourisme de masse : lieu de loisirs, périmètre de tensions géopolitiques et fragile écrien environnemental.

Cette année, le parcours se magnétise autour d'un point névralgique : la Chambre d'Amour, un quartier déterminé entre les plages d'Anglet, le phare de Biarritz et cet océan très prisé des surfeurs. Le nom évocateur de la zone est propice aux évasions digressives en suivant la légende qui lui est attachée.

Ainsi, on raconte que la grotte située au niveau de la mer aurait abrité les rendez-vous clandestins d'un jeune couple. Surpris par l'orage et la marée montante, ils auraient été retrouvés morts enlacés sur la plage. C'est d'ailleurs au sommet de la colline qui couronne cette caverne de roche que le Japonais Tadashi Kawamata a choisi

de poser sa *Love Tower*. Au sommet de cette tour en bois de 4 mètres, pourvue d'un escalier hélicoïdal qu'on imagine spirituellement rejoindre l'âme des amants maudits, un plateau permet d'admirer l'horizon panoramique. Également propice aux haltes lénifiantes : l'architecture tubulaire imaginée par les Américains Jay Nelson et Rachel Kaye. Plus sombre, l'Allemande Anne Wenzel a sculpté une monumentale *pietà* en argile. Baptisée *Invalid Icon*, cette dernière réinterprète l'une des œuvres d'art mutilées par le conflit de la Première Guerre mondiale que le musée du Petit Palais exposait à la fin de l'année 1916. À cette icône universelle de la compassion, la céramiste a associé un extrait de *L'Étranger* de Camus.

Car cette année, les onze artistes ont été invités à imaginer que leurs créations éphémères entrent en résonance avec des extraits littéraires, des chansons ou des poèmes de leur choix.

À noter sur vos agendas : mardi 9 octobre, à 20 h 30, une conversation philosophique autour de l'amour en compagnie de Christophe Lamoure. Et, du 16 au 19 octobre, au théâtre Quintaou : la création théâtrale de la compagnie Lézards.

AM

La Littorale #7,
jusqu'au dimanche 4 novembre,
Anglet (64600).
www.lalittorale.anglet.fr

LE ROCHER DE PALMER



SAISON
SEP DÉC
2018

HER
TRIO JOUBRAN
MOHA LA SQUALE
OUMOU SANGARÉ
ALFA MIST
ALELA DIANE
VINCENT PEIRANI
PARCELS
ARRESTED DEVELOPMENT
EDDY DE PRETTO
CHARLOTTE GAINSBURG
SVINKELS
RYAN PORTER
DOMINIQUE A



lerocherdepalmer.fr

OUMOU SANGARÉ ©BENOIT PEVERELLI





© Renaud Chambon

L'Institut culturel Bernard Magrez met à l'honneur Renaud Chambon avec une exposition monographique. Pour l'occasion, le lauréat du prix d'excellence Labottière 2017 a métamorphosé les espaces du premier étage de l'ancien hôtel particulier de type néoclassique pour y établir son univers chahuté de mirages ambivalents.

SKYFALL

Chez Renaud Chambon, l'imminence du désastre est presque systématiquement contrariée par quelques intervalles édeniques suspendus, entre oasis climatique et érotisme charnel. À moins que ce ne soit l'inverse. Sur un format carré, une vue imprenable de la surface du soleil intensifie les potentiels vertigineux du magma stellaire. L'astre dialogue avec d'autres surfaces de papier où s'épanouit, pareil à un store végétal, un ciel idyllique nacré par des branches de palmier ou une communauté de flamants roses promenant leur élégante silhouette longiligne sur une lagune inconnue. Sur d'autres, sillonne une ribambelle de féminités. Certaines s'embrassent à pleine bouche, d'autres sont calfeutrées dans les vertiges temporels d'un instant aux résolutions plus ou moins angoissées. C'est le cas de cette amazone au couteau semblant attendre quelques batailles à mener. De ces visages contorsionnés par un mélange d'ivresse orgasmique et d'effroi tragique. Également de cette adolescente sobrement baptisée *Seattle*. De cette jeune femme, on ne distingue que les jambes nues chaussées de baskets postées à côté d'une clinquante carrosserie. C'est dans le hors-champ que se précipitent les scénarios aléatoires. Quête d'une aventure galante ? Peut-être récréative ? Ou rétribuée ? Rencontre anodine ? Attente solitaire ? Flânerie ?

Ou rien de tout cela. Car les cadrages serrés de Renaud Chambon aiment à flirter avec notre imaginaire. Un imaginaire biberonné par les fantômes cinématographiques et ces visions archétypales dont on ne parvient plus vraiment à déterminer l'origine exacte et pour cause. Ce natif de Brive construit son corpus visuel dans le large champ de l'Internet (de la librairie en ligne de la NASA aux archives de films en passant par tout ce que sont capables de générer les flux insondables du web). Les images minutieusement choisies pour leur potentiel suggestif sont ensuite décontextualisées, recadrées et transposées sur papier.

À rebours d'une consommation fondée sur la satisfaction immédiate, Renaud Chambon élabore ses dessins dans une temporalité chronophage et élastique. « En moyenne, je passe deux mois sur chacun d'entre eux », souligne-t-il. Réalisés au charbon, un matériau modeste et primitif, dont le diplômé de l'école des beaux-arts de Bordeaux a contré les propriétés instables et précaires dans une technique peaufinée au fil des ans, ses grands formats en noir et blanc se manifestent dans un clair-obscur virtuose. Au château Labottière, là où l'artiste remportait le prix d'excellence de la seconde édition du Grand Prix de l'Institut, en 2017, on retrouve *La Cantatrice*. L'œuvre primée dans la catégorie « installations » prend place

sur une cimaise blanche. Elle est rejointe par d'autres parcelles graphiques savamment disposées dans un espace d'exposition transfiguré. Dans la salle inaugurale, le plasticien a ainsi recouvert les murs d'une tapisserie colorée qui se dégrade dans de progressifs va-et-vient de teintes chaudes et froides. D'allure abstraite, la palette chromatique vient surligner l'ensoleillement réel des lieux, comme l'explique le Bordelais. « Quand j'ai réfléchi à cette exposition, je suis venu faire des repérages, prendre des photos de l'endroit. J'aime toujours savoir où je vais et ces clichés me permettent de construire une scénographie où rien n'est laissé au hasard. En rentrant, j'ai saturé toute une zone. Ça a fait apparaître la lumière naturelle du moment. C'est ce spectre chromatique qu'on distingue sur ces grandes impressions numériques. »

Cette mise en abîme onirique s'accompagne d'autres délicats carambolages colorés. Tubes lumineux, néons, surface de plastique irisée, végétation organique, colonnes de plexiglas et rideaux imprimés diaphanes génèrent de nouvelles dimensions rhapsodiques à nos fantasmatiques mirages.

AM

« **Maintenant et pour toujours** », **Renaud Chambon**, jusqu'au dimanche 28 octobre, Institut culturel Bernard Magrez. www.institut-bernard-magrez.com



Damien Cabanes. *Esther de dos petites tâches colorées*. 2017.

Après les expositions « Les Messagers » en 2016 et « Vivantes natures » en 2017, le château de Biron met à l'honneur, et toujours sous le commissariat d'Olivier Raepelin, le travail de Damien Cabanes. L'accrochage est irrigué par cette interrogation aux allures de contradiction : peut-on dessiner une couleur ?

« LE RÉEL COMME UNE PEINTURE À VENIR »

Peut-on dessiner une couleur ?
« La question peut paraître absurde, avoue Damien Cabanes. Il y a une grande dichotomie dans l'ensemble de l'histoire de l'art occidental entre la couleur et le dessin. Pour caricaturer : entre Delacroix, qui serait le défenseur de la couleur, et Ingres, partisan de la ligne et de la pureté du dessin. » Ce débat clivant qui a traversé des siècles d'histoire de la peinture, Damien Cabanes a choisi de le faire voler en éclats. Aux prémices de cette réflexion portée sur le dépassement de l'affrontement binaire : une balade réalisée en périphérie de Paris. « Je me promenais dans la banlieue parisienne avec une amie. Je trouvais les espaces beaux avec ces cités et ces voitures. Je lui ai dit combien je désirais peindre tout ça mais d'un point de vue pratique, c'était impossible. Non seulement à cause du monde, du trafic, mais aussi de l'encombrant matériel du peintre à transporter. Elle m'a rétorqué : "Mais tu n'as qu'à les dessiner sur des carnets de croquis." Ce à quoi je lui ai répondu : "Mais moi, c'est la couleur qui m'attire." C'est là que je me suis posé la question : "Peut-on dessiner la couleur ?" Une question pertinente parce qu'absurde. » Dans les salles classiques du château de Biron appelées « bâtiments des maréchaux », le finaliste du prix Marcel Duchamp 2011 livre ses réponses plastiques. Nées de ses observations et de ses séjours réguliers dans le Sud-Ouest, les huiles sur toile,

les gouaches et les quinze sculptures en terre cuite polychrome présentées traduisent sa perception de la vie en Dordogne. Paysages ruraux, portraits d'animaux, scènes d'intérieur, barbus et autres silhouettes de l'univers quotidien se révèlent dans un cumulus de touches chromatiques dont l'équité de traitement chatouille les perceptions. Après deux expositions collectives riches des illustres Giacometti, Miró, Chagall, Dubuffet, Kandinsky ou Tàpies, le château de Biron poursuit ainsi sa collaboration avec Olivier Kaepelin. Celui qui a récemment quitté ses fonctions de directeur de la Fondation Maeght a choisi de consacrer le travail du peintre et sculpteur né en 1959 à Suresnes. Pour lui, « Damien Cabanes conçoit, avant tout, le réel comme une peinture en gestation, une peinture à venir. Et son exposition rappelle l'importance de la présence du réel, des sens, de la relation à la matière, de la perception de l'espace, des corps, des êtres, grâce aux pouvoirs de la couleur qui produisent l'émerveillement, la joie de peindre, d'inventer le monde et de l'habiter ».

AM

« Damien Cabanes – Peut-on dessiner une couleur ? », jusqu'au dimanche 4 novembre, château de Biron, Vergt-de-Biron (24540).
les-grands-sites-du-perigord.com





Sam Dencher, Sans titre

© Sam Dencher

À chaque nouvelle saison, le musée de la Création franche effectue sa rentrée avec une exposition collective internationale qui réunit des créateurs majoritairement inédits. Baptisé « Visions et créations dissidentes », ce rendez-vous met en lumière cette année quatre femmes et quatre hommes de nationalités suisse, hollandaise et française.

LES NOUVEAUX FRANCS-TIREURS

Est-il encore besoin de rappeler ce que désignent les productions estampillées « art brut », « outsider » ou « création franche » ? Passant outre les différentes batailles internes qu'opère de fait chacune de ces classifications, gageons de la réunion unanime de ces catégories autour d'un point : un langage plastique qui se bâtit de manière libre et sans entrave, en marge des sphères de l'art établi. Depuis un quart de siècle, le musée de la Création franche s'attache à en dévoiler la grande vitalité et notamment à travers son exposition collective d'automne. Pour cette nouvelle édition, on ne peut plus paritaire, ils sont huit. Quatre femmes et quatre hommes. Honneur à la doyenne : Riet van Halder, Néerlandaise née en 1933, qui vit actuellement à Drunen. Autrefois assistante dans la compagnie d'assurances de son époux, Riet van Halder n'a jamais fréquenté les musées ni lu quoi que ce soit sur l'art. Pourtant

un jour, assise devant un morceau de toile découpé dans un sac de course, elle va attraper un pinceau et commencer à peindre. Sur papier ou sur textile émerge depuis un monde rythmé par une nuée de figures mouvantes et souvent interconnectées qui échappe à toute gravité tellurique. La torsion des corps se retrouve aussi chez René Hermouet. À ceci près que l'univers graphique de ce Girondin magnétise les contrastes chromatiques. Ceux du noir et blanc avec lesquels il déploie un cosmos surréaliste de créatures, humaines et animales, délimitées dans une ligne plutôt claire. Rien à voir avec les compositions denses et tumultueuses de Minke de Fonkert. Dans l'atelier artistique Herenplaats, à Rotterdam, qu'elle fréquente depuis 1991, Minke se consacre à de fascinantes explosions chromatiques qui dissimulent une

combinaison d'images fabuleuses : monstres enjoués, fleurs souriantes et poissons frétilants.

Tout aussi chargées, les projections géométriques et urbaines de Livia Dencher quand Vincent Feneyrou recouvre ses aplats de couleurs d'une multitude de petites touches elles-mêmes coiffées d'autres petites alvéoles psychédéliques. Plus inquiétants, les regards sans iris ni pupilles des visages de Jacques Rode né malentendant et appareillé tardivement. Également à l'honneur : l'œuvre de la benjamine Ludvine Flips et les bolides en bois, carton ou papier mâché colorés du Suisse Heinz Lauener.

AM

« Visions et créations dissidentes », jusqu'au dimanche 2 décembre, musée de la Création franche, Bègles (33130). www.musee-creationfranche.com

Le musée des Arts décoratifs et du Design de Bordeaux présente une sélection de sculptures de la céramiste belge Clémence van Lunen qui vient de réaliser les fontaines de Bacalan dans le cadre de la commande artistique Garonne de Bordeaux Métropole.



D'ENFER!

De prime abord, les céramiques de Clémence van Lunen ont quelque chose de rudimentaire. Mal fagotées, couvertes partiellement d'une glaçure aux teintes vives laissant percer la terre de-ci de-là, malmenées par une symétrie axiale qui préfère jongler avec le déséquilibre des postures plutôt qu'avec la droiture stoïque et rigide usuellement attendue en sculpture, les créations de cette artiste née en 1959 à Bruxelles aiment titiller les papilles du bon goût. Sans jamais complètement s'abîmer dans un excès de médiocrité, son cortège déploie un savant alliage d'humour, de malice et de spontanéité. En témoignent ses créatures espiègles de la série « Wicked flowers » amorcée en 2012. « Littéralement, explique Clémence van Lunen, "wicked" signifie "méchant", mais le terme est aussi utilisé par les jeunes pour dire "super", un peu comme "c'est d'enfer" en français. »

Visuellement, ces « fleurs d'enfer » reprennent à leur compte le degré zéro de la nature morte : le pot à fleurs. À ceci près que les végétaux monumentaux et leur vase robuste s'assemblent dans une forme de brouillard tautologique. Si bien qu'on ne sait plus clairement déterminer où débutent le récipient, le socle, le vase ou l'ornement organique. Ailleurs, dans l'ensemble « Tang Family » – un hommage aux céramiques San Cai de la dynastie Tang (618-907) –, les parasitages se jouent dans les flirts anthropomorphiques. Une anse de cruche évoque des oreilles humaines ou plus loin la torsion d'une danseuse. Au musée des Arts décoratifs et du Design, ces spécimens s'invitent dans les espaces de la collection permanente de l'institution dédiés à l'activité faïencière de Bordeaux autour de la manufacture de Jules Vieillard & Cie. Rien de hasardeux dans ce choix puisqu'il fait écho à la commande artistique Garonne de Bordeaux

Métropole que Clémence van Lunen vient de livrer sur la place Buscaillet, à deux pas de là où se trouvait justement la fabrique de faïencerie bordelaise jusqu'en 1895.

Au second étage de l'hôtel de Lalande, les maquettes de son projet de fontaines déroulent ses recherches d'émaux et un cortège de miniatures. « Dans mon travail, indique l'artiste, j'en réalise énormément sans trop me juger ni réfléchir. Dans un second temps, je les regarde à nouveau. J'opère un choix avant de les agrandir tout en essayant d'en préserver l'esprit vivant. » Cette humeur vitale, organique, franche et jubilatoire se faufile dans le rejet des lignes droites et la rébellion quant aux répartitions régulières du poids, de l'équilibre et de la stabilité, comme aussi dans les vibrations chromatiques générées par le refus de couvrir sagement et uniformément la surface de ses objets. « Dans le domaine de la céramique, il y a une frontière floue entre l'utilitaire et la sculpture. Cette irrésolution offre beaucoup de fantaisie. C'est ce qui m'a toujours plu. Quand on travaille la céramique, on n'a pas de vision d'ensemble contrairement à la pierre par exemple où le volume est d'ores et déjà là. C'est trompeur. » Comme l'argile en soi : une matière douce, agréable, molle et facile à malaxer au départ, qui se métamorphose rapidement en substance ingrate, rigide, cassante et instable. « J'aime donner l'idée que ça a l'air facile à faire. Mais réaliser une forme imparfaite et brinquebalante, c'est bien plus compliqué que de réaliser quelque chose qui serait d'aplomb. Pour moi, c'est moins ennuyeux et plus joyeux. »

AM

« Aux sources des fontaines de Bacalan – Clémence van Lunen », jusqu'au mercredi 14 novembre, musée des Arts décoratifs et du Design. www.madd-bordeaux.fr

EUTERPE PROMOTION PRÉSENTE

27.11.18
ROCK SCHOOL BARBEY BORDEAUX

LOUD
+ 1^{ÈRE} PARTIE : RYMZ

30.11.18
THÉÂTRE FÉMINA BORDEAUX

BILL DERAIME

BOX OFFICE
BILLETTERIE

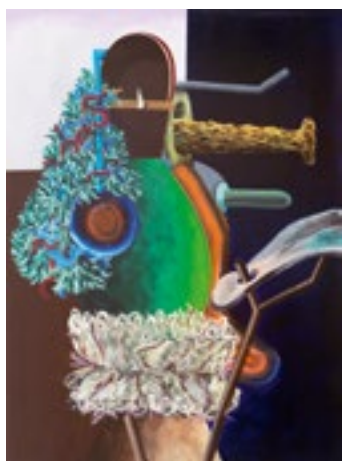
BOX OFFICE
24, gal. bordelaise
BORDEAUX

05.56.48.26.26
COMMANDE ET PAIEMENT
PAR TÉLÉPHONE
POINTS DE VENTE HABITUÉS

BOX.FR

toutes les musiques
une seule radio

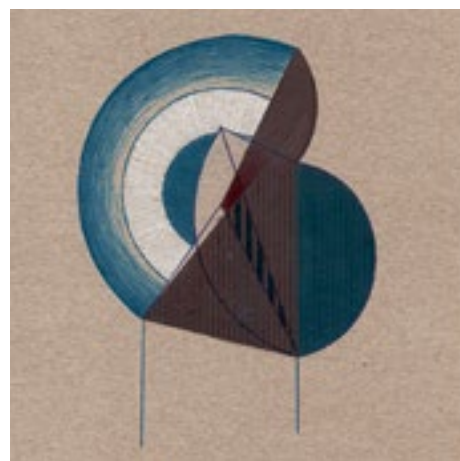
96.7
bordeaux
96.5
arcachon
fipradio.fr



© Gorka Mohamed



© Pia Rondé et Fabien Saleil



© Alice Raymond

SUR LE VIF

L'exposition collective « Back to the Hood » s'annonce comme le premier opus d'une toute nouvelle collaboration entre La Mauvaise Réputation et Cortex Athletico, galerie d'art bordelaise partie s'installer à Paris en 2013. C'est le retour en ville de son fondateur Thomas Bernard qui planche sur de futurs projets communs avec son homologue bordelais Franck Piovesan.

« Back to the Hood » offre ainsi un avant-goût de leur prochaine sortie dans le grand bain parisien, à la foire Bienvenue, nouveau rendez-vous de l'art contemporain en marge de la Fiac. Ils y présenteront ensemble des œuvres de Thierry Lagalla, Gorka Mohamed et Manuel Ocampo.

À Bordeaux, ces trois artistes figurent aux côtés de Vincent Gicquel et Charles Mason. La sélection de peintures et de dessins opère ici par touches de grotesque, de monstruosité et d'humour. On retrouve l'élégance spectrale des dessins du sculpteur anglais Charles Mason et le travail pictural pluriel, burlesque et déroutant de Thierry Lagalla.

Plus loin, les peintures organiques de Gorka Mohamed, nourries de références aux *cartoons* et à l'histoire de l'art, frappent tout à la fois par le raffinement du style et l'humour grinçant qui s'en dégage.

Enfin, cette exposition est l'occasion de découvrir deux aquarelles du peintre breton, désormais installé à Bordeaux, Vincent Gicquel, qui a récemment intégré la collection de François Pinault. Extraites de tout contexte, nues, clownesques, affairées à des tâches absurdes, ses créatures semblent sidérées par le monde qu'elles contemplent. Elles apparaissent là, le regard fixe, incertaines, comme autant d'autoportraits, peut-être, éclatants de couleurs, tragiques et dérisoires.

« Back to the Hood », Vincent Gicquel, Thierry Lagalla, Charles Mason, Gorka Mohamed, Manuel Ocampo, galerie LMR, jusqu'au samedi 20 octobre.
www.lamauvaisereputation.net

PAYSAGE HURLANT

Pia Rondé et Fabien Saleil investissent la galerie Silicone avec une installation intitulée « Salon noir », en référence à l'une des cavités de la grotte ornée du paléolithique de Niaux. Ils mettent en scène une évocation de l'espace de la caverne, d'une nuit originelle, du feu, du charbon et de l'idée de vestiges.

Depuis 2012, les deux plasticiens déploient une pratique à la croisée du dessin, de la sculpture, de la gravure et de la photographie. Ils emploient des procédés alchimiques d'altération de l'image et de transformation de la matière, du verre, du métal, du bois laissant une place au hasard, au surgissement, à l'inattendu.

Ensermé dans des scénographies paradoxalement marquées par une gestuelle minimale et géométrique, se révèle alors un monde peuplé d'objets, d'images et de formes fantomatiques animales ou organiques.

Dans la première salle de l'exposition, disposée au sol, sur un plancher en bois brûlé qui recouvre l'étendue de la galerie, une sculpture intitulée « Catastrophe ». Elle donne à voir la photographie d'un crâne de cheval développée sur verre et sertie dans une structure mêlant plaques de zinc mordues à l'acide et de verre traitées en argenture. Ainsi mise en scène, l'image de l'animal semble émerger d'un passé lointain, d'une fosse, d'un territoire d'archéologie.

Plus loin, des socles évidés. Sur l'un d'eux, on retrouve, majestueux, ce crâne de cheval soufflé dans du verre. Il apparaît dans sa puissance symbolique, comme la trace du lien que l'homme n'a de cesse de nouer avec la nature à travers le sacrifice ou le rituel, dans l'espace abyssal du sacré.

« Salon Noir - Pia Rondé & Fabien Saleil », jusqu'au samedi 3 novembre, Silicone.
www.siliconerunspace.com

TRAJECTOIRES

La question du voyage, du déplacement et de l'errance occupe une place centrale dans la démarche de la plasticienne Alice Raymond. Elle puise dans ses explorations la matière première de ses œuvres : dessins, peintures, sculptures ou installations.

Tout commence par une appréhension physique des espaces puis elle documente ses balades et transpose dans ses dessins et peintures les données sensibles collectées dans ses notes ou photographies. Elle a imaginé pour cela un système de codification librement inspiré de la cartographie, mettant en correspondance des lettres et des mots avec des formes géométriques. Le travail pictural abstrait et délicat qui en résulte, à la lisière parfois de la figuration, constitue ainsi la mémoire vive des dérives de la plasticienne. Chez Alice Raymond, la question du mouvement est aussi intrinsèquement liée au geste de peindre. Le papier ou les toiles posés au sol, elle suit les trajectoires du pinceau. La réalisation du tableau devient alors le lieu d'une expérience physique.

L'exposition monographique intitulée « Nervures » est le fruit d'une rencontre avec la commissaire indépendante Élise Girardot. Ensemble, elles ont imaginé un projet en trois volets pour tenter de rendre compte de la diversité des recherches formelles d'Alice Raymond. Le premier volet, en ce moment à la galerie Éponyme, donne à voir une sélection de peinture et des dessins de petits et grands formats. « Le dessin sur plâtre intitulé Banquise constitue le point de départ pour imaginer une narration autour de ce commissariat », affirme Élise Girardot. Alice Raymond s'intéressant tout particulièrement à des territoires qui sont menacés, cette pièce serait comme l'avant-propos d'une réflexion sur les formes en train de disparaître dans nos écosystèmes. Le deuxième volet aura lieu en 2019 à la galerie 5UN7.

« Nervures [Se dit aussi des embranchements de chaînes de montagnes] », Alice Raymond, jusqu'au samedi 3 novembre, galerie Éponyme.
www.eponymegalerie.com

RAPIDO

Jusqu'au 20 octobre, la **galerie DX** accueille une exposition monographique exceptionnelle du plasticien Nicolas Pol intitulée « Le froid, le feu et le fouet ». www.galeriedx.com • La jeune artiste Jeanne Tzaut est à l'honneur de la **galerie 5UN7** avec une exposition intitulée « Villa Potemkine ». Jusqu'au 20 octobre. www.facebook.com/5un7.fr • À la **galerie MLS**, l'exposition monographique du sculpteur allemand Bernd Stöcker se poursuit jusqu'au 19 novembre. www.galerie-123-mls.com • **Le groupe des 5** accueille une exposition de l'artiste urbain AMO avec pour l'occasion une série de travaux inédits et une évolution plus colorée de son bestiaire, en résonance avec le lieu. Jusqu'au 30 novembre. www.grouperdescinq.fr • « Galeries Lafayette » est une exposition du **Collectif 0,100** avec les artistes Emmanuel Ballangé, Mirsad Jazic et Sophie Mouron. Du vendredi 5 au dimanche 7 octobre, vernissage jeudi 4 octobre à 19 h. collectifzerocent.blogspot.com

Des MILLIERS de produits loisirs créatifs - Les plus grandes marques
Démonstrations GRATUITES

1^{ère}
édition

Salon Boesner Loisirs créatifs

2 et 3 novembre 2018

10h30 - 17h / Entrée GRATUITE

boesner
Bordeaux 3000m²

Galerie Tatry - 170 cours du Médoc
33 300 BORDEAUX - Tél. : 05 57 19 94 19
Du lundi au samedi de 10h à 19h
bordeaux@boesner.fr - www.boesner.fr

En tramway
Ligne C
arrêt Grand Parc

Parking gratuit
et couvert



MALICOR
FIMO

LEFRANC
BOURGEOIS
m

Aquarellum
FABER-CASTELL

CANSON
da Vinci

décopatch
Hahnemühle

Scotch
pébéo

snazaroo

BOCCA
Schmincke



© Christophe Hamaide Pierson

HISTOIRE DE LA FOLIE

Le duo franco-brésilien AVAF (assume vivid astro focus), connu outre-Atlantique pour ses installations immersives pop débordantes de couleurs et de références *queer*, est à l'honneur au Confort Moderne.

S'attachant à penser leurs projets toujours en lien avec le contexte social ou historique du lieu d'exposition, Christophe Hamaide-Pierson et Eli Sudbrack ont choisi de travailler ici autour de la figure de Blanche Monnier. Personnage central d'un terrible fait divers au début du ^{xx}e siècle, « la séquestrée de Poitiers » fut détenue prisonnière pendant 24 ans par sa mère dans une pièce sombre au milieu de ses excréments. À sa libération par la police, elle était devenue folle et ne pesait plus que 25 kilos. Cette histoire célèbre a notamment fait l'objet d'une chronique d'André Gide et de très nombreux traitements dans la presse.

À leur tour, les artistes d'AVAF choisissent de se saisir de ce récit. Il ne s'agit pas ici d'en retracer le fil ou d'en livrer des images sordides, mais d'évoquer le souvenir de cette femme martyre. À rebours de l'univers coloré qu'on lui connaît, le tandem a conçu ici un immense labyrinthe blanc constitué de filets d'échafaudage. Équipés d'un masque, les visiteurs sont invités à déambuler dans cette installation. Ils se retrouvent plongés dans une brume légère, un espace mental qui pourrait être celui de Blanche, celui de la folie de ses accès et de ses errances. Il est question ici d'enfermement, de disparition et d'effacement de soi.

« **Blanche Monnier** », AVAF, jusqu'au dimanche 16 décembre, Le Confort Moderne, Poitiers (86000). www.confort-moderne.fr



© Roland Fuhrmann

LÀ-HAUT

Dix ans après sa première venue à Montflanquin, Roland Fuhrmann est de retour chez Pollen pour poursuivre le travail photographique engagé en 2008 autour des palombières de la région.

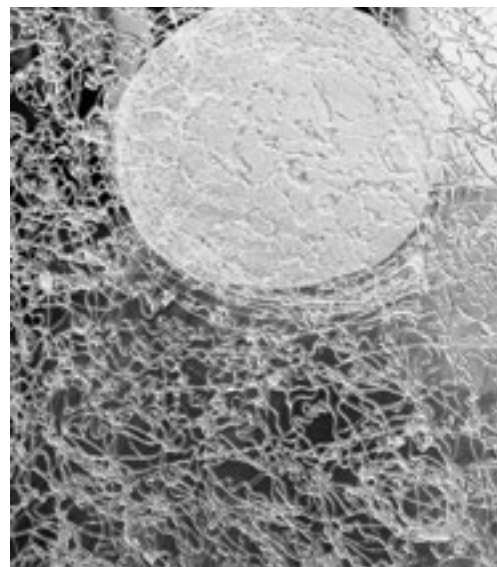
Avec sa nouvelle série intitulée « Refuges perchés », le plasticien allemand continue de facetter le portrait de ces cabanes de chasseurs juchées à 25 mètres de hauteur dans la cime des arbres. Indispensable à la pratique de cette chasse, la palombière constitue un système complexe de bosquets aménagés, truffés d'observatoires, de tranchées et de leurres dans lesquels les chasseurs se fondent pour faire corps avec l'espace sauvage de leurs proies.

Ce nouvel ensemble de photographies, comme la série précédente, relève du système de l'inventaire, s'appuie sur une prise de vue frontale et une présentation sérielle. Il offre au regard les infinies variations, la diversité même de ces constructions vernaculaires aux fonctions pourtant invariables. Elles se révèlent en effet toutes singulières.

« Cette architecture me fait penser au *Merzbau* de l'artiste Kurt Schwitters, ou à des nids d'une espèce pas encore découverte. Ils sont bâtis avec des matériaux récupérés, des poteaux EDF et de la ferraille de machines agricoles. Ces bungalows bricolés sont toujours en construction et ne seront probablement jamais achevés », raconte le photographe.

Relevant le défi d'enregistrer par la photographie des constructions dont la fonction est le camouflage, Roland Fuhrmann invite à scruter la surface de ses images pour découvrir ces élévations qui se détachent insensiblement des frondaisons comme autant de créatures fantastiques.

« **Refuges perchés** », Roland Fuhrmann, Pollen, jusqu'au vendredi 2 novembre, Monflanquin (47150). www.pollen-monflanquin.com



© Sandrine Pincemaille

LES DÉRIVÉS DE LA TAPISSERIE

À Limoges, la galerie LAC & S Lavitrine accueille une exposition consacrée au travail du fil chez les artistes, designers et stylistes contemporains. Depuis les années 1960 et le mouvement du *fiber art*, les artistes ont tourné le dos à la tapisserie de reproduction pour transformer les pratiques du tissage et travailler ces techniques ancestrales avec des matières inédites.

Auteure de l'ouvrage *Fibres, fils, tissus, de l'artisanat à l'industrie*, la commissaire de l'exposition, Martine Parcineau, a choisi de réunir une sélection de douze artistes contemporains qui travaillent le fil sous toutes ses formes. L'idée est ici de donner à voir une diversité la plus large possible de matières employées : laine, coton, nylon, sisal, acier, fibre optique, silicone.

Les artistes de l'exposition se jouent des défis techniques, cherchent et expérimentent dans des démarches résolument tournées vers l'abstraction. Parmi les œuvres présentées, citons les dentelles transparentes en plastique et colle à chaud de l'artiste angevine Sandrine Pincemaille ou encore les formes organiques en silicone du designer Tzuri Gueta associant geste traditionnel et techniques inédites pour la création de bijoux.

Originaire de Suisse et installée à Paris depuis près de vingt ans, la styliste Cécile Feilchenfeldt, officiant chez Schiaparelli haute couture, crée des formes mouvantes combinant des matériaux bruts et luxueux, fil de nylon, rafia et bois. Elle repousse les limites du tricot dans un geste sans repentir : « La maille est une abstraction : je dessine sans papier. C'est un risque aussi : si mon fil casse, le dessin disparaît. »

« **Des histoires de fil** », du vendredi 5 octobre au samedi 24 novembre, LAC & S Lavitrine, Limoges (87000). Vernissage jeudi 4 octobre à 18 h 30. lavitrine-lacs.org

RAPIDO

Dans le cadre de la deuxième édition du festival Points de Vue, la galerie Spacejunk invite Martha Cooper pour une exposition exceptionnelle au **DIDAM**, espace d'art contemporain de la ville de **Bayonne**. L'occasion de découvrir l'histoire du street art à travers 40 années de photographie. Jusqu'au 28 octobre. www.spacejunk.tv • Isabelle et Pierre Rousseau présentent « Nécessaires futilités » à la **Maison des Portes Chanac** et dans la vitrine expérimentale **Le Point G** à **Tulle**. Jusqu'au 9 novembre. lacourdesartstulle.wixsite.com • « L'humaine condition » est le titre de l'exposition monographique consacrée au photographe Gilbert Garcin par l'espace culturel **Le Parvis à Pau**. Jusqu'au 17 novembre. www.parvisespaceculturel.com • Poursuite jusqu'au 4 novembre de l'exposition monographique de Joëlle Tuerlinckx, « La constellation du peut-être », au **Centre international d'art et du paysage** de l'île de Vassivière. www.ciapiledevassiviere.com



F^MAB

**FESTIVAL
INTERNATIONAL
DES ARTS
DE BORDEAUX
MÉTROPOLE**

**5 — 24
OCT 2018**

Jan Fabre

Richard
Maxwell

Deflorian /
Tagliarini

Winter Family

3615 Dakota /
Les 3 Points
de suspension

Alexander
Vantournhout

Catherine Marnas

Alessandro
Sciarroni

Kabareh Cheikhats

Kubra Khademi

Gianni-Grégory
Fornet

Baxter Theatre
Center

Raphaëlle Boitel

Stefan Winter

Kader Attou /
Jann Gallois /
Tokyo Gegegay

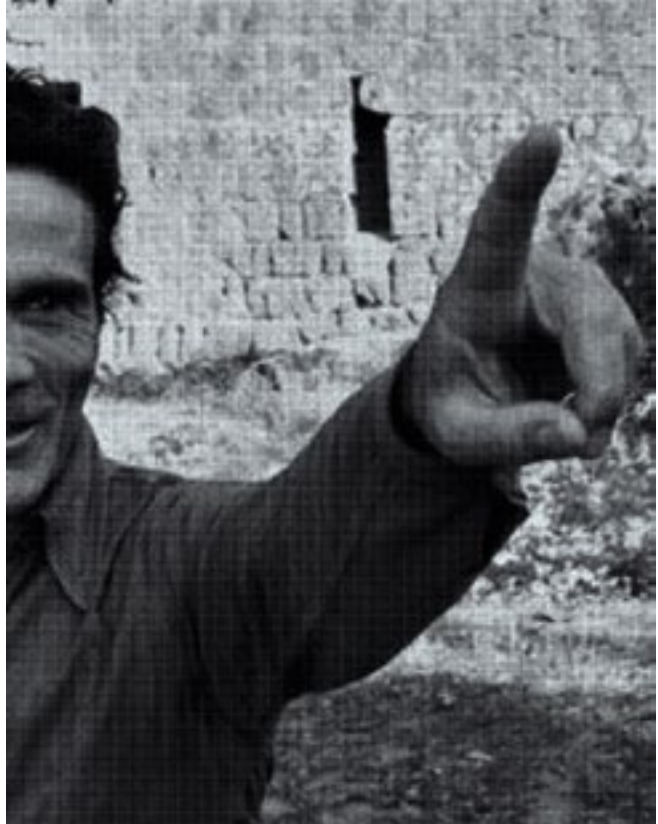
...

fab.festivalbordeaux.com



Parmi les 20 000 pages écrites par Pier Paolo Pasolini, poète, réalisateur et journaliste italien, assassiné en 1975 sur la plage d'Ostie, Catherine Marnas pioche des paroles de l'intranquillité, de celles qui viennent gratter notre vision du monde. Accompagnée depuis longtemps par la pensée de cet intellectuel à la fois marxiste et conservateur, passéiste et visionnaire, elle a choisi la nostalgie comme guide. Mais pas celle qui nous tirerait en arrière, plutôt celle qui nous donnerait des billes pour avancer. Le philosophe Guillaume le Blanc fait écho à cette pensée dans un montage dialogué impressionniste, porté par cinq acteurs de la bande à Marnas.

Propos recueillis par **Stéphanie Pichon**



D.R.

LA DISPARITION DES LUCIOLES

Vous utilisez des termes très forts pour qualifier votre relation à Pier Paolo Pasolini : compagnon d'armes, Jiminy Cricket... Depuis quand vous accompagnez-t-il ?

Cela remonte pratiquement à l'adolescence, je dirais... C'est le troisième spectacle que je fais sur lui, dont un à partir de son poème *Qui je suis*. On peut choisir des pièces chez Pasolini, bien qu'il y en ait peu, mais je préfère m'intéresser à la figure de l'intranquillité. Avec lui, j'explore le versant idéologue, poète, un peu comme un aiguillon qui empêche de s'endormir. Avec l'autre compagnon, Bernard-Marie Koltès, ce serait plutôt le versant plateau. Pasolini c'est une époque, une façon de ne rien considérer comme normal et de continuer à lutter.

Vous avez demandé à Guillaume le Blanc, philosophe qui a longtemps habité Bordeaux, d'écrire en écho à cette pensée. Qu'est-ce qui, pour vous, le relie à Pasolini ?

Parmi tout ce que Pasolini défend, je suis particulièrement sensible à sa défense absolue des petites vies, des très humbles, ce que Gramsci appelle « les subalternes ». Peut-être parce que je viens moi-même d'un milieu rural. Guillaume le Blanc – avec qui j'avais monté un cycle de conférences et la Nuit des idées – s'est beaucoup intéressé aux vies minuscules, notamment dans son livre sur Charlie Chaplin, *L'Insurrection des vies minuscules*. Le croisement entre Pasolini et Guillaume le Blanc se fait peut-être dans le film *Des oiseaux petits et grands*, où on croise deux personnes en voyage avec cet air très populaire et un coté clownesque. Pasolini y construit son Chaplin à lui. Guillaume le Blanc écrit à partir de ça, sur ces vagabondages de clochards célestes, figures dans lesquelles on pourrait reconnaître, même si je ne veux rien asséner, celles des migrants.

Comment ces deux paroles arrivent-elles à se faire entendre au plateau et comment se génère le dialogue ?

C'est une sorte de puzzle, un montage à la Godard. Ce ne sera donc pas une pièce de théâtre avec une histoire linéaire qui se développe, mais où deux paroles, celles de Pasolini et Guillaume le Blanc, se font entendre et dialoguent. Cela reste poétique

et politique, à l'endroit de Pasolini qui avait poussé très loin sa recherche sur lui et sur le monde, en écrivant plus de 20 000 pages ! Dans la pièce, nous entrons aussi en dialogue avec Pasolini à partir de là où nous sommes. Il y a des choses avec lesquelles je ne suis pas du tout d'accord surtout en tant que femme, notamment sur l'avortement.

La Nostalgie du futur, pourquoi ce titre ?

Quand Pasolini parle de nostalgie, il s'agit d'une nostalgie politique. Je crois que Pasolini, à la fin de sa vie, avait une vraie lucidité et lançait un avertissement sur un certain effondrement de notre monde. Le texte très connu et souvent cité aujourd'hui sur la disparition des lucioles n'est pas qu'un texte écolo, mais aussi philosophique et politique, autour de valeurs qui ont disparu, comme la solidarité. Guillaume le Blanc reprend ça dans son ouvrage *La Fin de l'hospitalité*. Chez Pasolini, la nostalgie est liée à quelque chose de très noir. Alors que dans cette pièce, nous avons quand même envie, un peu naïvement, de dire que des lucioles, il en reste. Il est important de savoir les voir, même si ce n'est pas facile dans un monde saturé de lumière : cela peut être des sourires dans la rue, des gestes de solidarité. Il ne faut pas se laisser aveugler par le reste.

N'y a-t-il pas le risque, dans ce projet, d'en arriver à surinterpréter une parole venue d'une autre époque, en voulant la donner en écho au monde d'aujourd'hui ?

C'est pour cela qu'il y a la nécessité de confronter cette parole à l'écriture de Guillaume le Blanc et à la position des acteurs ! Je pense qu'aujourd'hui il y a pas mal de gens qui se réinterrogent sur les mots de Pasolini, comme autant de petits cailloux pour avancer et aussi pour arrêter ces grimaces de dégoût dès qu'on prononce le mot « engagement ». À l'époque de Pasolini, on ne parlait pas de néolibéralisme mais de société de consommation qui poussait à une normalisation des valeurs et des goûts. Si on

réutilise son langage marxiste, aujourd'hui on peut dire que « les valeurs petites-bourgeoises » ont continué à dominer. Je crois que beaucoup de jeunes en sont conscients et organisent de nouvelles formes de résistance, comme à Notre-Dame-des-Landes. Dans sa dernière interview, donnée quelques heures avant sa mort, Pasolini parle du « beau monde de Brecht », fait d'un « patron ignoble avec un haut-de-forme et des dollars qui lui tombaient des poches, et une veuve émaciée

qui réclamait justice avec ses enfants ». Quand le journaliste lui demande s'il a la nostalgie de ce monde-là, il répond : « Non, seulement la nostalgie des gens pauvres et vrais qui se battaient pour abattre ce patron, sans pour autant devenir ce patron ». C'est fort !

Comment avez-vous composé le casting des cinq acteurs au plateau pour explorer cette parole-là ?

Le spectacle est particulier, sans texte préalable. On a fait deux sessions de laboratoire où, à partir de matériaux que j'avais apportés, les acteurs ont proposé des improvisations. Guillaume le Blanc y a assisté ; c'est à partir de ça qu'il a écrit. Il fallait des acteurs de toute confiance, ceux de ma bande bien sûr, [Julien Duval, Franck Manzoni, Olivier Pauls, Bénédicte Simon, NDLR], pas forcément que des acteurs d'ailleurs, mais aussi les personnes qui créent le son, la scénographie ou les lumières. Et puis il y a le petit jeune, Yacine Sif El Islam, que j'ai connu en formation ici à l'EstBA. C'est intéressant parce qu'il est très jeune, très en colère. Et puis il connaît très bien Pasolini. Il y aura aussi un nouveau créateur vidéo, Ludovic Rivalan, parce qu'il m'a semblé très important, en évoquant Pasolini, de recourir à l'intrusion du réel et à l'image. Cela faisait sens.

***La Nostalgie du futur*, textes de Pier Paolo Pasolini & Guillaume le Blanc, mise en scène Catherine Marnas, du mardi 9 au jeudi 25 octobre, 20 h, sauf le samedi à 19 h, relâche les 14, 15 et 22/10, TnBA, Salle Vauthier. www.tnba.org**



Kabareh Cheikhats, Jouk Attamthil Al Bidaoui - Ghassan El Hakim

D.R.

« Ce soir on fait la Nouba / Whisky coca / Marijuana / On voit tout en stéréo / Et ça nous rend beau / Encore plus beau. »
Katerine a raison, les spectacles, c'est sympa, mais s'enjailler, c'est mieux...

LE POINT QG

D'aucuns avaient trouvé que la Voiture qui tombe – premier QG festivalier remarqué de la place bordelaise – avait un peu volé la vedette à la dernière édition de Novart (2015), préfiguration de ce que le FAB allait devenir ; et que l'événementiel avait pris le pas sur l'art. Certes, tout est question d'équilibre mais, au moins, dans l'ancien marché Victor Hugo, quelque chose de visible, palpable, vibrant, festif (festival ne vient-il pas de « fête » ?) renvoyait chaque soir à l'effervescence de ce qui se passait sur les scènes désespérément éparpillées de la métropole.

Et puis vint le FAB, qui rata un peu ses premiers rendez-vous du volet « convivial ». Après l'ambiance « boîte de nuit désertée du mardi soir » de la Fabzone en 2016 et le H27 tombé à l'eau à la dernière minute pour raisons de sécurité en 2017 – rapatrié dare-dare à l'i.Boat, juste en face –, l'édition 2018 redresse la barre, avec toujours l'i.Boat aux commandes.

Le QG renommé « Club Paradisio » sera classe, central, inratable, tendance : soit un Magic Mirror et un bus à impériale posés sur les quais Saint-Michel, à deux pas de l'installation thalasso-artistique des Bains publics.

Une base arrière pour, attention la liste est longue, des DJ sets, des concerts (Bad Fat, J.C.Satàn, Chocolat Billy, Gnawa), des brunchs, des films (*Fargo* en ciné concert avec Fragment), des dancings (soirée swing, bal du dimanche et *roller disco party*, boum pour les enfants) et même – plus étrange – du shopping avec marché de créateurs, brocanteurs, disquaires et bouquinistes, sans oublier l'inévitable vide-dressing.

Pour la touche « jamais vu à Bordeaux », il ne faudra pas rater le Kabareh Cheikhats du metteur en scène marocain Ghassan El Hakim, le 19 octobre, soit onze hommes habillés en femmes – enfin en *cheikhats*, ces chanteuses populaires de Casablanca – qui rivalisent de musique et de danse, pour déclencher à coup sûr une irrépressible onde de fête dans le Magic Mirror.

SP

Toute la programmation du **Club Paradisio** sur www.iboat.eu



THÉÂTRE
DES
QUATRE SAISONS
GRADIGNAN
SCÈNE CONVENTIONNÉE MUSIQUE(S)

MUSIQUE
MARDI 2 OCTOBRE À 20H15
Véronique
ANDRÉ MESSAGER / ACADEMIE INTERNATIONALE DE MUSIQUE MAURICE RAVEL

DANSE
LUNDI 8 OCTOBRE À 20H15
Augusto
ALESSANDRO SCIARRONI (ROME)

THÉÂTRE
MARDI 9 OCTOBRE À 20H00
Les discours de Rosemarie
DOMINIQUE RICHARD / COMPAGNIE LA PETITE FABRIQUE
CENTRE SIMONE SINDRETT DE CAGLIARI

DANSE / CIRQUE
MARDI 16 ET MERCREDI 17 OCTOBRE À 20H30
Red Haired Men
ALEXANDER VANTOURNHOUT (GAND)
ESPLANADE DES TERRIS NEUVES À OGLES

MUSIQUE
MARDI 23 OCTOBRE À 20H15
L'ailleurs de l'autre
LES CRIS DE PARIS / GEOFFROY JOURDAIN
LA CAGE / ALIÉNOR DAUCHEZ

INSTALLATION
DU 8 AU 27 NOVEMBRE
Heureuses lueurs
FLOP

MARIONNETTES
JEUDI 8 NOVEMBRE À 20H15 ET 22H15
Open the Owl Ouvrir le Hibou
RENAUD HERBIN
THÉÂTRE DE MARIONNETTES DE LJUBJANA

WWW.T4SAISONS.COM
05 56 89 98 23





The Fall, Baxter Theatre

Courtesy of the artist and Greene Nafali, New York. Photo by Sascha van Riel

© Oscar O Ryan

Avec 19 compagnies internationales invitées, le FAB joue la carte du monde et ouvre grand le plateau aux créations d'artistes encore peu vus en France. Revue non exhaustive de ce que les créateurs d'ailleurs nous proposent.

ÉVASION MONDIALE

© Yana Loeva

Corps italiens

Hasard des coups de cœur de chacune des salles et des artistes en vue du moment, le FAB programme trois chorégraphes/performeurs italiens à découvrir au Théâtre des Quatre Saisons et au Glob Théâtre. Le plus reconnu, peut-être, Alessandro Sciarroni, toujours installé en Italie, mais dont les pièces sont programmées depuis des années partout en Europe, et en France particulièrement. Figure chorégraphique d'un art qui ne cherche aucune limite disciplinaire, il a exploré la danse folklorique dans *FOLKS*, le jonglage dans *UNTITLED* ou l'art des derviches tourneurs dans *Turning*. Dans tous les cas, il est question de communauté humaine.

Avec Augusto, c'est le rire qui tient lieu de fil rouge et résonne sur un plateau peuplé de musiciens et danseurs. Un rire comme on en entend fuser dans les cirques devant les blagues lourdaudes des clowns. D'où cette référence à l'auguste, figure populaire mais aussi fellinienne. Plus jeune, Pietro Marullo émet ses performances depuis Bruxelles où il s'est formé. *WRECK – List of Extinct Species* est une performance forte, plastique, où une grosse masse ronde écrasante avale et crache des corps fragiles, métaphore d'une humanité fragilisée et d'un monde de corps en mouvement, ballottés, déplacés.

Toujours au Glob, en partenariat avec

le CDCN, Claudia Catarzi, danseuse souvent vue à Bordeaux et artiste associée de La Manufacture sur la nouvelle saison, présente la première mondiale de *Posare il tempo*, duo délicat sur ce qui relie les corps.

Vague de révolte

Le FAB aime occuper les salles de la métropole, mais aussi les rues, quartiers et places. L'artiste féministe afghane Kubra Khademi, réfugiée à Paris, avait déjà élu la rue comme théâtre de sa plus célèbre performance, *Armor*, où en 2015, pas encore exilée, elle se baladait en armure de fer dans les rues de Kaboul. Un acte de courage pour dénoncer l'omniprésence du harcèlement sexuel dans les lieux publics de la capitale afghane. Aujourd'hui, *Kubra et les Bonshommes piétons* vient soulever la question du genre dans l'espace public. Dans un jeu de présence tenace et de féminisation des petits bonshommes des feux de signalisation, elle interpelle les passants sur cette misogynie urbaine ordinaire.

Autre combat, celui du post-colonialisme en Afrique du Sud. La pièce de théâtre documentaire multi-primée *The Fall*, donnée par les jeunes acteurs du Baxter Theatre Centre de l'université du Cap, évoque le combat réel en 2015 des étudiants de l'université du Cap pour que la statue de Cecil Rhodes, un des premiers colonisateurs

de l'Afrique, soit enlevée du campus. L'heure est à la résistance au plateau, au fil d'une mise en scène minimaliste, réveillée par les chants et la danse.

Courant minimaliste

Il suffit parfois de peu de choses pour faire théâtre. Voici ici deux pièces incroyablement sobres, ascétiques, tout en n'y perdant pas leur intensité. *Paradiso* entre évidemment à fond dans le thème du FAB 2018. Richard Maxwell, artiste américain encore assez méconnu en France (programmé avec *The Evening* aux Amandiers de Nanterre), crée là le troisième volet de son triptyque inspiré de la *Divine Comédie* de Dante. D'une voiture descendent quatre acteurs. Dès lors, un théâtre très physique, rappelant la pantomime, occupe le plateau nu, et trois monologues zigzaguent entre vie intime et fable philosophique, pour une pièce à l'économie, proche du rythme de la méditation.

Les artistes italiens Daria Deflorian et Antonio Tagliarini ont fait du dépouillement et de la simplicité leurs marques de fabrique, comme régénérescence du sens même du tragique théâtral. Ce duo vient au FAB montrer sa dernière création *Quasi niente* – qui dit bien dans son titre (quasi rien) ce souci d'aller à l'essence. Son inspiration ? La figure émouvante et enfantine de Giuliana, dans le film culte d'Antonioni *Le Désert*

Chez les Boitel, le cirque est une histoire de famille forte, rocambolesque, clanique. Raphaëlle, la fille, contorsionniste formée chez Fratellini, a commencé à se produire chez James Thierrée à 14 ans. À 28, elle montait sa compagnie L'Oublié(e), où sa mère joue les costumières et aussi les interprètes. Ses pièces totales aux scénographies travaillées, à l'esthétique léchée, aux univers sombres, contrastent avec l'épure du moment du Nouveau Cirque. *La Chute des anges*, sa toute dernière pièce, n'y échappe pas, plantant un décor noir, où des êtres s'entêtent à leur fragile humanité lorsque tout a disparu. Rencontre avec cette néo-Bordelaise, qui a posé ses valises et celle de sa compagnie à Bordeaux, il y a un an. Le Carré-Colonnes et l'Agora de Boulazac lui offrent en octobre sa première visibilité en tant qu'artiste d'ici. *Propos recueillis par Stéphanie Pichon*



© Emmanuel Simand

SA PART DES ANGES

Pourquoi avoir décidé d'implanter L'Oublié(e), votre compagnie, à Bordeaux l'an dernier ?

Au moment où on a commencé notre compagnonnage avec l'Agora de Boulazac, on a eu envie de s'installer « pour de vrai ». Et puis il y a toujours eu un lien fort avec Fred Durnerin de l'Agora, qui a programmé tous mes projets, grandes et petites formes, et avec le Carré-Colonnes à Saint-Médard-en-Jalles, qui me suit depuis mes débuts. Cela a motivé le déplacement. Nous avons aussi joué le 5^{es} Hurlants à l'Olympia d'Arcachon, des liens sont en train de se faire à Bordeaux, avec la ville et l'Opéra. Nous devrions participer à la thématique « Liberté », autour d'un échange entre Roubaix et Bordeaux, en association avec des *free runners*. Tout ça m'amuse bien. Certes, je suis quelqu'un du plateau, mais mes grosses formes ne peuvent pas se jouer partout. Alors, j'adore inventer des petites formes, proposer des cartes blanches en extérieur, *in situ*.

La Chute des anges sera créée à l'Agora de Boulazac les 11 et 12 octobre, puis programmée au FAB, les 23 et 24 octobre, dans le cadre de la thématique #paradis. À lire votre dossier d'intention, à regarder les photos des répétitions, on a pourtant l'impression d'une pièce sombre, dans un décor post-apocalyptique. Où s'y loge la part de paradis ?

Cela parle d'un monde chaotique mais qui tire vers le poétique. On y parle d'un monde très noir pour finalement aller vers la beauté qui loge en chacun de ces êtres qui évoluent au plateau. Le paradis, il passe dans la beauté des corps en élévation, dans les scènes aériennes. Au final, c'est l'humanité qui nous sauve, les regards, la solidarité et l'harmonie à trouver entre les corps, entre les êtres. L'écologie est là, en filigrane, à travers l'impact de l'homme sur le monde et la place de la technologie dans nos vies. Cela fait deux ans que le projet a commencé et, dans l'actualité, les questions sur l'environnement se sont accélérées. La question du paradis se loge aussi dans les corps, pris entre le ciel et la terre, dans l'apparition des anges et les références à la mythologie, particulièrement à Icare. Tout au long du spectacle, un homme tente de se créer des ailes. Cette métaphore dit à quel point l'homme veut toujours dominer le monde. Plus j'y travaille, plus le spectacle se déplace sur la nature de l'humain, c'est cela qui m'intrigue,

sa face auto-destructrice. Et donc, comment renaître de nos cendres ? Comment s'améliorer à force de chuter ?

Les photos de ces visages poudrés, comme recouverts de cendres, font beaucoup penser à May B de la chorégraphe Maguy Marin, qui sera d'ailleurs jouée en janvier au TnBA.

Oui, c'est une pièce qui m'a marquée, je l'ai vue tard, il y a six ou sept ans. Quand on a commencé à travailler, ces personnages poudrés de blanc étaient très présents, c'est moins vrai maintenant où le noir et la chair nue l'emportent. Mais cela peut être une référence, bien sûr. Il y en a beaucoup d'autres dans la pièce, comme l'œuvre de Pina Bausch ou les films de Stanley Kubrick, notamment *2001, L'Odyssée de l'espace*. Même si je travaille à la dramaturgie, une fois que je suis en répétition, je me lance de manière instinctive, comme pour mieux désapprendre tout ce que j'ai travaillé auparavant. Mon travail est très physique. Mes interprètes sont aussi source de création, je suis attentive à ce qu'ils sont, aux relations humaines qui se tissent, dans ce qu'elles ont de compliqué et magnifique. C'est aussi eux, la matière première.

Vous dites aussi que vous êtes à la recherche d'un langage chorégraphique dans toute votre œuvre. Comment la danse et le cirque s'imbriquent-ils dans votre travail ?

Je ne différencie plus les deux. Et plus je travaille avec l'Opéra, plus je ressens un attrait pour la danse. Je me sens chorégraphe au fond, mais cela change un peu selon les pièces. Le 5^{es} Hurlants était plus circassien, c'était un hommage au cirque. *La Chute des anges* est au croisement des arts : je mêle les corps, les âges – ma mère de 67 ans est sur scène –, un danseur et des circassiens. J'aime pousser les cadres dans la vie, et en tant qu'artiste. Le travail de la compagnie se situe à tous les endroits : on soigne la mise en scène, la technique et la lumière qui interagissent en permanence avec les artistes, c'est devenu une patte. Je travaille main dans la main avec

Tristan Bardouin, qui fait la création lumière et scénographique. C'est un peu la tête technique. Ma compagnie, c'est un noyau dur, et tout le monde se retrouve sur le plateau, ma mère qui est costumière, les techniciens. Ils ont tous des présences incroyables, c'est ça qui m'intéresse.

Vous avez commencé le cirque chez Annie Fratellini, dès l'âge de 8 ans, et entamé votre carrière aux côtés de James Thierrée à 14 ans. Que vous a apporté cette précocité aujourd'hui dans votre manière de travailler ?

C'est comme si j'avais eu deux vies ! Très jeune, j'ai fait des tournées dans le monde entier.

C'était normal pour moi, je ne me posais pas de question. Ma mère a toujours fait le pari un peu fou de nous laisser libres de nos choix. Travailler avec James m'a apporté cette énorme endurance au travail, physiquement, cela m'a appris l'acharnement et l'exigence.

« Mon travail parle de choses intimes, noires, ce qui m'a demandé de faire face à des choses personnelles. »

Cela peut abîmer aussi, si jeune.

Oui, ça a failli m'abîmer. Mais si tu te relèves, ça te porte loin. Certes, c'était une discipline extrême, mais ça m'intéressait beaucoup plus de vivre cette jeunesse-là. J'ai été libre de décider et de faire mes choix. Du coup, j'ai aussi commencé à diriger une compagnie très jeune. Cela n'empêche pas que c'est parfois très dur, ce travail de création. Mon travail parle de choses intimes, noires, ce qui m'a demandé de faire face à des choses personnelles. Ce sont de sacrées montagnes à traverser. On ne peut pas y arriver seul. Il faut être entouré par une équipe soudée, qui partage la même passion. Aujourd'hui, c'est cette équipe qui me tient.

La Chute des anges, Cie L'Oublié(e).

Du jeudi au vendredi 12 octobre, 20 h 30, Agora, Boulazac-Isle-Manoire (24750). www.agora-boulazac.fr

Mardi 23 octobre, 21 h, mercredi 24 octobre, 19 h, Le Carré, Saint-Médard-en-Jalles (33160). fab.festivalbordeaux.com



© Clément Martin

Des balnéo-stations urbaines. Des spectateurs en maillot de bain. Des salades dans le jacuzzi et des moutons à tricoter. Bains Publics (Opération Aquitania) déploient à Saint-Médard-en-Jalles et sur les quais de Bordeaux une installation thalasso hors norme.

SPA VILLE

On se souvient lors de la première édition du FAB avoir apporté « de bonnes chaussures » pour s'aventurer dans le *Far Ouest* de l'Opéra Pagai, au fin fond des terres maraîchères, des lotissements sous les pins et des jalles à histoires. Cette fois-ci, on vous conseille plutôt le maillot de bain et la serviette, car l'ambiance sera thermale aux Bains Publics, installation délirante, ludique, des 3 Points de suspension, acoquinés pour l'occasion à 3615 Dakota et Superfluides.

Il y aura donc eux, une douzaine de performeurs et vous, barbotant dans les eaux chaudes à remous de ces baignoires à ciel ouvert. À Saint-Médard-en-Jalles d'abord, au parc de l'Ingénieur pour l'inauguration, puis sur les quais bordelais (au pied du pont de Pierre, côté Saint-Mich') à partir du 11 octobre. Sylvie Violan, directrice du FAB, espère avec ce grand projet gratuit, reconstituer « un petit coin de paradis en pleine ville », paradis tout de même accessible une fois le cordon de sécurité passée. L'espace public n'est plus tout à fait ce qu'il était... Dans cet îlot « d'extrême bien-être », la liste des balnéo-stations tient d'un poème à la Prévert : des bains intusifiés à la musique ; des jacuzzis pulsés à l'air des Pyrénées, une thalassoponie avec salades vertes, des baignades « conférences », un bain erotico-régionaliste, un espace bar à eaux, une table de massages de neurones, des bains de pieds divinatoires et même, dans cette dictature du *feel good*, un espace *badness* où déprimer tranquille. Le tout avec un focus néo-aquitain dont on n'a pas encore bien saisi les contours, mais qui, en gros, met en avant l'eau comme patrimoine régional et vecteur fluide qui nous relierait tous, de Guéret à Pau. Cette version Aquitania du projet *Island(s)* des 3 Points de suspension est bien une commande du FAB et du Centre national des arts de la rue

de La Rochelle, Sur le Pont. « J'avais envie de proposer aux 3 Points de suspension, qu'on a souvent fait jouer au Carré, de construire un projet dans l'espace public, mais qui ne soit pas que pour le FAB, explique Sylvie Violan. On s'est donc associé au CNAREP de La Rochelle et le spectacle va tourner de mi-septembre à mi-octobre de Bessines-sur-Gartempe à Saint-Médard-en-Jalles. C'est un projet à grande échelle, qui s'est construit pendant un an. »

Au-delà du *trip* ludique, décalé, totalement loufoque, les 3 Points de suspension défendent un propos écolo-philosophique, celui de repenser l'interaction entre un individu et son environnement, d'imaginer un écosystème relationnel pour ne plus hiérarchiser monde animal, végétal et êtres humains. C'est pour ça, entre autres, qu'il y aura aussi des moutons à qui on tricote des lainages et des salades qu'on nourrit de nos petites peaux mortes. Et je ne parlerai pas de leur façon d'affiner le fromage, surprise !

À Bordeaux, ces Bains Publics ont la bonne idée de se coller tout près du QG, le Club Paradisio. Histoire de pouvoir quand même aller se jeter une p'tite mousse après cette overdose d'H₂O.

SP

Bains Publics (Opération Aquitania), 3615 Dakota, Les 3 Points de suspension et Superfluides.

Vendredi 5 octobre, à partir de 17 h, bal à 20 h 30,
samedi 6 octobre, à partir de 14 h, Parc de l'Ingénieur, Saint-Médard-en-Jalles (33160).

Jeudi 11 octobre, à partir de 16 h, vendredi 12 octobre, à partir de 18 h, bal à 22 h,
samedi 13 octobre, à partir de 16 h, dimanche 14 octobre, à partir de 14 h, Plaine des Sports, Bordeaux.

fab.festivalbordeaux.com



Preparatio Mortis

© Achille Lopera

Partout où Jan Fabre passe depuis trente ans, il fait événement. Et souvent, aussi, polémique. À Bordeaux, le créateur flamand, adepte des performances aussi extrêmes que plastiques, n'est pas revenu depuis le dernier Sigma, en 1996. Le FAB frappe donc un grand coup avec trois pièces programmées, deux soli et un hommage à la Belgique pour 15 performeurs. Mais ce retour prend une tournure plus amère depuis la parution il y a mois d'une lettre ouverte de vingt anciens danseurs de la compagnie, l'accusant d'humiliations et de harcèlement.

#HIMTOO

Disette depuis 1996, à Bordeaux ; cela méritait bien un menu en trois plats, et pas des moindres : le solo *Preparatio Mortis* de 2005 pour Annabelle Chambon, performeuse fidèle à Fabre depuis vingt ans, installée dans la région bordelaise ; *La Générosité de Dorcas*, écrit pour le jeune performeur Matteo Seda ; et son déliant *Belgian Rules* pour quinze performeurs. Sylvie Violan a donc décidé de combler les manques et d'aller chercher le Flamand dans son antre anversoise, le siège de la compagnie Troubleyn. Pas forcément au meilleur moment, puisque le mois dernier une lettre ouverte de certains de ses anciens danseurs/performeurs dénonce des méthodes de travail « humiliantes », une façon de maltraiter les corps, plus particulièrement celui des femmes, et des cas de harcèlement sexuel. Alors, forcément, cela met mal à l'aise les trois programmeurs des pièces – le TnBA, l'Opéra et le Carré-Colonnes – qui ont tout de même choisi de maintenir sa venue. Sylvie Violan, directrice du FAB et Hélène Debacker, secrétaire générale du Carré-Colonnes, grande connaissance de l'artiste flamand, nous expliquent pourquoi il est important de montrer ces pièces, et cette œuvre.

Sylvie Violan

« C'est un artiste complet qui a accompli un travail extraordinaire avec ses performances très physiques, où les corps sont utilisés comme matériaux, et une façon de penser la scénographie, qui est une œuvre en soi. Pour moi, le rôle du FAB, c'est de pouvoir inviter ce genre d'artistes, qu'il serait difficile de programmer autrement. Quant à la lettre,

écrite par 20 performeurs dont 12 anonymes, il faut le préciser, elle a fait l'objet d'une réponse de la compagnie, qui reconnaît que les méthodes de travail peuvent être dures, violentes, pour certains performeurs, mais qui nie tout harcèlement sexuel. Même si on n'est pas favorable à ce genre de méthodes, on sait que beaucoup de metteurs en scène et de chorégraphes travaillent dans une certaine dureté, ce qui peut heurter des interprètes. C'est à questionner : jusqu'où peut-on aller dans les méthodes de travail ? Pour l'heure, même si nous prenons très au sérieux ce qui est dit, et qu'on ne le nie pas, cela reste une lettre ouverte, sans plainte, sans preuve. Nous avons donc pris la décision, avec le TnBA et l'Opéra, de jouer, pour qu'un maximum de spectateurs puisse accéder à cette œuvre unique. J'espère que leur regard ne sera pas trop perturbé par tout ça. »

Hélène Debacker

« Je suis une fan totale de son travail, et je suis donc bien désemparée face à cette lettre. Mais, quoi qu'il arrive, les œuvres de Jan Fabre vont laisser des traces fortes dans la danse contemporaine flamande et européenne. Ce serait dommage de ne pas le montrer à Bordeaux. La matière première de Jan Fabre, c'est le corps, un corps sensible, sexué, sensuel, avec un intérêt particulier pour toutes les sécrétions : sang, sperme, urine. Cela a d'abord été le sien, au début de sa carrière, puis c'est devenu le corps de ses performeurs. Les trois pièces choisies pour le focus représentent différentes étapes de son œuvre. *Preparatio Mortis*, en 2005, est un solo écrit en hommage à sa mère juste décédée, qu'il fait renaître

au plateau. Annabelle Chambon repose dans un cercueil de verre, au milieu d'un tapis de fleurs. Lorsqu'elle en sort, entourée d'une nuée de papillons, c'est comme un tableau qui s'éveille et, finalement, un hymne à la vie. C'est un solo important tant la mère de Jan Fabre a compté pour lui. D'ailleurs, elle s'appelait Troubleyn, le nom qu'il a donné à la compagnie.

Nous montrerons aussi son dernier solo, *La Générosité de Dorcas*, pour l'un des derniers danseurs à avoir intégré la compagnie : Matteo Seda. Il était éblouissant en dieu du sang et du sexe dans *Mount Olympus*, cette performance de 24 h. Le solo est dédié à Dorcas, figure biblique, celui qui donne son manteau aux pauvres. La scénographie est faite de fils de toutes les couleurs qu'il coud sur son manteau. Et puis il y a sa dernière grande pièce, *Belgian Rules*, une déclaration d'amour et de haine à son pays, qu'il fait de manière très joyeuse. Il y a quinze performeurs au plateau, 35 tableaux vivants, où tout y passe, la musique, les peintres – Bosch, Magritte... –, les frites, le chocolat et les bières, mais aussi la culture folklorique avec les carnivals, la tradition des majorettes et, bien sûr, les grands chanteurs belges populaires comme Adamo, Brel ou Stromae. En trois heures, il résume ce qu'est la Belgique pour lui. Il s'en amuse beaucoup, et il y a une jubilation partagée par le spectateur et les performeurs au plateau. »

SP



© Carla Vieussan

À la Base sous-marine de Bordeaux, la compagnie des Figures reprend Fassbinder (funérailles) : de troublantes retrouvailles avec l'incandescente icône du cinéma allemand, à travers le prisme fantasmagique et hautement politique du romancier Alban Lefranc.

IMMER RAINER

« Le mieux, ce serait une sorte de dirigeant autoritaire qui serait tout à fait bon et gentil, qui serait quelqu'un de bien. » Ces paroles qui en disent aujourd'hui encore – aujourd'hui surtout ? – tellement long, sorties de la bouche de Lilo, la mère de Rainer Werner Fassbinder, concluent L'Allemagne en automne, contribution du cinéaste à un ensemble de dix films réalisés « à chaud » par autant de jeunes cinéastes allemands en 1977-78, au moment de cet « automne allemand » qui marqua un acmé de la violence, qu'elle soit terroriste ou d'État. Elles servaient de fil conducteur à Falk Richter pour sa pièce *Je suis Fassbinder*, tentative moyennement aboutie de théâtre politique, mise en scène par Stanislas Nordey en 2016. Elles sont également au cœur de *La Mort en fanfare*, le roman (Rivages, 2012) que Fassbinder a inspiré à Alban Lefranc : ce brillant écrivain et fervent germanophile se fraye depuis quelques années une voie singulière à travers une poignée de livres qui explorent le romanesque à partir de figures ou d'œuvres iconiques (Nico, Maurice Pialat, Mohamed Ali...) d'une contemporanéité dont le point nodal pourrait se situer en Allemagne, justement, au moment de l'irruption de la Fraction armée rouge (la bande à Baader est le sujet de *Si les bouches se ferment*, paru en 2014 chez Verticales). Fassbinder n'est pas seulement un véritable livre des records à lui tout seul (mort à 37 ans de ses multiples excès, il eut le temps de réaliser une trentaine de films et une vingtaine de téléfilms, dont une série de 14 heures d'après *Berlin Alexanderplatz*, roman fondateur d'Alfred Döblin, de signer ou mettre en scène autant de pièces de théâtre et de publier une poignée de livres). Sa vie et son œuvre offrent aussi un brûlant condensé de l'histoire allemande du xx^e siècle. On comprend qu'il ait inspiré Alban Lefranc, dont le livre est une plongée nerveuse autant qu'érudite dans un dédale qui sonde aussi notre présent apolitique/apocalyptique. La rencontre avec cette entreprise romanesque à la fois fantasmagique

et crûment politique a permis aux comédiens-metteurs en scène des Figures de matérialiser leur envie de retrouver l'auteur avec lequel ils ont débuté leur parcours théâtral collectif en 2014 à Bordeaux. Créé au printemps dernier à La Manufacture-CDCN, à partir du livre de Lefranc, *Fassbinder (funérailles)* frappait d'abord par son intelligence visuelle et son sens du plateau : d'un décor des plus minimalistes, construit collectivement par les comédiens, la compagnie parvient à tirer une succession (ou une collision) de tableaux saisissants et fortement suggestifs, à commencer par l'enterrement du principal protagoniste. À l'arrière-plan, un couple de comédiens rejoue en boucle la même séquence de meurtre dans un parc berlinois ; à l'avant-scène, les personnages-figures s'égaillent et les débats s'enfièvent autour de la Fraction armée rouge, ce brûlant face-à-face automnal de la société allemande avec elle-même, sur lequel les bouches semblent s'être refermées... 1 h 45 durant, le spectateur est entraîné en un maelström de sensations colorées à travers la vie de Fassbinder, l'histoire politique des années 1930 et de son temps, la non moins frénétique communauté de sa « Fiction Factory » munichoise, ses muses, ses colères et ses films coups-de-poing, mélôs flamboyants et délétères, insupportables mais nécessaires, jusqu'à ce que ce ring de boxe en vienne à se matérialiser effectivement sur le plateau. Derrière les costumes, les paillettes et les chants, le regard cinglant que Fassbinder (funérailles) jette sur les utopies soixante-huitardes n'est qu'un miroir reflétant nos propres errements. Ces funérailles sont peut-être les nôtres. On a hâte de voir comment elles résonneront dans l'antre de la Base sous-marine.

David Sanson

Fassbinder (funérailles), compagnie des Figures, du jeudi 18 au samedi 20 octobre, Base sous-marine. www.lacompaniedesfigures.com

L'ENTREPOT

SAISON 4
LE HAILLAN
2018 / 2019

THÉÂTRE
 DANSE
 MUSIQUE
 CHANSON
 HUMOUR
 CINÉMA

SUSHEELA RAMAN Musique du monde 16 NOV - 20h30	BEN ET ARNAUD Humour 30 NOV - 20h30	VOCAL SAMPLING Musique du monde 2 FEV - 20h30
WHAT DO YOU THINK ? Danse 15 MARS - 20h30	LES WRIGGLES Chanson / Humour 16 MARS - 20h30	LA MAISON TELLIER Chanson 22 MARS - 20h30
CHARLELIE COUTURE Chanson 5 AVRIL - 20h30		LES COGITATIONS FESTIVAL DES ARTS MOQUEURS Du 22 au 25 mai Haroun, Sophia Aram, Christophe Allévue...
LE HAILLAN CHANTE Du 4 au 8 juin Festival chanson		

Et toute la saison sur
www.lentrepot-lehaillan.fr !

Talence

SERVICE CULTUREL

SPECTACLES

SAISON 2018 - 2019

RENDEZ-VOUS AU PARADIS → Bénédicte Chervillat - La Grasse Situation MARDI 16 OCTOBRE À 18H30 ET 20H30 / CHAPELLE SOUTERRAINE DE CASTELTERREFORT	PAPIER, CISEAUX, FORÊT, OISEAUX → C* Greenland Paradise MERCREDI 14 NOVEMBRE À 15H LE DÔME à partir de 5 ans
L'ÉGARÉ → C* Créature VENDREDI 23 NOVEMBRE À 20H LE DÔME à partir de 8 ans	VENT DEBOUT → C* Des Fourmis Dans la Lanterne VENDREDI 7 DÉCEMBRE À 19H30 MÉDIATHÈQUE CASTAGNÈRA à partir de 7 ans
MYTHOLOGIE, LE DESTIN DE PERSÉE → Groupe Anamorphose VENDREDI 18 JANVIER À 19H30 LE DÔME → à partir de 8 ans	DES PANIERS POUR LES SOURDS → Le Liquidambar VENDREDI 8 FÉVRIER À 19H30 LE DÔME
JE NE SUIS PAS VENUE SEULE → De et avec Diane Bonnot - C* Spectrales JEUDI 7 MARS À 20H30 FORUM DES ARTS & DE LA CULTURE	LA FAMILLE VIENT EN MANGEANT → C* Mmm... VENDREDI 29 MARS À 20H30 FORUM DES ARTS & DE LA CULTURE
LE RÊVE D'UN COINCOIN → C* L'Espèce Fabulatrice VENDREDI 14 JUIN À 20H BOIS DE THOUARS	TOUT LE MONDE ME REGARDE → Caroline Laignard VENDREDI 28 JUIN À 21H30 PARC PEIXOTTO

Billetterie sur www.talence.fr / renseignements : culture@talence.fr

Il y a quelques années la compagnie de danse Jeanne Simone faisait le voyage de Besançon à Bordeaux. Et pourtant, la ville n'a jamais – ou presque – eu l'occasion de proposer ses pièces chorégraphiques conçues à même l'espace public, ses percées délicates ou carrément cocasses dans les creux de la ville. C'est chose réparée avec *Sensibles quartiers*, promenade dansée, sonore et intuitive, menée dans le nord des Chartrons par le bout de l'oreille.



© Marie Monteiro

DE LA MARCHÉ, AUX AGUETS

Laure Terrier a choisi une rue du nord des Chartrons, autour du Glob Théâtre, pour déployer *Sensibles quartiers*, la nouvelle création de Jeanne Simone, comme elle l'avait déjà fait à Sotteville-lès-Rouen. Pourquoi là ? Un peu parce que le Glob tenait à faire vibrer cette danse de proximité non loin de son théâtre, mais aussi parce que l'architecture disparate, inorganisée racontait quelque chose. « Quand je cherche un lieu, je veux rencontrer un quartier comme je rencontre un individu, sans arriver avec des idées préconçues de l'endroit », confie la danseuse et chorégraphe, qui a fondé sa compagnie en 2004. La formule « espace / lieux / corps » s'applique à toutes ses pièces : du statique *Nous sommes* où six individus parlent intimement d'eux tout en interagissant avec les passants, la rue, les lampadaires ou les voitures qui passent, à la filature chorégraphique de *Mademoiselle*, des *Gommettes* qui chamboulent les salles de classe à la *Forêt d'écoute*, respiration à l'écoute des bruits d'un lieu. *Sensibles quartiers* fait à nouveau se déplacer les spectateurs, sur les traces de quatre danseurs et un créateur sonore, « dans une composition de groupe, de marches, de trajets, de mémoires, de relations vibrantes entre des lieux et des corps ». Le protocole prévoit un long travail de documentation en amont – phase de recherches sur le quartier avec une architecte associée, étude de ce qui a fait l'histoire, l'urbanisme et les mouvements de population –, des repérages précis et une soirée de soli chez l'habitant pour favoriser la rencontre. En contraste avec l'écriture chorégraphique qui se fait, elle, en une seule

journee sur le site. « Le protocole est très clair : travailler sur table avant d'arriver, se nourrir de données objectives et ensuite, physiquement, faire émerger une écriture en une journée sur le site, dans une urgence. Cette rapidité-là nous conduit à faire des choix évidents, à aller vers ce qui nous frappe au premier abord. Après toute cette préparation à distance, on redevient instinctif au moment de l'écriture. » Pour cette fenêtre artistique sur un quartier, on retrouve une partie de la bande Jeanne Simone : Guillaume Grisel, compagnon de longue date, Céline Kerrec, danseuse d'ici vue dans *Nous Sommes* ou *Gommettes*, Camille Fauchier, jeune danseuse de la compagnie Étant donné, et Laure Terrier herself, qui refait corps avec ses danseurs. Un nouveau compagnon de route, le créateur sonore Loïc Lachaise, est venu apporter sa patte aux projets de Jeanne Simone. « Il fabrique une composition instantanée, à partir du son pris en direct et des micros posés sur chacun d'entre nous. Il décide en temps réel ce qu'il fait entendre aux spectateurs, mais il s'amuse beaucoup avec la distance et le décalage. Parfois le son qui arrive dans le casque peut se produire juste à côté, parfois à 150 m, cela provoque un gros recentrage dans la perception. Finalement, c'est lui qui guide le groupe, à l'oreille. Le concept de déambulation en est chamboulé : les sons emmènent tout le monde avec plus de légèreté qu'une présence physique, dans un rapport très organique. » Celle qui est rattachée au théâtre dans les subventions Drac, et programmée dans beaucoup de lieux d'arts de la rue, se voit avant tout comme une chorégraphe des espaces,

sans plus faire attention aux catégories. « Chez moi la question de l'espace et du lieu est au centre. Dans la plupart des propositions des arts de la rue, je ne suis pas sûre qu'elle le soit autrement que comme espace de diffusion et de visibilité. »

« Si Anna Halprin fait des arts de la rue, alors Jeanne Simone aussi ! », lance-t-elle comme une boutade, citant cette pionnière de la Côte Ouest américaine, ayant tout aussi bien dansé sur son *deck* dans la forêt californienne que proposé des performances dans les théâtres ou des *happenings* dans la ville.

Avant d'être chorégraphe, Laure Terrier a été interprète chez Odile Duboc ou Nathalie Pernet et a appris la composition instantanée dans les stages de Julien Hamilton. Autant d'expériences qui ont affiné son rapport au corps et à l'espace. Quand elle crée Jeanne Simone, ce n'est pas pour fuir la boîte noire, dit-elle, – sa première pièce se joue sur scène –, mais construire des pièces où l'espace se partage dans une relation triangulaire entre les spectateurs, les usagers du lieu et les actants, dans cette coprésence qui lui est chère tant elle ouvre de nouveaux chemins de la perception. D'ailleurs, elle ne s'interdit pas, un jour – dans pas si longtemps ? – de revenir au plateau...

SP

***Sensibles quartiers*, Cie Jeanne Simone,**

Samedi 20 octobre, à 11 h et 17 h 30,

Dimanche 21 octobre, à 11 h et 16 h,

Glob Théâtre.

www.globtheatre.net

En octobre
au TnBA



→ Théâtre

La nostalgie du futur

Textes **Pier Paolo Pasolini & Guillaume le Blanc**

Mise en scène **Catherine Marnas**

9 → 25 octobre 2018

Comment Pier Paolo Pasolini, cet ennemi de la mollesse, jugerait-il notre monde contemporain, dans lequel l'argent creuse de plus en plus d'inégalités ? Un vibrant appel à la résistance.

→ Danse

Preparatio Mortis

Conception **Jan Fabre / Troubleyn**

Chorégraphie **Jan Fabre / Annabelle Chambon**

10 → 12 octobre 2018

Le chorégraphe et plasticien flamand livre une hypnotique méditation sur l'intensité de la vie.

En coréalisation avec l'Opéra National de Bordeaux et le Carré - Colennes

→ Danse

Belgian Rules / Belgium Rules

Conception, mise en scène et chorégraphie **Jan Fabre**

16 → 17 octobre 2018

Avec cette pièce pour quinze performeurs le chorégraphe livre une méditation puissante et baroque sur son pays.

En coréalisation avec l'Opéra National de Bordeaux et le Carré - Colennes

→ Danse

La générosité de Dorcas

Conception, mise en scène et chorégraphie **Jan Fabre**

19 → 20 octobre 2018

Dans ce nouveau solo donné en création française, Jan Fabre célèbre avec son danseur Matteo Sedda le corps vibrant et glorieux dans une transe extatique.

En coréalisation avec l'Opéra National de Bordeaux et le Carré - Colennes

→ La Saison Bis - l'école

Vood

Texte **14 apprenti.e.s comédien.ne.s**

Mise en scène **Collectif Denisyak**

18 → 20 octobre 2018

Fruit d'un travail de trois ans avec l'autrice et metteuse en scène Solenn Denis, *Vood* nous plonge dans un royaume où le peuple ne tolère plus les écarts de richesse mis en place par le pouvoir régnant.

Gratuit sur réservation

Programme
& billetterie en ligne
www.tnba.org

Renseignements
du mardi au vendredi,
de 13h30 à 19h et le
samedi de 16h à 19h
05 56 33 36 80



Théâtre national
de Bordeaux en Aquitaine
Direction Catherine Marnas

design franck tallon

30
ans

SAISON
2018 / 2019

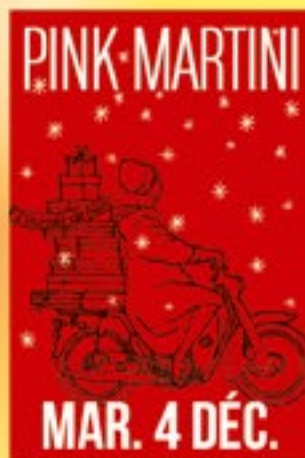
84 SPECTACLES PROGRAMMÉS !



23 ET 24 OCT.



SAM. 10 NOV.



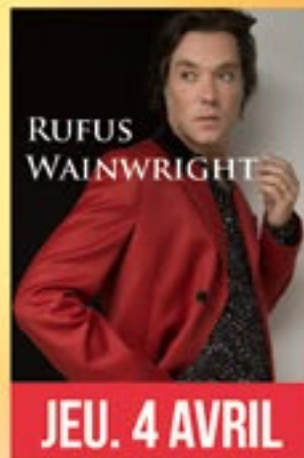
MAR. 4 DÉC.



VEN. 8 FÉV.



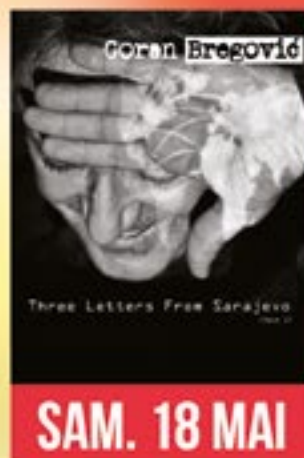
JEU. 21 MARS



JEU. 4 AVRIL



JEU. 16 MAI



SAM. 18 MAI

DÉCOUVREZ L'INTÉGRALITÉ DE LA SAISON
SUR WWW.LEPINGALANT.COM
ET SUR NOS APPLICATIONS MOBILES
BILLETTERIE : 05 56 97 82 82



Avant son arrivée à la direction de l'Astrada, EPCC¹ à Marciac, le 1^{er} février 2018, Fanny Pagès a passé 10 ans dans des salles de musique actuelle ou alternative comme Glazart, le Divan du Monde ou les Trois Baudets, avec également 4 années en Équateur à diffuser la culture française. Pour la première fois, l'établissement gersois a une directrice, qui a un cahier des charges à tenir mais aussi un projet d'établissement solide. Propos recueillis par **José Ruiz**



BIEN PLUS QUE DU JAZZ

Mon projet d'établissement est axé sur la création contemporaine dans tous les domaines du spectacle vivant. La mission de salle conventionnée n'est pas que pour le jazz. D'un point de vue artistique, l'enjeu est de travailler sur ce qui se fait aujourd'hui en théâtre, en chanson, dans les arts de la marionnette et du théâtre d'objets. Sans forcément viser la tête d'affiche, mais, plutôt, construire un public qui ira aussi à la découverte de nouveaux projets. Au-delà de la partie diffusion, il y a l'aspect très important que constituent les actions culturelles pour les jeunes publics, mais pas seulement. Il y a un fort point d'appui, avec des ateliers, des rencontres... Le projet de l'Astrada, bien qu'il soit physiquement isolé, se doit de travailler aujourd'hui au sein des réseaux, et d'être en lien permanent avec nos pairs, et donc d'être inséré dans le réseau jazz d'Occitanie, et des réseaux professionnels sur le territoire du Gers. Et de travailler collectivement sur la diffusion des artistes, sur les résidences... Il y a dans le projet l'exigence d'animer ce lieu de façon permanente, sans compter uniquement sur la diffusion. Un lieu professionnel et professionnalisant qui travaille avec les artistes et le secteur, et qui pourra aussi sortir au niveau national ; nous devons pouvoir travailler sur l'international, et sur des créations éventuellement. Pouvoir inviter des artistes étrangers à Marciac en résidence, pouvoir accompagner des artistes que l'on soutient sur des créations à l'étranger.

Dans la décision de créer un établissement public autonome, il y a un repositionnement au niveau de la communication, dans ce qu'elle traduit du projet. Nous devons refaire toute notre communication et créer un site internet qui sera vraiment représentatif de ce que sera le nouveau projet de l'Astrada.

La volonté est bien de donner au lieu le rayonnement du festival Jazz In Marciac ?

Oui. Nous avons une très forte ambition pour ce lieu. Et les nouvelles technologies permettent une très grande visibilité. Tout l'équilibre du projet repose sur une navigation permanente entre le local et l'international. Et de travailler en grande proximité avec le local. Notre public à l'année est ici, comme il est aussi vers Bordeaux, Pau, Toulouse... On fait 2 heures de route pour venir passer la fin de semaine à Marciac. L'ambition de ce lieu exceptionnel que de nombreuses communautés de communes nous envient est de l'optimiser au maximum. Que toute la filière du spectacle vivant puisse en profiter, particulièrement les musiciens. Nous avons des résidences durant toute la saison qui s'ouvre, avec Anne Pacey notamment. Cela fait vraiment partie du lieu, qui doit être un espace de création de liens avec la société. Nous travaillons sur la manière de recevoir le mieux possible les gens chez nous, comment nous voulons partager les choses avec le public...

L'Astrada a ouvert en 2011. Quelle en a été l'évolution jusqu'à votre arrivée ?

La principale évolution a été administrative, et elle donne un nouveau sens au projet. À l'origine, elle était gérée par l'association Jazz In Marciac (JIM). Depuis plusieurs années, l'association faisait sa saison d'hiver dans la salle des fêtes. Petit à petit, la renommée aidant, elle est devenue insuffisante, autant pour le public que pour les artistes. Le projet a alors été confié à un syndicat mixte regroupant le Département, la Région et la Communauté de Communes, mais la programmation restait entre les mains de JIM. Le temps passant, on a bien constaté que s'occuper d'un festival et s'occuper d'une salle étaient deux métiers différents, qui pouvaient fonctionner, mais les partenaires ont fini par décider de trouver un autre mode de gestion. Ils ont associé l'État qui fait partie des membres fondateurs de l'Établissement Public de Coopération Culturelle (EPCC), qui existe depuis 2017, et dont je suis la première directrice. Jusqu'à présent, le projet a toujours été pensé comme un projet multidisciplinaire, avec le jazz mis en avant. On cible de nouveaux publics, on veut travailler à leur rajeunissement...

Une présentation rapide de l'Astrada ?

La salle des fêtes existe toujours, et l'Astrada est une salle de concert au hall d'accueil entièrement remodelé juste avant le festival cet été avec un bar et des sièges. La salle fait 500 places [Marciac compte



© Philippe Assalini

« J'espère que le public comprendra que l'on ne va pas à l'Astrada pour forcément y voir des stars. »

1 300 habitants, NDLR] avec un plateau de 12 m d'ouverture et une acoustique qui défie la salle Pleyel, sans exagération. Les artistes qui ne connaissent pas le lieu sont toujours très surpris et veulent revenir.

Comment caractériseriez-vous les choix de programmation pour la nouvelle saison ?

Nous allons de Brigitte à Émile Parisien, en passant par l'Orchestre Baroque de Toulouse. Le défi consiste à conserver quelques têtes d'affiche qui parlent à tous (Brigitte, les Triplettes de Belleville...) et des artistes plus pointus que l'Astrada suit. Nous essayons de ne pas aller trop loin car on sait que le public jazz de la saison n'est pas non plus le public jazz du festival. Il faut donc trouver un équilibre. L'idée est de former ce public à la découverte, et nous prenons le risque de programmer des spectacles de théâtre qui n'ont pas Pierre Arditi dans la distribution. C'est peut-être moins facile, mais la proposition est d'aussi bonne qualité. J'espère que le public comprendra que l'on ne va pas à l'Astrada pour forcément y voir des stars. Mais on y va quand même, parce qu'on fait confiance au lieu et qu'on sait que ce sera bien, d'autant qu'on ne fait pas ce travail-là sur une seule saison ! Notre budget est limité

et toute la difficulté de ce genre d'établissement est de fonctionner avec de gros enjeux de ressources propres. L'Astrada doit en générer 35 % pour trouver son

équilibre. Dans un contexte rural, ce n'est pas facile, d'autant que notre mission, c'est aussi d'organiser des actions non lucratives : action culturelle, formation des publics, jeune public, etc.

Une nouveauté à retenir pour finir ?

Un événement est appelé à devenir le rendez-vous majeur de l'année : l'ouverture de saison avec une sorte de mini-festival où l'on donnera une présentation de ce qu'est la saison à venir. Ce sera une grande fête dans tout Marciac, avec à la fois du spectacle de rue, du théâtre, de la musique, des performances, des ateliers et un grand concert de jazz avec l'immense pianiste Joachim Kühn. Ce sera d'ailleurs le seul spectacle payant de toute l'ouverture de saison. Le reste sera dans différents lieux de Marciac en entrée libre.

1. Établissement Public de Coopération Contemporaine

www.jazzinmarciac.com

leshop

BOUTIQUE
DE CURIOSITÉS
CONTEMPORAINES

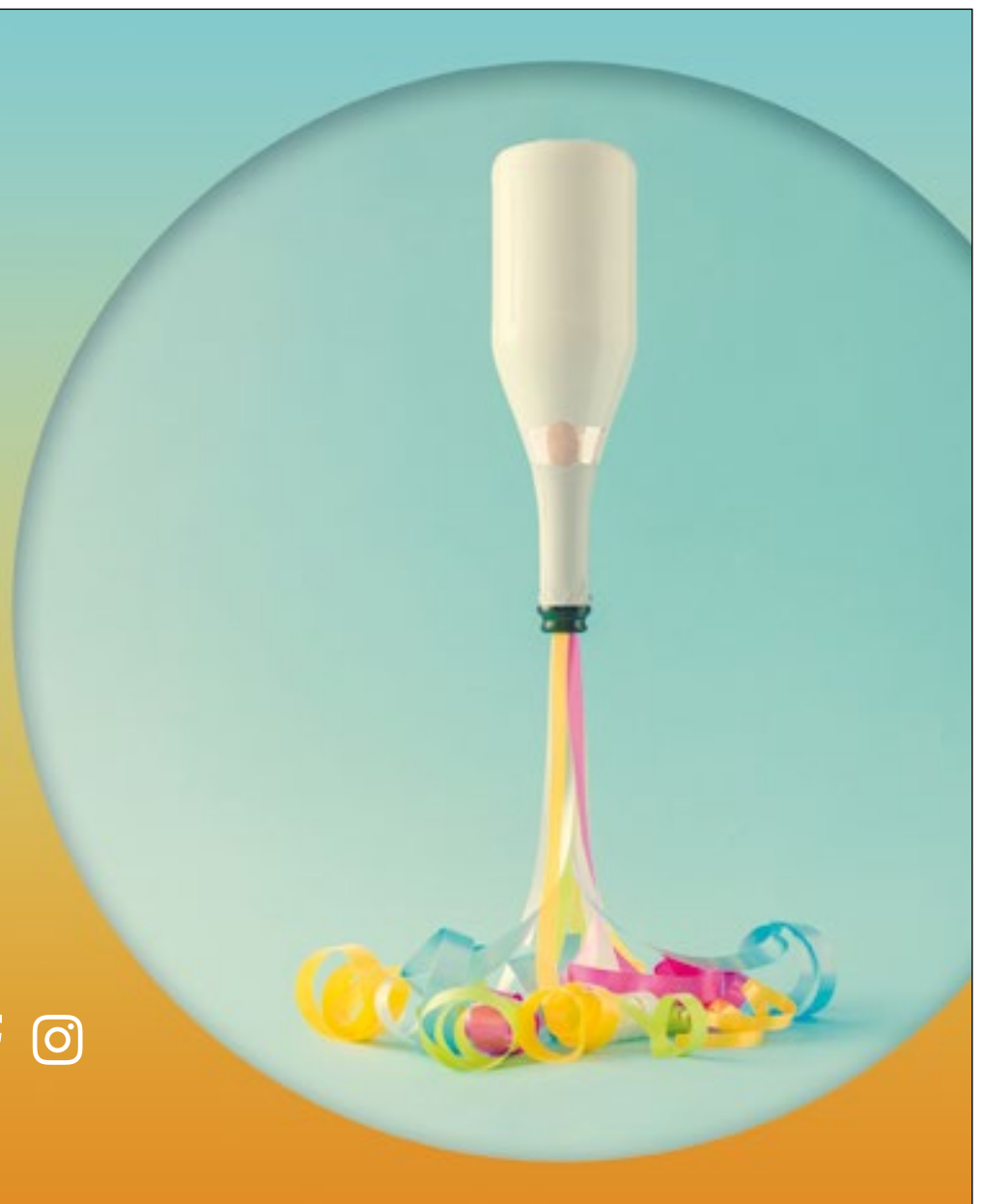
OUVERTURE OCTOBRE 2018

Le Shop propose du beau,
du design, du décalé,
des objets modernes ou anciens,
dénichés ou chinés, des goodies,
du pop et un peu de culture.

36 RUE DE LA BENAUGE BORDEAUX BASTIDE
Tram A Stalingrad
leshopbordeaux.fr



RCS Bordeaux 820.357.366 / Photos : Shutterstock /  agence-bloom.fr



Attablées sous un marronnier dans une ancienne cour d'école, deux directrices au taquet évoquent les missions et la programmation de la septième édition du Festival international du film indépendant de Bordeaux. Les jeunes femmes, sœurs Labèque du cinéma, ne s'en cachent pas, elles lorgnaient vers Sundance ou San Sebastián lorsqu'elles imaginèrent le fifib en 2012. Un festival de cinéphiles à Bordeaux, a fortiori ouvert au public, pouvait en soi constituer un cap que beaucoup imaginaient indépasseable. On admire déjà la relative longévité de l'événement dans une région de bâtisses et de vin, dont on note, attristé, qu'elle ne sait toujours pas rendre un hommage à ses enfants Max Linder¹ ou Jacques Tourneur². Johanna Caraire et Pauline Reiffers, respectivement directrice de production et directrice artistique, revendiquent une cinéphilie pointue, éclectique et de combat. Mon film, ma bataille. Des combats qui font immédiatement écho à la thématique de l'édition 2018, dans laquelle se jouent en creux les luttes passionnelles personnelles et les grandes luttes historiques.



7 ANS DE RÉFLEXION

Un festival sans films patrimoniaux

Le nom fifib s'est imposé naturellement ; cet acronyme improbable, allité et soufflé place *de facto* ce festival dans le créneau de la cinéphilie exigeante... pointue. Pourtant, elles n'en finissent pas de s'étonner que le jeune public, rencontré par pelletées croissantes dans le Village du festival, réponde toujours plus présent. Un public avide de surprises et rejetant hors du festival les films patrimoniaux. Johanna Caraire et Pauline Reiffers semblent presque le regretter mais soulignent que ce cinéma des origines existe en pointillé lors des cartes blanches données à quelques auteurs. Cette année, Emmanuel Carrère présentera son premier long métrage *Retour à Kotelnic* et proposera quelques films de sa malle aux trésors ainsi qu'une master class sur la thématique du rapport au réel entretenu par le cinéma.

San Sebastián

Un festival ne peut pas être déconnecté du lieu assène Johanna : « Cannes, c'est la plage et les palmiers ; Sundance, c'est le ski. Nous, c'est plus San Sebastián pour le lieu, l'inspiration de la ville et la place du festival dans la ville ». L'influence de Sundance se lit clairement dans la programmation indé et pour la découverte de jeunes auteurs. San Sebastián reste un modèle pour l'accessibilité du grand public. Le public s'est approprié l'identité *underground* et avant-gardiste de ce festival, allant jusqu'à imposer le nom fifib, alors que pour elles il a toujours été question

du festival de ciné de Bordeaux. « C'est devenu une marque, on parle d'un film fifib », s'étonnent-elles en cœur ! Ce festival répond à une image de la ville que les gens n'avaient pas forcément à Paris... à Bordeaux. Il y a désormais un événement ciné à Bordeaux, à l'instar de La Rochelle ou encore d'Angoulême. Il semble même aux deux directrices que le territoire est en passe de trouver une identité cinéma.

Une programmation rock'n'roll

Johanna confie cependant, taquine, que la programmation « bousculante » est un peu en décalage avec le côté conservateur de la métropole bourgeoise. Les deux cinéphiles d'expliquer que « l'idée est de donner de la place à des auteurs, de raconter que le septième art n'est pas qu'un vain divertissement mais bien un art à part entière ». Cette dernière affirme qu'il s'agit ici de défendre des œuvres rêches ou rares, de protéger la création indépendante à l'heure où le moindre film fauché coûte un million d'euros. Un festival pour auteurs libres dans un contexte économique de retour sur investissement immédiat. Par ailleurs, il apparaît aujourd'hui qu'un festival comme le fifib donne leur place à des films qui n'existeraient vraisemblablement pas en dehors de ces programmations. « On aurait d'ailleurs pu s'appeler le festival du cinéma d'auteur... », s'amuse Pauline. Par trop Langlois³.

Un cinéma émergent marqué par l'humeur du temps

Le fifib affiche dès son origine la volonté de montrer films et auteurs émergents. Les premiers, deuxièmes ou troisièmes films rentrent ainsi en lice pour la compétition, tout en maintenant des sections parallèles qui mettent à l'honneur des cinéastes un peu plus confirmés. Le *teaser* fassbinderien de l'édition à venir, réalisé par Bertrand Mandico⁴, renvoie à un cinéma de lutte. Luttas passionnelles amoureuses qui rejoignent les luttes de la grande histoire... « Il paraît que les années en huit sont des années de combat pour l'humanité. » Mai 68, l'assassinat de M. Luther King... 2018. L'abondance de productions françaises amena les deux directrices à créer une compétition de longs métrages français et une compétition de films internationaux, en dehors des habituelles sélections de courts ou encore de la section Contrebande qui concerne longs ou courts métrages autoproduits et non distribués. Dans la sélection française des films attendus, figure *Pearl*, le premier film d'Elsa Amiel, *Sophia Antipolis* de Virgil Vernier ou encore le très attendu film post-attentat *Amanda* de Mikhaël Hers, ancien lauréat du festival⁵. Ces deux derniers ont signé les films annonces des festivals précédents. « Ils font partie de la famille », indiquent avec une certaine fierté les deux jeunes femmes. Deux auteurs également marqués par l'humeur du temps.



© Christopher Héry

Hors compétition, et pas moins détonante, la présence de Kleber Mendonça Filho ou encore la programmation du très sirkien *Asako* de Ryusuke Hamaguchi qui sera suivi d'une master class autour du ciné indépendant japonais. Le fifib comblera les plus avides d'expériences filmiques singulières en proposant la projection de *Diamantino*, faux *biopic* sur CR7, réalisé par Gabriel Abrantes et Daniel Schmidt. Assez ? Non puisque les deux impétueuses ont également inscrit quatre films d'horreur réalisés par des femmes, sous le titre « Horreur : nom féminin ».

Un forum professionnel

Où la volonté de ne pas être hors sol prend toute sa dimension. « Nous avons souhaité développer un projet de résidence destinée à des auteurs francophones, ce projet s'inscrit dans le cadre du CLOS, Création Libre et Originale du 7^e art. » Le festival accueillera six auteurs francophones en résidence artistique dans le château de Saint-Maigrin. « L'idée au bout étant qu'ils trouvent des financements à partir du *pitch* de leurs travaux. » Le projet est financé par la Région et le CNC. « Le succès de l'appel à candidatures fut tel qu'il a fallu, cet été, examiner plus de 100 projets dont une majorité de projets africains ! », se réjouit Pauline. Johanna Caraire et Pauline Reiffers nourrissent en chœur également cette idée folle de faire de la région

une place forte de post-production cinématographique et confient que, si Bordeaux accueille beaucoup de tournages, peu de réalisateurs, de réalisatrices travaillent sur place ou ont conscience de l'existence d'outils de post-production. L'entretien s'achève sur ce rêve d'une Aquitaine tout entière tournée vers le 7^e art et nous quittons la cour sur une imbécile interrogation : qui sera à la présidence de cette 7^e édition de lutte ?

Henry Clemens

1. Acteur et réalisateur français né le 16 décembre 1883 à Saint-Loubès et mort le 1^{er} novembre 1925 à Paris. Son jeu et ses inventions eurent une influence prépondérante sur Charlie Chaplin.
2. Réalisateur français, né à Paris en 1904 et mort à Bergerac en 1977. Il fait carrière aux États-Unis où il réalise les chefs-d'œuvre : *La Féline*, *Vaudou*, *L'Homme-léopard*, *Pendez-moi haut et court* ou encore *Rendez-vous avec la peur*.
3. Henri Langlois (1914-1977) cofondateur de la Cinémathèque française.
4. Grand Prix du jury en 2017 avec *Les Garçons sauvages*.
5. Grand Prix du jury en 2015 avec *Ce Sentiment de l'été*.

Festival international du film indépendant de Bordeaux, du mardi 9 au lundi 15 octobre.
fifib.com

29^e FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM D'HISTOIRE
Pessac | 19 - 26 novembre 2018

1918-1939
La drôle de paix

**100 films · 40 rencontres
30 avant-premières**

Toute notre programmation
sur www.cinema-histoire-pessac.com
Cinéma Jean Eustache | Pessac centre - Terminus Tramway B

festival accès)s(#18

11 oct. - 8 déc. 2018

paysage fiction

expositions
projections
performances
concerts
conférences
ateliers

art & technologies
Pau & agglo
acces-s.org

PAU Pau Agglo



© Jean-Louis Forre

Après Tanguy Viel, l'an passé, c'est le très cinéophile Jean-Louis Comolli qui se voit attribuer le prix François Mauriac.

NOSTALGIA

Créé en 1985, le prix François Mauriac récompensait à l'origine des auteurs originaires d'Aquitaine ou des ouvrages traitant de thèmes relatifs à la région. Sous l'impulsion du centre François Mauriac de Malagar et de son président Bernard Cocula, et à l'occasion du 50^e anniversaire du prix Nobel, le Conseil régional d'Aquitaine relance le prix François Mauriac en 2002.

L'occasion de donner à ce prix littéraire une vocation plus large, en référence à l'engagement de l'auteur du *Bloc-notes*. Désormais, le jury, présidé par Jean-Noël Jeanneney, retient l'ouvrage d'un écrivain de langue française dont la teneur, quel que soit le genre (roman, théâtre, poésie, essai, journalisme), manifeste un engagement de l'auteur dans son siècle, et qui est évocateur de la société de son temps. Cette année, l'heureux lauréat est Jean-Louis Comolli distingué pour *Une terrasse en Algérie*, publié aux éditions Verdier. Réalisateur, scénariste et écrivain, Jean-Louis Comolli est né à Philippeville (aujourd'hui Skikda) en Algérie. Étudiant en philosophie à la Sorbonne, il fréquente surtout la Cinémathèque française, y rencontre notamment la bandes des « Jean » : Jean Douchet, Jean Eustache et Jean-André Fieschi.

Journaliste aux *Cahiers du cinéma*, dès 1962, il en sera rédacteur en chef entre 1965 et 1973, se lançant en parallèle dans la réalisation — fictions et documentaires —, pour le cinéma et la télévision ; son œuvre comptant aujourd'hui plus d'une cinquantaine de films. Également comédien, il a joué sous la direction d'Éric Rohmer, Jean-Luc Godard et Michel Drach. Jean-Louis Comolli est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages sur le cinéma et le jazz.

Avec ce récit intime, entre mémoire et oubli, de sa jeunesse dans l'Algérie des années 1950, l'ancien animateur du ciné-club d'Alger tente de la décrire dans ce pays natal perdu subitement dans une guerre qu'on évitait de commenter, de nommer. C'était le temps des étés sans fin sur les plages d'Algérie... pendant la « pacification ».

Marc A. Bertin

Prix François Mauriac 2018,
vendredi 5 octobre, 18 h 30, centre François
Mauriac de Malagar, Saint-Maixant (33490).
malagar.fr



ABSURDE

Les corps se disloquent dans les cauchemars de Tarik Hamdan. Les têtes se détachent, tombent au sol de rire, s'égarent dans les rues, les cœurs chutent et roulent au bas des immeubles. *Rire et gémissement*, recueil traduit de l'arabe du jeune poète palestinien Tarik Hamdan, est une plongée sombre dans l'univers glaçant d'un homme éloigné de chez lui, et qui ne semble à sa place ni dans un Paris hanté par les SDF, ni à Ramallah dont un souvenir de traque le pourchasse chaque nuit. Les textes ont la belle précision sèche de ses lectures publiques.

À travers la ville, à travers la nuit, à travers le sommeil impossible, Hamdan nous trimballe dans ses visions insomniatiques où notre monde occidental n'est pas plus rose que celui de la guerre : « Aujourd'hui seulement j'ai compris qu'il n'y avait nulle différence entre un monde qui meurt sous les bombes et un monde qui meurt à force de mensonge. » L'absurde de notre monde semble lui avoir explosé au visage et le rend hilare, une de ces hilarités nerveuses devant lesquelles on ne sait pas si le poète rit ou fond en larmes de désespoir. Le rire de la hyène et de la mort. La poésie, écrit-il, « ne jaillit pas de l'imagination, c'est un objet kitsch inventé par des dinosaures éteints et des renards sournois, inventé par des bavards et des gens romantiques, par des escrocs, des idiots et des patriotes démagogiques » et ses poèmes ne sont que des tentatives, assez désespérées, de chasser les défaites et les déceptions. De fulgurantes petites victoires, donc, arrachées à la grisaille.

Julien d'Abrigeon

Rire et gémissement,
Tarik Hamdan,
Plaine page



ACIDE

Entre 1981 et 1993, Robert Crumb, Peter Bagge et Aline Kominsky-Crumb veillèrent aux destinées de *Weirdo*, publication aux contours d'anthologie d'une certaine école *comics* d'obédience *low art*, loin du snobisme au parfum chic européen de *Raw* — sorte de *New Yorker* illustré — édité par Art Spiegelman et Bill Griffith.

En 28 numéros, la revue aura accueilli Charles Burns, Daniel Clowes, Harvey Pekar, Raymond Pettibon, Julie Doucet ainsi que quelques gloires hexagonales telles Edmond Baudoin, Jean-Christophe Menu, Placid ou Florence Cestac. Voilà pour l'histoire et l'éternité.

C'est aussi dans ces pages que l'auteur de *Fritz the Cat* imagina les « aventures » de *Mode O'Day*, espèce de *career girl* souhaitant à tout prix se faire un nom à Los Angeles. Loin du *strip* en 4 cases de ses débuts à la *Roberta Smith*, *Office Girl*, qui s'offre en prologue du présent recueil, *Mode O'Day* dégage un immédiat je-ne-sais-quoi des mandats de Ronald Reagan : succès à tout prix, bûcher des vanités, bulle spéculative de l'art contemporain, dictature du *wannabe*, mantra du *believe in yourself*... Bref, tous les tristes clichés liés au slogan de l'époque « America's back ».

Flanquée de Doggo, clébard médiocre digne des plus belles pages de Bukowski, et de Porpy, marsouin *geek*, fan de *Star Trek* et auteur du scénario *Les Sonars de l'enfer*, l'apprentie *success woman* grenouille jusqu'au vertige dans les mondanités et autres bons plans pour faire son trou et sa place au soleil, jouant impeccablement du brushing et du tailleur à épauettes à la Brigitte Nielsen.

Avec ses intrigues aussi minces qu'un épisode de *Seinfeld*, son mélange stupéfiant de personnages humains et d'animaux doués de parole, ses incroyables fausses publicités, son sens aigu du détail et sa science de l'ellipse, *Mode O'Day* mérite plus que le dédain dans lequel les zélotes de Crumb l'ont trop souvent tenu, préférant vouer un culte éternel à *Mr. Natural*...

Dans son introduction, Jean-Pierre Mercier évoque un « dernier bras d'honneur adressé à son pays natal ». Il y a certes de ça, en filigrane, mais aussi l'art balzacien de croquer les mœurs. Sans concession ni morale, mais avec une véritable intransigeance vis-à-vis des toutes les suffisances.

MAB

Mode O'Day,
Robert Crumb,

Traduction (États-Unis) de **Jean-Pierre Mercier**
Cornélius, collection Solange

PLANCHES

par **Nicolas Trespallé**

SHUSTER-MAN



Courant des 70s, un vagabond couché sur un banc se voit offrir à manger par un policier. L'homme commence à raconter son histoire, il s'appelle Joe Shuster et il a inventé Superman.

On pourrait croire à une licence poétique de la part de Julian Voloj, mais pourtant l'anecdote cruellement véridique restitue tout le pathétique de la destinée du dessinateur de l'homme d'acier et, par contrecoup, de son ami scénariste Jerry Siegel.

Sous une forme classique et fluide, Julian Voloj a construit un magistral biopic où le monde naissant des comics devient le théâtre d'une comédie humaine dressant le constat désabusé d'une innocence perdue, pire brisée. Celle de deux ados juifs fans de SF qui n'ont eu d'autres buts que de redonner de l'espoir aux gens frappés par la Grande Dépression. Pour cela, ils imaginèrent un héros positif, une figure messianique inspirée de Moïse et de Roosevelt luttant, grâce à ses superpouvoirs, pour la justice, l'équité, la défense des plus faibles et des opprimés.

Le malheureux gominé en collant ne pourra pourtant rien contre l'éditeur prédateur qui en échange d'un chèque de 130 \$ fera prospérer le personnage en laissant vite les créateurs sur le bord de la route dès lors qu'ils oseront vouloir renégocier leur contrat inique. De désillusions en déconvenues, Siegel le plus véhément se retrouvera à travailler sur son personnage iconique comme un scribouilleur de seconde zone, la rancœur l'amenant même à envoyer une lettre au patron du FBI, J.E. Hoover, pour qu'il enquête sur l'industrie pervertie des comics ! Plus effacé et soumis, Shuster doit composer avec des problèmes de santé et enchaîne un temps anonymement des illustrations fétichistes aux relents psychanalytiques évidents où un sosie de Clark Kent se retrouve fouetté par une simili Loïs Lane particulièrement enragée...

Il faudra attendre l'annonce du film de Richard Donner pour que la profession et les médias se mobilisent enfin pour voir le duo crédité sur toutes les œuvres liées à Superman et que l'on consente à leur octroyer une rente à vie. Mais la récompense paraît bien vaine après des années de galère, de frustrations et de coups bas dont le plus fatal fut sans doute celui donné par Bob Kane, prétendu créateur de Batman, qu'on découvre ici dans le rôle du Judas de service.

Le travail graphique splendide de Campi réinterprète le style semi-réaliste de Shuster pour le glisser dans

l'atmosphère vaporeuse et ambivalente des peintures de Hopper. Derrière cette lumière radieuse qui mythifie une Amérique iconique disparue, il en éclaire la face la plus cynique et brutale. Plus qu'un album hommage, une grande bande dessinée.

Joe Shuster, un rêve américain
Julian Voloj & Thomas Campi
Urban Comics, collection Urban Graphic

DANS LA TÊTE DE TED



Dès le matin, Ted entame une série de rituels farfelus, une combinaison de gestes et de séquences conduits avec une précision métronomique qui ne souffre d'aucune variation.

Après le choix de la chemise du jour (vert le vendredi), la prise acrobatique du petit déjeuner, le travail où il fait montre de ses capacités mémorielles hors norme, le repas du midi réglé sur le « tripol tcheeze bécon sauce mayo extra fritos », le grand dadais retourne chez lui pour zapper continuellement devant la télé.

Sauf que tout déraile le jour où la ligne 4 est en travaux. S'ensuit une dérive qui l'amènera à tomber amoureux d'une mamie excentrique, à tenter de se suicider et à perdre sa virginité dans un sex-shop grâce à un travesti particulièrement serviable. Avec son ton loufoque, Ted joue constamment du déphasage de son héros, gaffeur involontaire et clown triste à l'esprit hyper-logique et à la sensibilité singulière.

On l'apprendra bien plus tard dans le récit, mais cette incapacité à se conformer aux codes sociaux « normaux » a une origine et un nom : Asperger. Émilie Gleason passe par le prisme de l'absurde pour suivre la vie de Ted et de son entourage puisant dans sa propre histoire familiale pour trousseur ce qui pourrait bien être un conte moral.

Avec une réelle inventivité graphique, la dessinatrice, dont le style sur ressort joyeux et coloré doit autant à Keith Haring qu'aux petits bonshommes bâtons croqués par un écolier du fond de la classe, ne rend que plus tragique l'impuissance familiale et l'incurie du corps médical prompt à régler le cas de Ted dans une orgie médicamenteuse qui ne fera qu'aggraver son « Trouble Envahissant du Développement ».

Ted, drôle de coco
Émilie Gleason
Atrabile, collection Flegme

Ucar

LOCATION DE VÉHICULES

Voiture à partir de **9,90 €** / jour TTC

Utilitaire à partir de **37 €** / jour TTC

Voir conditions en agence.

Barrière d'Arès
29, boulevard Antoine Gautier
05 64 51 00 09
ucar.bordeaux@orange.fr

Barrière de Toulouse
75, route de Toulouse (Talence)
05 40 54 37 54
barrieredetoulouse@votreagenceucar.fr

www.ucar.fr

Stéphane et Baptiste vous accueillent à

XL IMPRESSION

Là où on vous imprime vos beaux t-shirts
(mais pas que...)

BABA

FANOU

AND

05.57.95.86.44
20, RUE DU MIRAIL-33000 BORDEAUX
xlimpression@wanadoo.fr
WWW.XLIMPRESSION.COM

CINÉMA

Aérien

Un vendeur de ballons un peu bougon de 78 ans, Carl Fredricksen, craint de perdre la maison qu'il a lui-même construite. Pour y échapper, il réalise enfin le rêve de sa vie : attacher des milliers de ballons à sa maison et s'envoler vers les régions sauvages de l'Amérique du Sud. Las, il s'aperçoit trop tard de la présence d'un colis ayant la forme de son pire cauchemar : Russell, un jeune explorateur de 8 ans un peu trop optimiste, l'accompagnera dans son voyage. Ciné-goûter : reservation.signoret@ville-cenon.fr ou 05 47 30 50 43

Là-haut, dès 4 ans, mercredi 10 octobre, 15 h, espace Simone Signoret, Cenon (33150). www.ville-cenon.fr



Le Livre de la jungle, textes d'Ely Grimaldi & Igor de Chaillé,



Une balade sans chaussettes, Cie Elefanto

CIRQUE

Socquettes

Ils sont là, tête en bas. Pieds pareils, chaussettes orteils. Le jeu commence, épée sur un pied. Poupées ensorcelées. Puis, au réveil, plus pareil. Bleu ou rose, les questions se posent. À travers un parcours initiatique et fantaisiste, les personnages interrogent leur rôle respectif. Entre acrobaties, jonglage, théâtre, danse et musique, les jouets volent, les balles ricochent, les cubes s'emboîtent et se déboîtent. Cette balade sans chaussettes ludique et poétique explore avec délicatesse la question de la différence, la tolérance et le rapport à autrui.

Une balade sans chaussettes, Cie Elefanto, dès 4 ans, mercredi 17 octobre, 15 h, centre Simone Signoret, Canéjan (33610). signoret-canejan.fr

COMÉDIE MUSICALE

Ferrer

Après le beau succès rencontré lors de sa création et une première grande tournée, *Nino et les rêves volés* est de retour au Krakatoa... Une belle occasion pour découvrir ou redécouvrir la folle et belle histoire de Nino, Lila et Harold ! *Nino et les rêves volés* est un spectacle musical jeune public, produit et coordonné par le Krakatoa. Cette belle aventure est menée par trois musiciens aux univers créatifs, joyeux et poétiques, Laure Fréjacques, Guillaume Martial, Benoît Crabos et la talentueuse illustratrice Ita Duclair.

Nino et les rêves volés, dès 6 ans, samedi 13 octobre, 15 h 15, Krakatoa, Mérignac (33700) www.krakatoa.org

Mythe

Découvrez le voyage initiatique de Mowgli, ce « petit d'homme » qui expérimente les grands principes de la vie au contact des animaux sauvages et de la nature. Un parcours musical et écologique pour petits et grands explorateurs au cœur de la jungle indienne avec des chansons 100 % inédites ! Accompagné de ses fidèles protecteurs, Bagheera la panthère et l'ours Baloo, Mowgli



Brigade des marmots, Cie Thomas Visonneau

parcourt l'immensité de cette forêt. Mais attention, car ses ennemis le tigre Shere Khan et le python Kaa ne rôdent jamais bien loin pour lui causer du tort... Heureusement, notre héros pourra compter sur ses fidèles amis pour l'aider à découvrir le monde ! Le décor raffiné, l'histoire moderne, la dizaine d'excellents comédiens, les magnifiques costumes et les masques invitent au voyage et à la découverte d'une nature exotique et des êtres qui la peuplent. Une comédie musicale, destinée à toute la famille, librement inspirée du roman de Rudyard Kipling et de l'univers du célèbre dessin animé de Disney.

Le Livre de la jungle, textes d'Ely Grimaldi & Igor de Chaillé, d'après Rudyard Kipling, dès 4 ans, dimanche 21 octobre, 16 h, Le Pin Galant, Mérignac (33700). www.lepingalant.com

LECTURE

Mots

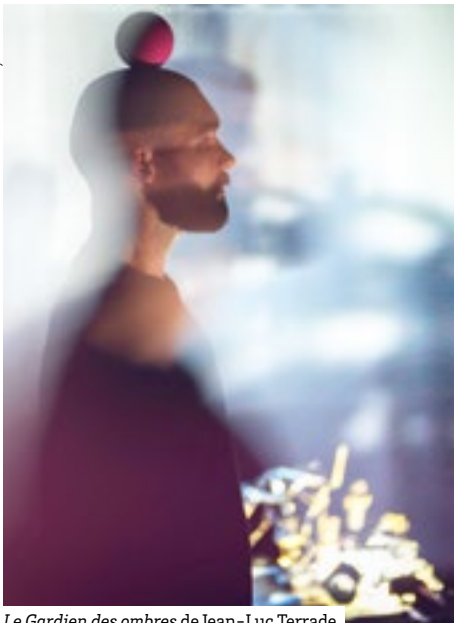
La malle aux livres fait une halte pour des séances de lectures ponctuées de surprises. Le public peut choisir ce que Léa et/ou Thomas vont leur lire. Ces derniers lisent mais pas seulement, ils chantent, font de la musique, échangent avec les spectateurs, se chamaillent aussi parfois ! Bref, ils rendent hommage à la littérature et la font « littéralement » sortir des livres.

Brigade des marmots, Cie Thomas Visonneau, dès 7 ans, mardi 9 octobre, 18 h, mercredi 10 octobre, 10 h, théâtre le Liburnia, Libourne (33500). www.theatreleliburnia.fr



Les Discours de Rosemarie, Cie La Petite Fabrique

© Sonia Cruchon



Le Gardien des ombres de Jean-Luc Terrade



© Manu Beau

THÉÂTRE

Silhouettes

De plus en plus de personnes se défont de leurs ombres, elles les encombrant, ils n'en veulent plus... Devant ce constat affligeant, Teppoge décide de fonder un refuge pour ces ombres, l'ombril, et d'en devenir le gardien. Dans l'ombril, les ombres s'amoncellent et prennent de plus en plus de place. Et puis, il y a l'homme à la mallette. Il est prêt à payer pour se débarrasser de sa propre ombre, car elle lui fait trop d'ombre. Mais, sûr, Teppoge ne pourra pas en accueillir une de plus. Fatigué, lassé de ce combat sans fin, il abandonne l'ombril à une nouvelle gardienne et part pour comprendre ce qui se trame dans le vaste monde. Il partira avec huit ombres, ses préférées, fondera pour elles un cirque et, sous le chapiteau, les gens viendront les applaudir. Ce cirque des ombres connaîtra un grand succès, jusqu'à ce que l'homme à la mallette revienne...

Le Gardien des ombres, d'après le texte de **Nathalie Papin**, direction d'acteurs et mise en scène de **Jean-Luc Terrade**, dès 7 ans, samedi 6 octobre, 16 h, parc Monsalut, Cestas (33610). signoret-canejan.fr

Pouvoir

Les enfants ont aussi le droit de faire de la politique. La compagnie La Petite Fabrique s'empare du texte de Dominique Richard pour traiter de façon exigeante et poétique les coulisses d'une campagne électorale d'une déléguée de classe. Rosemarie, l'amie confidente de Grosse Patate, s'est mis en tête de devenir déléguée de sa classe pour contrecarrer les plans de son ennemie Géraldine. S'ensuit une course au pouvoir où tous les coups sont permis : Rosemarie et son ami Hubert savent user de toutes les stratégies pour frapper fort. Avec ses dialogues et ses discours enlevés, ce spectacle aborde frontalement la question du politique et de la rhétorique dans une approche drôle et virulente.

Les Discours de Rosemarie, Cie La Petite Fabrique, dès 10 ans, mardi 9 octobre, 20 h, centre Simone Signoret, Canéjan (33610). signoret-canejan.fr

DU **12 OCTOBRE**
AU **4 NOVEMBRE**

OUVERT TOUS LES JOURS • RESTAURATION SUR PLACE

WWW.FOIREAUXPLAISIRS.COM



La qualité de vie est pensée en relation avec les espaces extérieurs, comme ici pour la résidence Cœur de Caudéran.

© Paul Robin

Le bailleur social Clairsienne fête ses soixante ans en 2018. Une aventure humaine démarrée par Pierre Merle et le logement coopératif, qui se poursuit en conjuguant lien social, qualité urbaine et architecturale. Rencontre avec son directeur général Daniel Palmaro.

Propos recueillis par **Benoît Hermet**

« CONSTRUIRE ENSEMBLE GÉNÈRE DES LIENS »

Cet anniversaire vous permet-il de mieux faire connaître l'ensemble de votre action ?

En effet, on voit souvent les bailleurs sociaux à travers le prisme de ce qui ne marche pas ! Les gens ne savent pas que Clairsienne a une histoire qui a démarré en 1958 par l'ingénieur Pierre Merle, un des initiateurs du quartier des Castors à Pessac. Ce mouvement a vu le jour après la Seconde Guerre mondiale pour aider les populations à réaliser leurs logements en auto-construction, avec des valeurs d'entraide. La France traversait alors une grave crise du logement, des structures se sont créées pour apporter des réponses. Des bailleurs sociaux girondins comme Clairsienne ou Domofrance sont nés à cette époque.

Quel est le contexte actuel du logement social, comment votre action évolue-t-elle ?

Le logement social n'a jamais été aussi important, avec des demandes beaucoup plus larges... Nous assistons à un appauvrissement des ménages malgré une conjoncture économique plus favorable. La métropole bordelaise n'y échappe pas, les prix du m² se sont envolés, avec l'urgence de revenir à un marché mieux maîtrisé. De façon générale, la précarité s'intensifie avec plus de familles

monoparentales, des populations plus isolées... Depuis sa création, Clairsienne garde la volonté d'agir sur la pénurie de logements tout en aidant les habitants à s'épanouir. Notre action a démarré avec des maisons individuelles dans des territoires ruraux, pour se déployer aujourd'hui sur 153 communes de Nouvelle-Aquitaine, Gironde, Dordogne, Landes... Malgré la baisse des APL¹ en 2018, financée à 100 % par les bailleurs sociaux, nous nous employons à maintenir notre mission d'intérêt général.

Comment abordez-vous la question du lien social ?

Lorsque nous réhabilitons les bâtiments de notre parc, nous apportons des améliorations techniques, isolation, ascenseurs, balcons et aménagements paysagers qui contribuent à la qualité de vie. En même temps, nous créons du lien grâce à une dynamique entre nos équipes, les locataires et des associations. Clairsienne est attachée à l'animation avec les habitants à travers jardins partagés, activités sportives, culturelles, repas de voisins... Notre but est qu'ensuite ils prennent en main ces actions. À Cenon, les habitants de la résidence Beausite se sont fédérés autour d'un projet associatif

et nous avons réalisé des espaces paysagers, un city stade, des jeux pour enfants, une fresque lors d'un chantier éducatif... En 60 ans, l'animation et la médiation sociale se sont beaucoup développées dans nos métiers. Construire ensemble génère des liens.

Qu'en est-il de la qualité urbaine et architecturale ?

Les bailleurs sociaux sont trop souvent associés aux barres HLM... qui existent encore mais c'est aussi un cliché ! Les politiques de renouvellement urbain ont permis beaucoup de requalifications. Clairsienne a davantage une histoire liée à des maisons ou des petits immeubles collectifs. Certes, nous construisons et réhabilitons des ensembles conséquents mais nous réalisons aussi des résidences à taille humaine de 150 à 300 logements que nous pourrions qualifier d'aimables. Les bâtiments sont toujours considérés dans une problématique urbaine intégrant les espaces extérieurs en relation avec le quartier. Nos résidences évoluent aussi avec les mutations du territoire et de la ville. Pour Les Akènes, à Lormont, nous avons transformé et aménagé un ancien site industriel en un éco-quartier proposant

© Clairsienne



Daniel Palmaro



À Cenon comme à Bassens, des jardins partagés favorisent le lien social entre les habitants.



Un foyer de jeunes travailleurs à Blanquefort, conçu comme un village avec l'architecte Patrick Hernandez.

981 logements en accession et en location, une crèche, des commerces, un hôtel, des bureaux et un parc central d'un hectare... Ces nouveaux usages ont été identifiés en amont avec les collectivités et déclinés par une quinzaine d'opérateurs dans le respect des prescriptions urbaines et paysagères de l'agence Bouriette et Vaconsin. Les logements sont construits avec une architecture bois innovante et 35 % du quartier sont formés d'espaces libres plantés. Notre métier n'est donc pas uniquement d'entretenir ou de louer, nous sommes des aménageurs. Nous travaillons en mode collaboratif avec les collectivités, les opérateurs et les architectes afin d'obtenir les meilleurs niveaux de réponse sur un lieu de vie et ses usages.

Cette qualité est importante quels que soient le territoire ou l'échelle du programme ?

En effet, nous avons réalisé, par exemple, avec l'architecte Patrick Hernandez un foyer de jeunes travailleurs à Blanquefort,

50 logements en pleine nature, de plain-pied comme un petit village favorisant la convivialité. Dans un autre contexte, beaucoup plus urbain, nous participons aux mutations du quartier Euratlantique avec un programme baptisé LUMI [Lieu à Usages Multiples et Innovants, NDLR]. Conçu par l'architecte Sophie Berthelie, il se caractérise par une architecture de la lumière et de la transparence, innovant par ses fonctionnalités. Cet ensemble réunira en 2020 notre siège social, des bureaux à louer, une crèche, des logements en location et accession sociale, une résidence intergénérationnelle, des jardins partagés... Clairienne est même présente sur le bassin d'Arcachon ! Grâce à la collectivité qui avait acquis des terrains, nous avons construit à Lège-Cap-Ferret des maisons destinées à répondre à la demande de gens travaillant et vivant à l'année sur ce territoire.

1. Aide Personnalisée au Logement.

clairienne-lemag.fr

LA CRÉATION CONTEMPORAINE À CIEL OUVERT

Au cœur de parcs, en lisière de berges, au détour de rues, au pied de stations de tram, des œuvres d'art jalonnent l'espace public. Au gré de vos déplacements quotidiens ou de vos balades, arpentez le territoire et découvrez les artistes qui façonnent les paysages.

LA COMMANDE PUBLIQUE ARTISTIQUE

Nouvelles espèces de compagnie. Roman, de Suzanne Lafont



Suzanne Lafont, Nouvelles espèces de compagnie. Anticipation (détail), 2018

Exposition au Musée des Beaux-Arts de Bordeaux du 9 novembre 2018 au 8 avril 2019

Le Musée des Beaux-Arts vous invite à découvrir la surprenante exposition Nouvelles espèces de compagnie. Roman, de Suzanne Lafont qui questionne l'évolution de la nature en milieu urbain.

Ce ne sont pas moins de 120 planches qui se déploient sur les murs de la Galerie du musée, mais aussi 16 photographies majestueuses et éblouissantes où les plantes et noms de rue se convertissent en personnages de théâtre. Tandis qu'au rez-de-chaussée, Suzanne Lafont, invitée à une carte blanche, met en scène une sélection d'œuvres issues des collections du musée, créant un écho avec son travail.

Enfin, le sous-sol du musée accueille les publics dans un univers végétal original pour se familiariser avec la botanique et rêver autour de créations végétales.

Projet coproduit par la Mission Rayonnement et Équipements Métropolitains de Bordeaux Métropole et le Musée des Beaux-Arts de Bordeaux, en partenariat avec le Jardin botanique de Bordeaux et la direction des Espaces Verts de Bordeaux Métropole.

Soirée inaugurale le 8 novembre, à la Galerie des Beaux-Arts de Bordeaux.

Participez aux nombreux temps forts pluridisciplinaires (rencontres, parcours dansés, performance musicale, parcours découverte végétale...), visites et ateliers artistiques proposés tout au long de l'exposition.

Programme complet : www.musba-bordeaux.fr

Et toujours : Les Fontaines de Bacalan, de Clémence van Lunen, place Adolphe Buscaillet

A voir ou revoir : les deux sculptures-fontaines aux couleurs bigarrées et lumineuses réalisées par l'artiste, en écho au passé du quartier. Sans oublier les parcours pédagogiques et sonores qui vous guideront à travers une découverte insolite de Bacalan !

D'autres temps forts animent l'exposition « Aux sources des Fontaines de Bacalan. Clémence van Lunen » au musée des Arts décoratifs et du Design de Bordeaux jusqu'au 4 novembre : Jeudi du musée et rendez-vous privilégiés, en présence de l'artiste, mais aussi ateliers d'émaux sur céramique pour petits et grands.

Programme complet : www.bordeaux-metropole.fr/Agenda

Programme réalisé en partenariat avec la commande artistique de Bordeaux Métropole, bordeaux-metropole.fr/1-art-dans-la-ville. Les œuvres de la commande artistique sont réalisées dans le cadre de la commande publique avec le soutien financier du ministère de la Culture - Direction générale de la création artistique - Direction régionale des affaires culturelles Nouvelle-Aquitaine.



Place, carrefour, rond-point, esplanade, croisement, croisée des chemins, patte-d'oie, les mots ne manquent pas pour identifier ces espaces de jonction entre chemins, rues, voies, accès en tous genres qui facilitent les transports et les communications terrestres. La plupart impliquent, avec plus ou moins de force, la notion de rapprochement, de jonction, du moins pour ce qui concerne l'environnement urbain ; on aurait tendance à réserver les termes sous-entendant de possibles ruptures aux territoires péri-urbains ou ruraux, comme « fourche », « embranchement », « intersection », « entrecroisement », « bifurcation ». À la campagne, les lointains aimantent le regard ; en ville, de nos jours, la centralité fait force de loi. Tout est question de points de vue. En ville, on s'applique à ignorer les ruptures, du moins en théorie et dans les discours, et à favoriser l'idée de liaisons. On sait que la réalité bat en brèche ces belles et louables intentions, et que des murs, réels ou psychologiques, compartimentent certains quartiers ou pâtés de maisons, déterminent des zones, tantôt privilégiées, tantôt de non-droit, établissent des ghettos.



Square des Commandos-de-France

© Xavier Rosan

ESPACE LIQUIDE

Zones grises

Ces territoires de « jonction » constituent parfois de vrais casse-têtes pour les urbanistes. Car, à côté des places classiques « à programme », conçues en tant que places publiques organisées, à l'instar de la place Gambetta ou de celle des Grands-Hommes, il y a des places... sans programme, sans projet, sans préméditation. Espaces impensés, forcés, obligés, ils naissent à la faveur de transformations urbaines successives et non concertées, comme des compressions spatiotemporelles : « zones grises » venues comme de nulle part, avec lesquelles il faut bien composer.

Tel est le cas du « parc Gambetta », selon Google Street View, que peu de Bordelais, sur la base de cette seule appellation, seraient susceptibles de désigner sur une carte ou d'indiquer à un visiteur étranger. Une plaque de rue, plantée sur l'un des bords dudit « parc » précise qu'il s'agit en fait du square des Commandos-de-France. Il s'inscrit dans l'aire délimitée par les rues Georges-Bonnac, du Château-d'Eau, Edmond-Michelet et Saint-Sernin, face au bâtiment de la poste centrale, à quelques mètres du cinéma UGC Ciné Cité Bordeaux, entre Mériadeck et Gambetta.

Trait d'union

L'endroit, qui accueille les entrées routière (trémie) et piétonnes (escalier et ascenseur vitré) du parking souterrain Gambetta, a été réaménagé en 2011 par l'agence Leibar-Seigneurin ; il se présente comme un terre-plein au revêtement minéral, proprement dessiné, ponctué de buttes pelousées tracées au scalpel (ovales et losanges), de tiges métalliques servant de réverbères¹. En réalité, on ne s'y arrête guère : nul abri pour protéger des intempéries en basse saison, nul ombrage pour préserver des assauts du soleil en haute saison, pas de jardin d'enfants, pas de boîte à lire et, surtout, aucun banc... Rien n'incite donc l'usager (et moins encore le sans domicile fixe) à rester. Des panneaux, même, marquent à l'attention des skaters l'interdiction formelle de pratiquer (« skate(z) zen »... bref, pas du tout) : de toute évidence, il s'agit, en l'occurrence, moins d'éviter de déranger les résidents (l'intense circulation automobile constitue une nuisance plus tenace et plus intense) que de préserver le flux des chalands de tout obstacle impromptu sur leur chemin consommériste. Car l'innomé « parc Gambetta » est prioritairement un lieu de passage, de transit, ni plus ni moins, faisant trait d'union entre le centre-ville (via la rue Georges-Bonnac) et le centre commercial dominé par l'enseigne Auchan (rue du Château-d'Eau), bref entre deux pôles de négoce et de consommation courante pour les particuliers. Une place qui n'est pas une place, ouverte aux quatre vents, que l'on a arrangée, dont on s'est accommodé.

Tabula rasa

C'est aussi et surtout un lieu de transition entre la « vieille ville » (l'Ancien Monde ?), celle du XVIII^e siècle, et la ville moderne voulue, durant les Trente Glorieuses, par le maire Chaban-Delmas. Pour ce faire, l'histoire est désormais bien connue, la municipalité supprima un vaste quartier populaire de bric et de broc, soi-disant insalubre, afin d'élever un ensemble sur dalle futuriste pour l'époque, tout en conservant le même nom, Mériadeck. Tabula rasa.

Le « parc Gambetta » est en quelque sorte un reliquat, un morceau, un bord perdu, résultant de cette mutation. En comparant carte pour carte l'actuel et l'avant, on retrouve aisément les traces sous-jacentes : le périmètre correspond au pâté de maisons jadis déterminé par les tracés des rues d'Arès (Georges-Bonnac), Saint-Sernin, des Glacières (Edmond-Michelet) et du Château-d'Eau. De fait, ce secteur, comme celui correspondant à l'opération immobilière (composée de 6 bâtiments à touche-touche) de l'« îlot Bonnac » (Jean-Pierre Buffi archi.), dont la terminologie marketing est « Mériadeck, les Passages » (logements et résidence de tourisme aux étages, enseignes au rez-de-chaussée), récemment construit entre les rues Michelet et Bonnaffé, fut un des derniers à sombrer sous le coup des pelleteuses, au début des années 2000. Ci-gît, notamment, feue la rue de Galles, jadis célèbre dans la France entière comme un haut lieu de la prostitution (elle correspond aujourd'hui au passage couvert au sein de « Mériadeck, les Passages », qui relie les rues Saint-Sernin à Château-d'Eau).

Le bel artificiel

Mais revenons à l'esplanade du « parc Gambetta ». Le fait que l'on ne la remarque pas, que l'on ne la nomme pas (ni parc ni square), que l'on ne s'y arrête pas, que l'on ne fasse que la traverser (de part en part ou de haut en bas pour accéder au parking souterrain) lui confère, à bien y regarder, un caractère spécial d'« invisibilité ». Celui-ci est, d'une certaine manière, amplifié par le style des édifices qui la bordent et qui la bornent. Au nord, rue Georges-Bonnac, outre un immeuble d'angle XVIII^e, on trouve l'extension de l'ancienne poste qui présente une façade années 1980 faite de hublots dissimulés, suite à une rénovation, par un damier de carrés de verre teinté. À l'est, la « poste centrale », bâtiment des années 1950 rhabillé de marbre blanc et lui aussi de verre teinté dans les années 2000 (l'opérateur n'en occupe désormais qu'une partie, partageant ses locaux avec d'autres enseignes, dont la chaîne de cafés américaine Starbucks Corporation). Au sud, l'austère (« façade sombre de béton et métal gris anthracite² ») et passe-partout îlot Bonnac ; il fait référence, lit-on sur des documents promotionnels, aux « hôtels particuliers » – mais lesquels ? À l'ouest, en revanche, le renvoi à l'architecture classique du XVIII^e du bâtiment édifié en 1988 par Francisque Perrier (façade ordonnancée avec galerie répétant le style des façades de la place Gambetta) est tellement patente qu'elle relève du pastiche. Cet ensemble d'architectures disparate, où, ici, la transparence des parois vitrées renvoie, là, l'image des façades « inspirées » ou copiées, finit de donner à cet espace indéfini, quasi « liquide » – selon l'acception de « société liquide », définie par le philosophe Zygmunt Bauman et que confirme, d'une certaine manière, l'implantation du Starbucks – un aspect d'artificialité si banal qu'au fond, il en devient presque étrange.

1. L'aménagement « végétalisé » se poursuit au sud, le long de l'îlot Bonnac, rue Saint-Sernin.

2. Chantal Callais, Thierry Jeanmonod, *Bordeaux, Patrimoine classique*, t. 2, Geste éditions, 2014.



DES SIGNES par Jeanne Quéheillard

Une expression, une image.
Une action, une situation.

URINOIRS PUBLICS. ON N'EST PAS DES CHIENS. ON N'EST PAS DES CHIENNES.

Y en a « des » qui font pipi partout ! Les fêtard(e)s perfusé(e)s à la bière, les hypertrophiés de la prostate ou les hyperactives de la vessie ont beau se retenir. En cas d'envie pressante, pour éviter la catastrophe, la solution est dans une encoignure de façade, une ruelle, un entre-deux-portes-de-voiture, un arbre, un mur... Tous ces pipis sauvages, dans les zones urbaines fréquentées, touristiques ou festives, préoccupent les pouvoirs publics. Pour faire face aux inconfortables odeurs et aux récriminations ménagères des riverains, on a vu récemment apparaître à titre d'essai à Nantes et à Paris des Urilottoirs, qui ont fait le buzz. À croire que Clochemerle¹ est de retour. L'agence de design Faltazi² a conçu des urinoirs publics secs sans raccordement, faciles à implanter, à partir de deux bacs métalliques superposés. Le bac supérieur rouge vif fait entonnoir et bac à fleurs. Le bac inférieur contient une litière sèche qui absorbe les urines. Selon le niveau de remplissage, un capteur connecté informe un service de maintenance (pompage et changement de litière), qui récupère ce riche mélange d'azote et de carbone. Au bout d'un an, un compost revient dans le bac à fleurs. La boucle est bouclée. Un monde parfait se dessine dans cet objet qui se veut à la fois écologique et contemporain à travers une mise scène du recyclage des déchets. Écologique parce qu'il emprunte au principe des toilettes sèches ou du traditionnel fumier, et contemporain grâce à ses capteurs qui utilisent les technologies de surveillance numérique. Plus rien à voir avec la sophistication de l'ingénierie hygiéniste des toilettes japonaises

ou celle des technologies d'apparition la nuit et de disparition le jour de l'Urilottoir néerlandais rétractable. Les Urilottoirs mettent en connexion un certain nombre d'appareils, le robinet du pipi, l'entonnoir, la paille absorbante, la captation numérique, la société de maintenance et ses outils, le bac à plantes, les fleurs... aux fins de résoudre une question d'hygiène publique. En même temps, ils cherchent à satisfaire les préoccupations actuelles que sont l'écologie et le passage au numérique. Autant vouloir réunir la carpe et le lapin. La démonstration se fait avant tout technologique. Question design, difficile de nous faire prendre des vessies pour des lanternes. Tout reste à faire malgré la bonne volonté affirmée. Faire pipi debout, au vu et au su des autres, dans un entonnoir rouge vif, le nez dans une jardinière (!), dont on connaît les tristes destinées de poubelles occasionnelles et de fleurs avachies, tout cela laisse pour le moins perplexe. Devant ces pissotières écolo-connectées, dont les fleurs pourraient nous faire croire au pipi sur le gazon et dans le meilleur des cas à un projet déco-écolo-rigolo, plutôt qu'à une grosse blague de fin de soirée, reviennent en mémoire les premières vespasiennes installées à Paris à partir de 1830. Ces édicules fermés, en forme de colonnes monoplaces à affiches avec urinoir intérieur, retrouveraient leur légitimité augmentée d'un service offert à tous et à toutes, puisque, modernité aidant, de petits entonnoirs jetables permettent aux femmes de faire pipi debout. Il n'y a pas à dire, le design ne sauve pas toujours les meubles !

1. Clochemerle, Gabriel Chevallier, 1834.
2. Designers Laurent Lebot et Victor Massip.

L'ASTRADA MARCIAC

À VOS AGENDAS !

Sam 6 / Dim 7 oct
L'ASTRADA VOUS INVITE À SA GRANDE FÊTE D'OUVERTURE DE SAISON !
avec Joachim Khün New Trio, Pulcinella, Yves Marc, Tobrogoï, Le Pasquebeau, le studio Karma Milopp, La fabrique des Petites Utopies, etc.

SAM 13 OCT • 21h
CONCERT DOCUMENTAIRE CHASSOL « Indiamore »

DIM 21 OCT • 14H30
CIRQUE CONTEMPORAIN 100% CIRCUS

SAM 10 NOV • 21H
MUSIQUE DU MONDE OUMOU SANGARÉ « Mogoya »

VEND 16 NOV • 21H
MARIONNETTES, PROJECTIONS, MUSIQUE WHITE DOG
de la Cie Les Anges au Plafond

SAM 17 NOV • 21H JAZZ
ANTONIO FARAÔ TRIO « Black Inside »

1 SOIRÉE > 2 SPECTACLES
SAM 24 NOV • 21H
DAD IS DEAD de MMFF
VÉLO ACROBATIQUE + CABARET CRIDA/LUBAT
CIRQUE & MUSIQUE

SAM 1ER DEC • 21H JAZZ
GUILLAUME PERRET « Élévation »

VEN 7 DEC • 21H CINÉ CONCERT
LES TRIPLETTES DE BELLEVILLE
Avec Benoît Charest et son Terrible Orchestre de Belleville

{ SCÈNE CONVENTIONNÉE POUR LE JAZZ }
53, CHEMIN DE RONDE • 32230 MARCIAC
09 64 47 32 29 • L'ASTRADA-MARCIAC.FR

artier Le PasQue Beau

Qu'ont en commun le Comptoir de Sèze, restaurant d'hôtel des allées de Tourny, et le Wooosh, restaurant-bar-dancing rue des Piliers-de-Tutelle ? Pas grand-chose si ce n'est la passion qui pousse, chacun de leur côté et à leur manière, Louis Léger et Estelle Douady à aimer ce qu'ils font sans avoir peur de qui ils sont.



SOUS LA TOQUE ET DERRIÈRE LE PIANO #121 par Joël Raffier

Fête de rentrée de *Junkpage* chez Alriq. Le directeur de l'hôtel de Sèze insiste pour m'inviter dans son restaurant : « Je voudrais vous faire goûter la cuisine du chef, Louis Léger. » C'est toujours délicat de refuser une invitation. Plus délicat encore de dire à quelqu'un qui vous a invité que, bof, ce n'est pas terrible et qu'on n'écrit pas une ligne. Ou pire qu'on écrira quelque chose de négatif. À moins de travailler pour une régie publicitaire : dilemme. Dilemme léger toutefois. Les repas de presse sont choses communes. L'occasion de découvrir des endroits qu'on n'aurait peut-être pas trouvés dans une ville qui détient le record de France avec à peu près une enseigne pour 280 habitants, ou au contraire de consternantes opérations promotionnelles qui incitent à l'ironie ou au silence.

J'avais un bon souvenir du salon des illustres de l'hôtel de Sèze où j'avais rencontré Bruno Podalydès et le courageux baron de Sèze, juriste des Lumières, dont la dernière plaidoirie a consisté à défendre Louis XVI. Pourquoi alors refuser un repas du chef Louis Léger ?

J'ai été soulagé dès l'entrée. Un petit pavé de saint-pierre dans son bouillon au lait de coco et curry. La qualité du poisson et de sa cuisson, la sauce, jaune discret, et le fumet qui signale la grande cuisine dans la cuillère, m'ont convaincu de conseiller sans scrupule dans la chaussure. L'autre entrée, une poitrine de porc fondante dans sa croûte de sucs marinés, m'a conforté dans ce sens. Ces deux assiettes du menu à 29 € ressemblaient plutôt à des plats qu'à des entrées. Louis Léger travaille ainsi et il a une excellente

raison : « Je demande à mes deux cuisiniers d'être autonomes, ce sont eux qui décident pour les entrées et les desserts. On reste cohérent pour le ratio mais sinon je donne carte blanche, chacun son univers et sa créativité. On fait du minimalisme avec des plats en quelque sorte. »

Le mot minimalisme est exagéré. Les portions sont généreuses. « À midi, il n'est pas rare que les dames se contentent d'une entrée et d'un dessert. » Le menu est alors à 21 €. « Un cadeau ! », estime le chef. La clientèle du quartier se presse au déjeuner. Le problème étant différent le soir. Le standing de l'hôtel effraie peut-être et il est moins facile de remplir la salle autrement qu'avec des touristes qui se régaleront de foie gras marbré au chocolat et chutney de figues (15 €), de magret de canard et jus à la truffe (24 €) ; « on est obligé d'avoir des plats de la région dans un hôtel, les touristes les demandent, tout comme le tartare de bœuf et la salade Caesar ». Revenons au menu du soir.

Le sauté de bœuf thaï n'était peut-être pas assez pimenté mais il était juteux avec une cuisson parfaite sur une purée pour remplacer le riz d'usage. Le financier à la noisette et compotée de banane flambée liqueur de vanille du dessert était spectaculaire mais il y a deux spécialistes en pâtisserie sur trois cuisiniers à l'hôtel de Sèze. La cuisine de Louis Léger et de sa brigade légère est plutôt du genre classicisme novateur. Ce Bordelais de 30 ans ne bouscule pas les leçons post-école hôtelière de Seguin au Relais du Médoc à Lamarque (désormais à la retraite monsieur Seguin a été remplacé) et de Philippe Gauffre (Ma maison à Mérignac) avec lesquels il a appris

le respect du produit et une sorte de modestie. « Maîtriser la cuisine, c'est difficile. Se l'approprier, ce qu'on essaie de faire, c'est encore plus difficile. Inventer, tenter des trucs, improviser, c'est très très difficile ».

Au Wooosh, Estelle Douady n'a pas les contraintes d'un hôtel. Elle y est seule avec une carte blanche. Il est bon que cette Landaise tombée dans la marmite quand elle était petite puisse à nouveau s'exprimer autrement qu'avec des soupes et des tartes. Je l'ai connue en mode sourdine au restaurant de La Manufacture Atlantique, mais j'avais entendu dire beaucoup de bien de son travail préalable aux 4 Saisons d'Estelle.

Je suis tombé sur le cul (en fait, une banquette confortable à l'étage de l'ancien Wato Sita). Je m'attendais à un bon repas mais pas à ce point, vraiment. La carte de septembre était grecque, celle de ce mois-ci sera indienne. Elle change chaque mois pour ne pas s'ennuyer. Les plats nommés ci-après ne seront donc plus de saison mais il n'y a aucune raison que le pays de Ganesh l'inspire moins que celui de Dionysos. Je suis même sûr que le meilleur restaurant indien ce mois-ci sera le Wooosh en dépit de son nom bizarre (une exclamation d'admiration dans le milieu de la mode : « Wooosh !!! » mais Estelle n'y est pour rien).

Le meilleur tarama de ma vie, un peu plus épais que d'habitude, les premiers champignons à la grecque depuis le mariage de la Callas, un *dakos* crétois qui ne ment pas (tomate, feta et olive sur du pain) et la découverte de la recette de fava de Santorin (purée solide de pois cassés). Cette exquisite assiette à partager (ou pas) coûte 15 €. La salade de poulpe

avec patates (un peu craquantes), herbes fraîches et citron (16 €) et la grillade de gambas au citron avec des jeunes pousses (15,50 €) confirment les goûts d'Estelle Douady. Les herbes, les assaisonnements impeccables, les cuissons simples. Une cuisine qui a de la personnalité, du caractère. Autodidacte.

Autre exemple, mais cette fois pérenne à la carte car c'est un peu sa spécialité, le très japonais *tataki* de bœuf (18 €), bœuf mariné, à peine saisi et servi froid. Les plats de la carte sont aussi servis en demi-portion à moitié prix. La formule fonctionne depuis décembre 2017 en dépit d'une visibilité réduite, à l'étage, et d'une carte mal mise en valeur sous une enseigne qui évoque plus volontiers un bar qu'un restaurant. Le bar d'ailleurs n'est pas en reste. Les cocktails y sont excellents, par exemple le Kerala's Jungle (vodka vanille, jus mangue et passion et épices, 8 €), une préfiguration du programme d'octobre.

Dans les deux restaurants du mois, les basiques sont respectés : bon accueil, service attentionné, pain choisi avec soin, salle agréable, bon choix de vins.

Joël Raffier

Le Comptoir de Sèze

23, allées de Tourny.
Ouvert le lundi à midi, tous les jours du mardi au vendredi midi et soir, le samedi soir et le dimanche midi avec un brunch.
Réservations 05 56 14 16 12
www.hotel-de-seze.com

Le Wooosh

8, rue des Piliers-de-Tutelle.
Ouvert le mercredi de 19 h à 22 h 30 et du jeudi au samedi de 19 h à minuit.
Réservations 05 79 80 63 50



Michael Paetzold est un entrepreneur-créateur qui porte quelque chose de Miele en lui, quelque chose qui conjurerait l'obsolescence programmée. Paetzold est ce patronyme incongrûment affiché en terres viticoles sur la tôle ondulée d'un hangar gris en bordure de l'A62. La signature d'un inventeur du vin. L'homme de la Sarre, 1,90 m et dégaine affable, explique qu'il invente des procédés œnologiques qui jamais ne pervertissent le vin.

AMOUREUX MABUSE

Il s'est forgé un destin d'entrepreneur inventeur, passé de petit patron à grand manager. L'insomniaque chercheur souhaite aujourd'hui plus qu'hier déléguer, un maître mot dans les vastes et lumineux bureaux. Une chance pour la recherche et le développement, qu'il incarne ici. Il ne semble attendre de ses associés qu'une chose : l'honnêteté de savoir reconnaître quand on ne sait pas. « Aujourd'hui je suis entouré de 150 personnes très différentes de moi. Des différences qui agacent mais enrichissent. » Gagner en liberté pour inventer. Il dit que ses inventions naissent de la confrontation à une difficulté et prévient : « mes inventions sont faites pour durer, je ne veux pas refaire ». Ainsi la filtration des vins de presse est figée depuis trente ans, il en a fait le tour, il faut savoir s'arrêter de chercher. Au gré d'une dizaine de brevets déposés, il secoue parfois la filière. À l'image d'Optiwine® qui explique aux viticulteurs que leurs vins ne se dégustent pas de la meilleure des façons sans ce petit procédé ! Assertion délicate mais l'homme tranquille, en lien avec plus de 7 000 exploitations viticoles, est entendu. « Je fais partie des meubles même si la filière ne voit parfois en moi que le monsieur osmoseur² ». Plus Georges-Louis Le Sage³ que chimiste, il s'en défend ardemment, il prône le traitement physique du vin parce que, dit-il, « je ne cherche pas à gruger ». Michael Paetzold recherche la pureté du chemin du goût et se penche sur l'évolution d'un vin, s'étonne de le voir disparaître aromatiquement. Le raisin, dit-il, « est un beau fruit qui doit nous sourire longtemps ». Il s'intéresse à l'apport en oxygène, teste désormais d'autres contenants. Son dada. Un contenant qui n'isole pas le vin

de son environnement énergétique. Il vise une continuité aromatique qui s'épanouirait sur plusieurs années sans présenter les symptômes de réduction⁴. L'utilisation de barriques équivaut à gérer les défauts : goût du bois, hygiène, déperdition. « J'en ai fait le tour, je ne reviendrai pas sur ce chemin. » Il parle d'incohérence intellectuelle à utiliser obstinément le bois. Et qu'importe la tonitruance des maîtres tonneliers dans le landerneau bordelais. Le chercheur s'étonne et le vigneron s'insurge de l'absence d'alternatives dans un milieu cornaqué par la tonnellerie. L'œnologue chercheur se penche, depuis longtemps, sur le cœur battant du vin. « J'analyse le vin par ses voiles, par ces choses qui empêchent de le voir : la volatile ou encore l'oxydation des vins blancs en particulier. Je m'évertue à ôter ces voiles. » Le singulier savant est propriétaire d'un cru catalan⁵ et applique les préceptes de la biodynamie pour que vive le fruit sain. Quand on lui demande d'évoquer un vin idéal, un coup de cœur, il s'efface derrière un sourire timide. « Je vis de grandes histoires d'amour avec les vins, mais en parler reste intimidant. Je dirais que j'aime les vins qui, tel le Château Rayas, en Châteauneuf-du-Pape, cultivent les contradictions. » Mabuse, l'amoureux !

michaelpaetzold.com

1. Procédé qui permet la nano-aération des vins avant leur service (www.optiwine.fr).
2. Séparation de l'eau du moût à travers une membrane semi-perméable à haute pression sans changement d'état.
3. Physicien et mathématicien genevois connu pour sa théorie de la gravité (1724-1803).
4. Goût de réduit, de renfermé, dû à un apport en oxygène insuffisant (odeurs issues d'un mélange de sulfure et d'hydrogène, non d'oxygène). Il disparaît souvent à l'aération du vin.
5. www.domainepaetzold.com

NB : Michael Paetzold a été désigné homme de l'année par le guide Bettane et Desseauve 2019.

MONOPRIX

LES

9 JOURS

HAPPY

C'EST TOUT

1 ACHETÉ = 1 GRATUIT*

SUR UNE SÉLECTION DE PRODUITS AVEC LA CARTE
DU 26 SEPTEMBRE AU 8 OCTOBRE**

MONOPRIX BORDEAUX

C.C. ST CHRISTOLY - RUE DU PÈRE LOUIS JABRUN
DU LUNDI AU SAMEDI DE 9H À 21H
ET LE DIMANCHE DE 9H À 12H45

📍 2H GRATUITES DÈS 50€ D'ACHATS

MONOPRIX BASSINS À FLOT

10 RUE LUCIEN FAURE
(AU PIED DU PONT JACQUES CHABAN DELMAS)
DU LUNDI AU SAMEDI DE 8H30 À 21H
ET LE DIMANCHE DE 9H À 12H45

📍 1H GRATUITE DÈS 20€ D'ACHATS

MONOPRIX LE BOUSCAT GRAND PARC

69 BOULEVARD GODARD
(ENTRE PLACE RAVEZIES ET BARRIÈRE DU MÉDOC)
DU LUNDI AU SAMEDI DE 9H À 20H30
ET LE DIMANCHE DE 9H À 12H45

📍 GRATUIT RÉSERVÉ À LA CLIENTÈLE

MONOPRIX LE BOUSCAT LIBÉRATION

30 AVENUE DE LA LIBÉRATION
DU LUNDI AU SAMEDI DE 8H30 À 20H30
ET LE DIMANCHE DE 9H À 12H45

HAPPY = HEUREUX.
*Remise immédiate en caisse sur le 2^{ème} produit acheté, pour chacun des produits signalés en magasin. Remise sur le prix affiché sur le moins cher des 2 produits, sur présentation de la Carte de Fidélité Monoprix. Voir conditions de la Carte de Fidélité Monoprix en magasin ou sur monoprix.fr. Offres réservées aux particuliers pour tout achat correspondant aux besoins normaux d'un foyer. ** Le 30 septembre et le 7 octobre, uniquement pour les magasins ouverts le dimanche. Monoprix - SAS au capital de 78 365 040 € - 14-16, rue Marc Bloch - 92110 Clichy - 552 018 020 R.C.S. Nanterre - **RSB PARIS** - Pré-press : elpev



© José Ruiz



D.R.

Pas un trimestre sans qu'un nouvel arrivant vienne compléter la déjà imposante liste des tables de la ville, avec une proposition originale. Attiré par la rumeur bordelaise, Gwenaël Avy a installé le Chicoula, accueillant 18 couverts et traitant chacun avec une même attention.

S'offrir un bouclard fidèle à l'idée que l'on s'en fait, sans chichi ni tralala, un lieu désiré en somme, mythe ou réalité ? Néophyte ou du métier, le tout, c'est d'y aller. Comme chez Les Darons.

CUISINE D'ART SANTÉ !

Gwenaël Avy a partagé quelques années de formation avec Grégoire Rousseau, le chef du Hâ, restaurant voisin. C'est le seul autre collègue qu'il connaît en débarquant à Bordeaux. Les deux cuisiniers se sont rencontrés à Moustiers, il y a 15 ans. Le cocon créé par Alain Ducasse dans cette bastide provençale sera pour le jeune chef comme le berceau d'une vocation. Il y valide ses années de formation à l'école hôtelière avant d'intégrer la brigade du Plaza Athénée à Paris. Suivront des années à bourlinguer : Antilles, Polynésie, Angleterre et, enfin, la Chine où il sera consultant et formateur (cuisine française) pendant 3 ans. Mais l'homme a la bastide Moustiers au cœur. Il y a appris à démarrer la carte chaque jour à partir d'une page blanche. Et le sushi de tomates et chèvre, ketchup et tapenade maison, glace au poivron rouge qu'il proposait le jour de notre visite dans le menu à 20 € ne vient pas d'autre part.

Il est issu de cette mémoire-là. La saveur enjôleuse de la glace au poivron vous poursuit un moment, avant que la tapenade assure l'équilibre en bouche, acidité et douceur sucrée rivalisant dans la déclinaison des variétés de tomate. La technique n'y est pas étrangère, mais c'est bien le produit qui tient la barre, et le souvenir de la salade de tomates de Ducasse à Moustiers demeure. Le chef raconte les 12 variétés du fruit assorties chacune d'un basilic différent, un vieux vinaigre balsamique couronnant le tout.

Au Chicoula, seul aux fourneaux, il vient en salle présenter les plats, tous marqués par cette obsession du meilleur produit possible. « On a beau être un grand technicien, il faut d'abord un produit d'exception, choisi chaque jour au marché. La cuisine, c'est pour 90 % le choix du bon produit. »

On vérifie aussi la maîtrise technique avec un croustillant de pied de porc, salade d'épinards et espuma de patates douces. Le pied, fendu en deux (par le boucher), puis cuit longtemps (5 à 6 heures) dans un court-bouillon de vin – le chef a enlevé tous les petits os, pressé, taillé la chair en petits morceaux et pané à l'anglaise. La patate douce traitée au siphon accompagne le moelleux du cochon. Quelques épices élèvent encore le débat, fenouil et céleri crus croquent et rafraîchissent le plat que le cerfeuil et les pousses d'épinard escortent d'une pointe d'amertume, avec la traditionnelle (pour la maison) vinaigrette à la moutarde à l'ancienne. Le bouillon de cuisson adoucit encore cette délicieuse entrée tiède.

Boudoir intimiste où l'attention a porté sur tous les détails, de la vaisselle raffinée aux tableaux sur les murs, le Chicoula se proclame « bistrot d'art » ; les encres de Chine imprimées sur toile qui ornent les murs sont aussi de la plume du chef. Une esthétique qui rejoint d'ailleurs celle des plats conçus d'abord au marqueur sur les carreaux de la cuisine comme autant de croquis des futurs plats de la carte ! À l'image du croustillant créé à l'arrivée des mirabelles.

Un mi-cuit de thon à l'anis avec un caramel de courges qui s'épanouit dans un festival de textures fondant-croquant et toute la palette des saveurs, du sucré à l'amer. Le ris de veau aux giroles fait aussi forte impression, et le yaourt avocat, sorbet vanille-citron-basilic est une révélation. Les figues rôties pochées au vin rouge, nullement en reste, arrivent comme une autre récompense.

Menu du déjeuner (entrée-plat-dessert) : 28 € ; menu découverte : 34 € ; dîner : 34 € ; menu dégustation : 60 €.

José Ruiz

Le Chicoula, bistrot d'art

22, rue de Cursol

Réservations : 06 52 40 64 54

Mardi, 19 h-21 h 30.

Du mercredi au samedi, 11 h 30-14 h 30, 19 h-21 h 30.

Fermeture dimanche et lundi

www.lechicoula.fr

Avec un tel *blaze*, on s'attendrait légitimement à découvrir un univers façon Gilles Grangier avec Jean Gabin en immarcescible figure patriarcale et Nadja Tiller en souris au destin tout tracé. Il n'en est rien. Jadis, ici, se trouvait Les Cadets, extension gasconne de l'empire Belle Campagne, qui n'en finit plus de s'effondrer après avoir régné au début de la décennie. Cruauté du monde des caboulots où le parfum du jour s'étirole dès le crépuscule venu...

Cela dit, il faut avoir foi en sa bonne étoile pour tenter sa chance sur cette portion des quais, superbement ignorée du flot touristique et des habitués de Saint-Michel. Qu'importe, Éric et Sandrine, le couple aux commandes, flanqués de leur mascotte Rosy, n'ont pas tergiversé avant de franchir le cap et de se lancer dans « ce dernier projet de vie professionnelle » après des carrières bien remplies dans l'audiovisuel et la décoration, entre Oise et Paris. Bordeaux leur a fait des yeux de Chimène et en avant Guingamp pour un établissement atypique : comptoir vert à l'ancienne, marbre rose au sol, cuisine en longueur et ouverte et, enfin, un salon (l'ancien boulodrome) qui sent bon le mobilier d'époque, chiné avec amour. N'oublions pas la terrasse aux belles dimensions, complétant le ruban allant du pub The Black Sheep jusqu'à la Tencha en passant par la vénérable Taupinière et l'Imperio. Soit cinq salles et cinq ambiances, Les Darons étant pour sûr la plus singulière car ni restaurant, ni bar, ni *after*, ni *lounge*, mais un lieu de vie où grignoter signifie ne pas se faire rouler dans la farine en voyant une planche à la con, dégueulasse et surtaxée, arriver sur la table, une fois commande passée. Non, ici, le chef s'appelle Margaux et s'évertue avec belle application à constituer une carte simple mais savoureuse, suivant l'humeur et les saisons. Soit terrine de campagne, rillettes de poulet, tapenade, brochettes de magret, bricks de légumes ou poulpe snacké. Les amateurs pourront aussi savourer son riz au lait et son « Mieux qu'un croque ».

Il faut dire qu'au départ – l'affaire a officiellement ouvert en novembre 2017 – Monsieur et Madame se faisaient les muscles sur une superbe trancheuse à jambon ; oui, ce genre de Ferrari à 8 000 € ciselant le *prosciutto*. Mais ils ont vite ressenti comme un reniement avec leur nature épicurienne. Apprécier les belles choses, se revendiquer gourmet et trancher du bandard... NON.

Idem dans le godet : Vedett à la pression et Pschitt à volonté. Plus sérieusement, côté spiritueux, c'est la Maison Désiré (800 références de whisky, 300 de rhum et des armagnacs de 1951 à nos jours) qui s'occupe de la sélection. Et, pour les vins, c'est la CUV qui choisit sans chauvinisme aucun (Côteaux du Pont du Gard, Minervois, Côtes de Gascogne, Côtes de Thongue). En résumé, le VRP en goguette souhaitant se rincer le gosier avec du Get 27 devra rebrousser chemin. Prix tenus (de 6 à 9 €), DJ set chaque samedi (de 22 h à 2 h), expositions régulières¹ et, cerise sur le gâteau, un babyfoot Bonzini modèle Eurobutt.

Marc A. Bertin

1. Linogravures de LizarQueen jusqu'au 13 octobre, puis le collectif Sens Aigü, du 18 octobre au 15 novembre.

Les Darons

12, quai de la Monnaie

Du mardi au samedi, de 18 h à 2 h.

Réservations 06 28 84 14 79

LA BOUTANCHE
DU MOIS par **Henry Clemens**

CHÂTEAU FRANC
LA FLEUR,
CASTILLON CÔTES
DE BORDEAUX 2015

Le lieu est figé dans un beau jus verdoyant, rassérénant et pourtant à quelques encablures des grands axes routiers. Un rempart, qu'on aimerait définitif, contre la tentation urbaine à vouloir oublier terres cultivables et terres naturelles. Ici, dès 1860, un savant botaniste eut la grande idée d'implanter un des plus beaux parcs arborés de Gironde. Outre ce parc déambulatoire¹ qui s'offre à vous, à peine parcourue la mince allée d'ifs, le domaine est également un petit point d'un hectare et demi sur la carte des vins de Castillon.

En 2001, Christian Jacquement a entrepris de redonner vie à une vieille terre de vin qui passa quelques décennies sous le joug d'obtus ronciers. L'hyperactif aux multiples casquettes, dont celle de professeur de mathématiques et de néo-vigneron, a redonné son vieux lustre d'antan au parc et s'est d'emblée évertué, empiriquement, à élaborer des vins pleins, suaves et chauds. L'homme qui s'avance vers vous dans sa chemise à fleurs semble tout droit sorti d'un film de Jean-François Laguionie². De son verbe précis et coloré s'échappe une folie douce. Il dit s'accorder sur les cycles de la lune pour tailler, vendanger, soutirer ou encore mettre en bouteille. Il se dit ainsi biodynamiste sans en posséder le label. Il en a le panache. En revanche, le Château Franc La Fleur est en AB depuis sa création.

L'habitué du Biotopie Festival³, proche des biodynamistes de Château Fonroque ou encore du précurseur Paul Barre, admet qu'il lui a fallu un moment avant de comprendre comment « capter la vigne sans les yeux ». On le croit bien volontiers agitateur.

Son Franc La Fleur 2015 est enfant de vendanges manuelles méticuleuses, de tri sur grappes, rapportées au chai en cagettes. Histoire de ne pas percer les peaux fines du fruit. Après l'éraflage, le foulage, on trie à nouveau pour ne laisser en cuve que les baies. Autant dire qu'ici les pompes électriques sont proscrites. Devant son micro-chai, il nous dit qu'il en va du respect de la matière première. Le tout est non sulfité et animé par des levures indigènes. La vinification s'effectue en garde-vin et les pigeages sont manuels. En soi déjà de quoi surprendre les écoles d'œnologie.

Le miracle se poursuit avec l'apport immodéré de barriques un vin⁴, bio, dans lesquelles le néo-vigneron artisan enquille ses jus par cépage pour d'inconcevables durées d'élevage. Jusqu'à 25 mois. Il se targue de n'avoir aucune idée préalable des longueurs d'élevage, des dégustations régulières détermineront celles-ci. Il défend les grands assemblages à base de cabernet sauvignon, de cabernet franc et de merlot, l'ADN de Gironde, mais déroge parfois à la règle avec une cuvée 100 % merlot. Si l'homme est un iconoclaste, il n'en reste pas moins un défenseur de l'AOC, vante la volonté du syndicat de changer de paradigme, se félicite de l'arrivée à sa tête d'un président labellisé en bio.



Le Château Franc La Fleur 2015, année solaire s'il en fut, offre une robe densément pourpre. Au nez, le vin, aux arômes littéralement explosifs et palpables, convoque les mûres d'une haie cadurcienne des causses. Au palais, on retrouve ces baies sombres et âprement sucrées mais également les pruneaux doucereux et charnus. La bouche reste tout d'abord dominée par les notes fraîches et fruitées du merlot mais non ce grand vin, solaire, ne reste pas en si bon chemin. Cacao, cuir, poivre vous arrivent en vrac sur la langue en émoi. La structure complexe attendra avant que de livrer tous ses secrets, l'un d'entre eux étant qu'il est composé d'un tiers de franc, d'un tiers de sauvignon et d'un tiers de merlot.

1. Parc récompensé par la Société d'Horticulture de la Gironde par 3 feuilles d'or de ginkgo biloba.
2. Réalisateur de films d'animation et écrivain français, né le 4 octobre 1939, à Besançon.
3. Du 7 au 9 juin 2018 à Saint-Émilion (3^e édition).
4. Pour la petite histoire l'expression *barriques un vin* signifie que les barriques rachetées d'occasion auront vu passer un autre vin.

Château Franc La Fleur
17, avenue du stade,
Saint-Magne-de-Castillon (33350)
05 57 40 63 14 - 06 71 26 83 92
Franclafleur@orange.fr
franclafleurblog.wordpress.com

Château Franc La Fleur 2015 est vendu au particulier au tarif de 14 € TTC.
Lieu de vente au domaine et aux Barriquades
(17 et 18 novembre 2018).

LE
MIRABELLE
BRASSERIE

Formules Midi
Entrée, plat, dessert 15€
Plat du jour 11€
Happy Hour 17h - 20h

Ouvert du lundi au samedi de 11h à 02h
31 rue Camille Godard, Bordeaux Chartrons

@LEMIRABELLEBRASSERIE

Quebec
CRAFT
BEER

93, RUE EUGÈNE JACQUET
BORDEAUX 33-ANG./ARLAC
05 56 96 90 57

263, AVE. PASTEUR
PESSAC ALQUETTE
05 57 89 24 24

LA CUISINE DU TERROIR.
AVEC SES PRODUITS FRAIS ET VARIÉS
UNE FORMULE MIDI QUI CHANGE TOUS LES JOURS
ENTRÉE-PLAT ou PLAT-DESSERT 11,50€
par le Chef Pascal Bataillé

HAPPY HOUR
17H-21H TOUS LES JOURS
LA BOUTEILLE DE VIN À 10€
17H-23H LE JEUDI

BORDEAUX-CHARTRONS WWW.AUREVECHARTRONS.FR



© Miguelt

The Inspector Cluzo, c'est deux hommes occupés. Pour les coincer dans leur ferme Lou Casse, à Eyres-Moncubès, en Chalosse, en plein cœur de la Gascogne, il faut viser entre leur retour d'un concert en Suisse, leur départ pour un rendez-vous d'affaires à Londres, et s'interrompre le temps de prendre au téléphone l'attachée de presse autrichienne, ou de saluer un voisin de passage. Animé par le choix du bon outil et de la bonne démarche, le duo soul-funk-rock'n'roll explique comment il entend semer ses graines dans une terre saine. À l'occasion de la sortie de leur album marquant leur dixième anniversaire, *We People of the Soil*, rencontre avec le guitariste-chanteur Laurent Lacrouts dit Malcom. *Propos recueillis par* **Guillaume Gwarddeath**

SOUL FERTILE

Votre nouvel album connaît une sortie en deux temps : une avant-première nationale avant l'été, puis une sortie mondiale ce mois-ci ?

Tout à fait. En France, ça marche fort, en tout cas pour un groupe de rock avec des guitares : on en est à plus de six mille exemplaires physiques vendus. L'album est sorti comme d'habitude sur notre propre label, Fuck the bass player Records, en France en mai, puis on a signé un contrat de distribution mondiale avec les Anglais de Caroline. Cela sort à l'international le 26 octobre. Les fondamentaux n'ont pas changé pour nous. La maison de disques Caroline voulait absolument signer une licence, mais la ligne que nous suivons consiste à essayer de montrer que l'on peut être un groupe à la fois international et autoproduit. Ça ne veut pas dire qu'on a raison, mais on voudrait arriver à montrer que cela peut marcher.

Quelle est votre définition de l'indépendance ?

Être indépendant, c'est arriver à s'autofinancer. C'est notre parcours depuis des années. L'autonomie alimentaire que nous pratiquons en fait partie. Tu peux produire avec les richesses que tu crées, à l'endroit où tu es. Avec le groupe, nous tâchons de nous projeter à l'international, mais sans utiliser le financement mondialisé. Pour info, on a déjà refusé deux fois des propositions de majors. On aurait été dans les années 1990, on aurait accepté. À l'époque, on ne savait pas que tout cet argent est celui des investissements des fonds de pension. On a expliqué aux Anglais de Caroline qu'on ne voulait pas de leur argent, mais juste bénéficier de leur structure de distribution. La négociation nous a pris sept mois, ce qui explique les dates de sorties différées. Au final, c'est nous qui

payons la fabrication de nos disques. C'est nous qui payons la promotion. Ça nous coûte une blinde, je l'avoue ! Fuck the bass player Records, notre étiquette, fait travailler dix-sept attachés de presse dans dix-sept pays. On se retrouve avec un boulot de fou.

Votre vision des choses a-t-elle convenu aisément à une structure commerciale plus classiquement capitaliste telle que Caroline ?

Ils savent que le rock est très mal aujourd'hui ; à l'exception du metal qui est repassé dans le *mainstream*. Mais le rock et le blues vendent très peu. Les Anglais et les Américains, qui sont quand même dépositaires de ces musiques, sont à la recherche de nouveaux angles. Ils sont persuadés, comme nous, que cela ne peut venir que de structururations atypiques. C'est intéressant d'essayer d'aller jusqu'au bout de cette histoire. Par exemple, dans des endroits comme en Amérique du Sud, il n'existe pas de réseau pour vendre les disques, alors on essaie de mettre en place le nôtre. C'est nous qui pilotons cela, et c'est passionnant, au-delà de la musique !

Vous faites tout cela à deux personnes seulement ?

Il existe quatre structures : Fuck the bass player Records qui est le label ; Rock Farmers qui gère notre boutique ; Ter A Terre qui s'occupe de monter les tournées ; et Ter A Terre Éditions qui nous permet de récupérer, quand on le peut, les droits d'auteur partout dans le monde. On travaille avec un sonorisateur attitré, Laurent Etxemendi, originaire du Pays basque, l'ancien de Gojira, et un régisseur qui vient de Limoges, Julien Bernard, qui est par ailleurs musicien dans le très bon groupe 7Weeks. Une armada de jeunes bénévoles répond présent quand il y a un coup de bourre, comme quand il a fallu

assembler nos livres-CD. On fait des repas avec tout le monde puis on se colle au travail. Tout est piloté par Mat [batter du duo, NDLR] et moi, avec l'aide d'une personne salariée à mi-temps pour nous aider sur l'administratif, la compta et les commandes. Quand il faut aller chercher nos T-shirts chez Adishatz, à Capbreton, ce sont mes parents qui font l'aller-retour ! Allez, on va dire qu'il y a une vingtaine de personnes qui sont prêtes, de près ou de loin, à donner la main. Si on compte au niveau mondial, ça peut vite monter à une centaine... Il faut savoir que le reste du temps nous travaillons à la ferme. Tout est lié. On s'occupe des semis, du potager, etc. Il s'agit d'un projet global et familial.

L'indépendance, toujours.

Oui, on se fait à manger. Être autonome alimentaires parlant, c'est la source première de l'indépendance. C'est un travail qui ne nous rémunère peut-être pas directement, mais qui nous évite de faire des dépenses. On est aussi en quelque sorte payé par l'immense qualité de ce que l'on mange, et le plaisir de le faire. Il serait temps qu'en Occident les gens se remettent à comprendre qu'il faut se faire à manger. Au moins essayer. Une partie. Ça crée des choses très fortes : des ancrages, évidemment, et des interactions sociales. Même commencer à faire pousser son persil sur son balcon, c'est se mettre sur ce chemin. Bon, je t'avoue qu'en ce moment on bouffe surtout des carottes et des betteraves...

Comment avez-vous pensé votre nouveau disque ?

Les compos ont été faites à la guitare acoustique tout l'hiver. D'octobre à mars, ce fut une grosse période d'hibernation. De six heures du matin à vingt heures, on a gavé les oies à la ferme. C'est une activité pour laquelle il faut un tempérament solitaire,

un peu comme un pêcheur en mer. Cela permet de prendre énormément de recul, et c'est là qu'on compose énormément de titres. Comme tous nos albums depuis *Gasconha Rocks*, ce sont des photos, ou des reflets, de ce que nous avons vécu. À commencer par notre vie ici, et ce dont on vient juste de parler : les conséquences sociales d'avoir fait le choix d'être autonomes et de ne rencontrer que des gens qui ont fait le choix de la terre. Le disque parle aussi de nos voyages, comme quand Dizzy Brains nous avait invités à leur festival de rock à Madagascar. C'est là qu'on a compris ce que « faire du rock » voulait dire et pourquoi cette musique existe. Quelque chose qui s'est perdu en Occident où il ne reste plus grand-chose à contester, postures mises à part. À Madagascar ou au Chili on a vu la désinhibition de ces artistes, leur foi, leur candeur, leur *fighting spirit* et leur *grinta* !

Contrairement à vos habitudes, vous n'avez pas enregistré ce disque dans votre studio à la maison mais vous êtes allés aux États-Unis...

On est allé à Nashville, Tennessee. Une ville, un peu comme Austin ou Chicago, très progressiste... alors que, si tu sors à vingt miles, tu es entouré de drapeaux sudistes. L'état d'esprit y est très particulier. Tout tourne autour de la musique. La vraie. Je n'y ai pas vu un DJ, pas un set electro. Pas un seul. Tout le monde joue de quelque chose, et hyper bien d'ailleurs. Notre producteur Vance Powell est un type assez extraordinaire, un des deux ou trois plus grands producteurs de rock actuel sur la planète mais, d'une part, il a une approche de son travail très artisanale, ce qui n'est pas pour nous déplaire, et, d'autre part, comme tous les gens qui sont très bons, il ne se prend pas au sérieux, ce qui fait du bien. Son studio est une vraie usine à gaz analogique, dans laquelle l'ordinateur ne sert qu'à faire des sauvegardes de sécurité. Vance n'est pas un producteur intrusif. Il nous a dit : « Je suis là pour prendre la meilleure version de vous-mêmes. » Il n'est pas là pour tout retricoter ou reconstruire derrière. Tu fais trois prises sur bande, en live, et tu choisis la bonne ! C'est la méthode à l'ancienne, celle de la soul, du blues et du rhythm'n'blues.

Comment expliquer votre développement à l'international ?
Notre premier gros concert à l'étranger, ça a été le Fuji Rock au Japon, avec la sortie d'un quatre titres qui avait été bien bossé là-bas. À l'occasion de ce premier concert, on nous avait présenté le plus gros promoteur de concerts au Japon, qui avait été étonnamment emballé. C'est toujours lui qui nous fait tourner au Japon. Il y fait tourner Magma

et The Inspector Cluzo ! Il est venu nous voir à la ferme et il est resté pour nous regarder travailler dans le froid... Sans doute parce que les Japonais sont très attachés aux traditions ? Ce contact privilégié nous a apporté une crédibilité énorme vis-à-vis des Anglais, des Australiens, etc. Jouer

au Fuji, c'est comme jouer ici au Roskilde, à Glastonbury ou à Leeds. Du coup, en France, des programmeurs ont vu ça et ont fait leur boulot en nous faisant jouer aux Eurockéennes à Belfort ou au Rock dans tous ses états à Évreux. Parallèlement, le Japon a ouvert la Corée, puis l'Australie, etc. Tout s'est fait assez naturellement, chaque concert entraînant deux ou trois nouvelles offres. Comme nous connaissons quand même le métier, on s'est attaché à structurer les choses, à signer des deals, à travailler nos relations avec la presse, etc. C'est la condition d'un succès pérenne. Sinon on finit juste par aller faire du tourisme à droite à gauche...

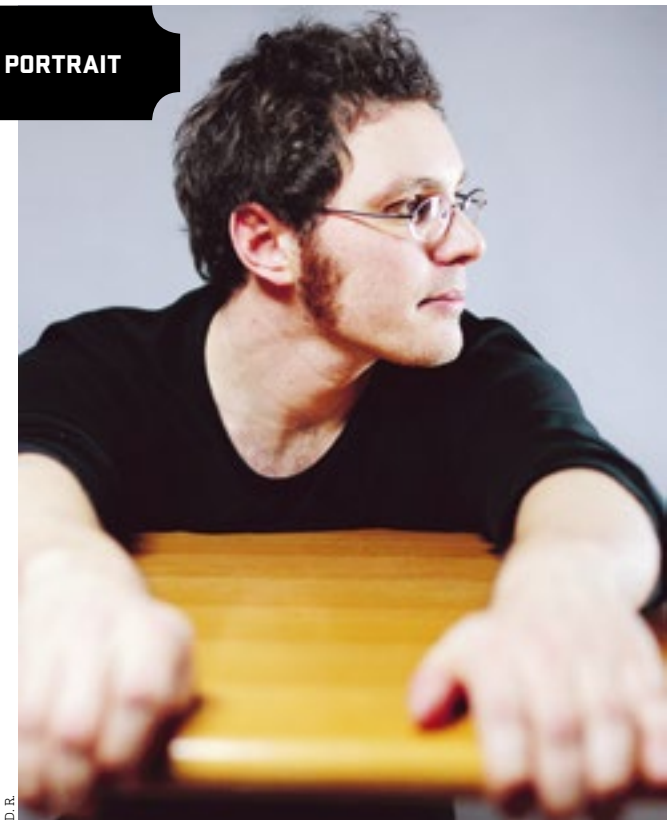
Autant de travail doit impliquer un emploi du temps inhumain ! Tout est-il bien vrai dans votre histoire, ou bien ne servez-vous pas un storytelling bien emballé pour enfumer les journalistes des grandes villes ?

On est intermittents et on est agriculteurs professionnels. Les deux. C'est un cas très particulier, a priori le seul cas en France. On vit surtout de la musique. L'agriculture relève plus encore d'un engagement. C'est malheureux, mais les Français ne croient plus aux histoires différentes. Je comprends la méfiance. À la télé, une histoire sur deux est fausse, et je sais bien que construire du *storytelling* fait partie des bases du marketing. Mais ce qui fait le succès de notre histoire, c'est que tout est vrai. Avec nos excès, nos bons côtés, nos mauvais côtés. Mais tout est vrai. Alors, c'est vrai : on travaille tout le temps. On ne prend jamais de vacances. Mais on n'a jamais été aussi posés. On fait ce qu'on aime. On est libre. Tu nous parles d'un emploi du temps « inhumain ». Je dirais, au contraire, qu'il s'agit d'un emploi du temps très humain.

www.theinspectorcluzo.com
www.rockfarmers.fr
www.loucasse.com
The Inspector Cluzo + Viagra Boys + Lobos Marinos, jeudi 18 octobre, 20 h, La Sirène, La Rochelle (17000).
www.la-sirene.fr
The Inspector Cluzo + Lobos Marinos, vendredi 19 octobre, 19 h, Krakatoa, Mérignac (33700).
www.krakatoa.org
The Inspector Cluzo + Lobos Marinos, samedi 20 octobre, 21 h, L'Atabal, Biarritz (64200).
www.krakatoa.org



IDROBUX, GRAPHISTE - PHOTO : BRUNO CAMPAGNIE - L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ - SACHEZ APPRÉCIER ET CONSOMMER AVEC MODÉRATION



D. R.

Artiste associé pour la saison culturelle d'Eysines, Alfred a construit une programmation à son image, éclectique et libre ; l'occasion de découvrir qu'il n'est pas qu'un « simple » dessinateur de BD mais un véritable performer qui n'hésite pas à confronter son dessin à d'autres disciplines artistiques dans un souci constant de réinvention de son travail.

SON DESSIN EN SCÈNE

Pas la peine de chercher Alfred sur les réseaux sociaux. Fuyant l'artifice des contacts à distance et des amitiés virtuelles, l'artiste a trouvé depuis bien longtemps un moyen idoine d'échanger et de partager la richesse de son imaginaire intérieur avec les autres : le dessin. Moins une fin qu'un moyen, moins un refuge qu'une ouverture, celui-ci s'inscrit chez lui dans une démarche tout autant personnelle que collective. Car Alfred incarne cette petite poignée d'auteurs décomplexés, à même de sortir de leur espace de création sans difficultés, trop heureux de pouvoir embrasser d'autres formes créatives dans un va-et-vient permanent et naturel à mesure que se décroissent les chapelles et que tendent à se brouiller les frontières entre différents champs artistiques. Théâtre, musique, chant, danse, bande dessinée viennent désormais s'hybrider de plus en plus et Alfred participe de ce mouvement si bien que l'objet livre, s'il reste central dans son œuvre, tend à devenir une facette parmi tant d'autres de son travail. À croire qu'on aurait tort de le qualifier aujourd'hui simplement de dessinateur de bande dessinée, lui qui fut récompensé, il y a quatre ans, par le prestigieux Fauve d'or d'Angoulême pour *Come prima*. Malgré des albums déjà remarqués en direction du public jeunesse comme *Octave le cachalot* ou des œuvres plus sombres comme *Pourquoi j'ai tué Pierre*, Alfred a trouvé dans cette consécration l'occasion de se libérer, ce qui n'était pas forcément le cas auparavant, reconnaît celui qui en bon autodidacte a longtemps été en « quête de légitimité ».

Persuadé dès l'âge de 6 ans qu'il serait auteur de BD, il assure aujourd'hui que l'obtention du prix lui a apporté une forme d'apaisement, un message comme quoi « il n'avait pas merdé » sur son choix de vie, qu'il avait le droit d'être là. « C'était juste ça » résume-t-il, façon pudique de tourner la page sur une période de crise artistique profonde précédant la genèse chaotique de *Come Prima*.

Rentré dans la cour des grands du 9^e art avec ce prix, Alfred savoure son changement de statut à l'aune des multiples propositions de projets ou de collaborations qui continuent d'affluer régulièrement en provenance parfois du monde entier. Mais puisqu'il est bien connu que l'aventure est au coin de la rue, c'est à proximité, à Eysines, que le Bordelais s'apprête à s'investir longuement pour une série d'événements qui ponctueront

l'actualité culturelle de la ville. Un choix qui relève d'une évidence tant la proposition qu'on lui a faite est du genre de « celle qui ne se refuse pas », prenant l'allure d'une vraie carte blanche.

En lien avec la thématique des Arts Mêlés, elle s'ouvre ainsi sur *Avventura*, une mise en avant d'originaux reprenant une partie de son expo « Italiques », présentée à Regard 9 en 2014, mais accompagnée d'autres dessins inédits. « J'ai dit oui, sans même savoir ce que j'allais pouvoir faire. Je suis toujours sur plusieurs envies en même temps. Dès qu'on me propose un endroit, un écrin, je fonce ! »

Laissé libre de participer à tout ou à rien, il décide de faire moitié-moitié. De fait, son empreinte se fait double à la fois derrière la scène, via la programmation d'artistes qu'il admire – Jean-Louis Murat, les collègues talentueux Emmanuel Guibert, Marc Boutavant et Bastien Lallement pour leur *Ariol's Show* –, et surtout devant. « Moi je viens du théâtre, mes parents sont comédiens, j'ai grandi là-dedans », rappelle-t-il. Si sa timidité de jeune garçon l'a longtemps éloigné du spectacle vivant pour se concentrer sur sa passion originelle pour la bande dessinée, c'est en voyant une représentation du Cirque des mirages, il y a une quinzaine d'années, que l'envie enfouie a ressurgi avant de se concrétiser grâce au concours de son ami scénariste Olivier Ka. « On a commencé ensemble à vouloir monter des choses pour les gamins, du théâtre, des shows avec des chansons participatives, on construisait des choses un peu hybrides. »

Depuis, Alfred a multiplié les coopérations avec des pointures de la chanson française, livrant une série de concerts dessinés en compagnie de Brigitte Fontaine et Areski ou des représentations plus ponctuelles avec Dominique A, Yan Wagner ou J.-P. Nataf. Disponible, ce dernier fera le déplacement à Eysines pour s'essayer à nouveau à une conversation graphico-musicale avec lui au cours de laquelle il n'est pas interdit qu'ils fassent tout deux encore les « andouilles ».

Derrière la blague, l'exercice se veut un défouloir et s'inscrit dans l'évolution naturelle de l'artiste qui expérimente là le lâcher-prise, l'improvisation. « J'aime faire du dessin en

live. Ça se rapproche pour moi plus de la performance, ce n'est pas organisé, répété, je ne sais pas parfaitement ce que je vais faire. Mon travail au quotidien de dessinateur est d'être dans la maîtrise, d'avoir autant que possible un dessin bien précis, bien clair. C'est tout le contraire quand je suis sur scène où je vais être une heure et demie à deux heures. Ce sont deux énergies très différentes qui se nourrissent entre elles », juge-t-il.

À Eysines, on aura de nombreuses fois l'occasion d'apprécier cette prime à la spontanéité avec son complice de toujours, Olivier Ka, pour un retour à l'essence du chef-d'œuvre de Collodi, *Pinocchio*, réinventé à travers des extraits de lecture illustrés en direct. Avec ses camarades d'atelier, Richard Guérineau et Régis Lejonc, il se prépare aussi à partager un temps de résidence en vue de créer *Trois chemins*, un spectacle original avec plusieurs caméras et rétroprojecteurs pour une histoire réalisée à trois mains mais qui n'en fera plus qu'une à l'arrivée. Autre moment fort annoncé, la venue de la compagnie Fracas pour *Bonobo*, conte musical porté par les sonorités du multi-instrumentiste Sébastien Capazza qui

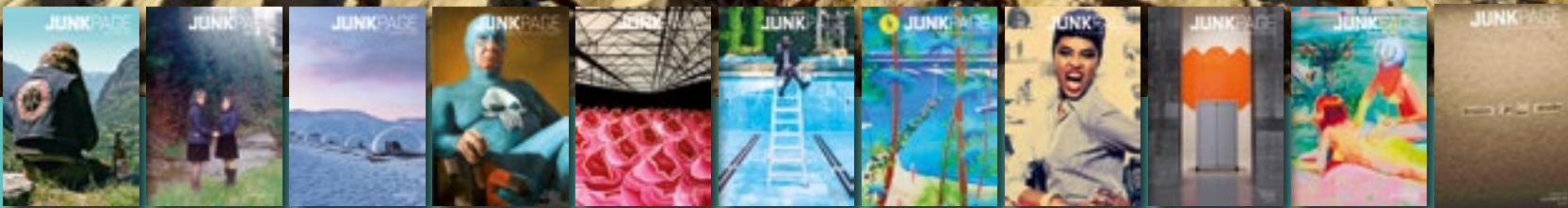
viendront dialoguer avec des illustrations originales d'Alfred.

Un emploi du temps chargé donc pour celui qui finalise en parallèle son nouveau roman graphique italien *Senso*, réfléchit à une expérience scénique avec le romancier Laurent Gaudé et planche sur un grand projet pour la Cité de la BD à Angoulême prévu pour durer six mois, dès février 2019. Son thème en sera la « belle saison », un voyage bucolique autour des parcs et jardins, issu des multiples carnets remplis au gré d'un périple autour du monde effectué en famille il y a deux ans, des croquis réalisés sans contraintes et sans finalité. On n'en saura pas plus sur cet autre événement, l'intéressé est d'ailleurs encore bien incapable de nous éclairer. Comme toujours, Alfred compte bien se laisser porter par la surprise de l'invitation. Marcher à l'instinct, ne rien préméditer, tel est son credo.

Nicolas Trespallé

www.eysines-culture.fr

Soutenez la culture en Nouvelle-Aquitaine, abonnez-vous à Junkpage



Ne ratez plus aucun numéro

1 AN = 11 NUMÉROS + SUPPLÉMENTS* = 35 €

(1 numéro en Juillet-Août)
*en version papier dans votre boîte aux lettres et en Pdf en avant-première par mail

CONTACTS
administration@junkpage.fr
05 56 52 25 05

BULLETIN D'ABONNEMENT

À retourner accompagné de votre règlement à :
JUNKPAGE, 32 place Pey-Berland, 33000 Bordeaux

Coordonnées du bénéficiaire de l'abonnement
Merci de remplir tous les champs

☐ M. ☐ Mme ☐ Société

Prénom -----

Nom -----

Adresse -----

Code postal ----- Ville -----

Pays -----

Tél. -----

E-mail -----

Paiement par :

☐ Chèque joint de 35 € à l'ordre de : **Évidence Éditions**

☐ Virement bancaire
Code Banque 15589 - Code Guichet 33567
N° de compte 07474993643 - Clé RIB 50
Titulaire du compte SARL Évidence
32 place Pey-Berland 33000 Bordeaux
Domiciliation CCM Bordeaux Saint-Augustin
IBAN FR76 1558 9335 6707 4749 9364 250
BIC CMBRFR2BARK

Date -----

Signature :

AVANT TOI

André Courrès

CHEREVICHKIOTVICHKI

COMME des GARÇONS

DRIES VAN NOTEN

G U

I D

Yohji Yamamoto

sacai

DUŠAN

ISABEL MARANT

ISABEL ÉTOILE
MARANT



5 OCTOBRE

Rosa Maria
jewellery

LEMAIRE

mii

VERONIQUE LEROY



TSUMORI CHISATO

Y's

AXSUM

24 rue de Grassi - Bordeaux • tél. 05 56 01 18 69 • www.axsum.fr
Ouvert du lundi au samedi de 10h30 à 19h

